

LES AUTEURS GAÏS

CAMI

LES AMOURS
DE
MATHUSALEM



ERNEST FLAMMARION, EDITEUR

Septième mille

Édition du groupe « Ebooks libres et gratuits »

Pierre Henri Cami

**LES AMOURS DE
MATHUSALEM**

1925

Table des matières

LES AMOURS DE MATHUSALEM	9
PREMIER ACTE Joyeux hymen.	9
DEUXIÈME ACTE Enfin seuls !	14
ROMÉO ET JULIETTE (<i>Suite et fin.</i>).....	16
PREMIER TABLEAU Le narcotique.	16
I.....	16
II.....	18
DEUXIÈME TABLEAU Un charmant baby !.....	23
MIGNON (<i>Suite et fin.</i>).....	29
PREMIER ACTE L'automne d'une femme.....	29
DEUXIÈME ACTE L'enlèvement.....	32
TROISIÈME ACTE Une prédestinée.	34
QUATRIÈME ACTE La mort d'Escamillo.....	35
LA DAME DE CHEZ MAXIM'S (<i>Suite et fin.</i>)	37
PREMIER ACTE Trente ans après.....	37
DEUXIÈME ACTE Et allez donc, c'est pas mon père !	39
CYRANO DE BERGERAC (<i>Suite et fin.</i>)	42
SIXIÈME ACTE Cyrano continue.	42
SEPTIÈME ACTE Le feu de Cyrano.....	48
WERTHER (<i>Suite et fin.</i>).....	51
PREMIER ACTE Le sosie.	51
DEUXIÈME ACTE Fatalité !.....	53

L'AVARE (<i>Suite et fin.</i>).....	55
PREMIER ACTE La chambre du vampire.....	55
DEUXIÈME ACTE Une idée d'Harpagon.....	57
TROISIÈME ACTE La cassette volée.....	59
QUATRIÈME ACTE Tant va la cruche à l'eau... ..	60
CINQUIÈME ACTE À quelque chose malheur est bon.....	61
CONTES HÉROÏ-CAMIQUES.....	63
PROLOGUE L'invalidé-conteur-nasal.....	63
PREMIER CONTE Les oreilles du grognard.....	64
DEUXIÈME CONTE L'échelle de l'empereur.....	66
LES DRAMES DE VENISE	67
PREMIER ACTE Un amour à Venise.....	67
DEUXIÈME ACTE Les paveurs de lagunes.....	69
TROISIÈME ACTE Le Pont-des-Soupirs.....	71
QUATRIÈME ACTE Sur les plombs de Venise.....	74
UN ARRIVISTE ou LE CERVEAU DU DÉPUTÉ <i>DRAME</i> <i>POLITIQUE</i>	77
PREMIER ACTE Élu !	77
DEUXIÈME ACTE Chirurgie parlementaire.....	79
TROISIÈME ACTE Erreur tragique	81
GASCON ET MARSEILLAIS ou LA VEILLÉE DES GALÉJADES.....	83
PREMIER CONTE HISTOIRE DU PLONGEUR MARSEILLAIS	83
DEUXIÈME CONTE HISTOIRE DU SAUTEUR GASCON	87
LA SAINT-BARTHÉLEMY.....	89

PREMIER ACTE Les croix blanches.....	89
DEUXIÈME ACTE Poursuivis !.....	92
CONTES DU FACTEUR.....	96
PROLOGUE.....	96
PREMIER CONTE DU FACTEUR Le verre d'eau.	98
DEUXIÈME CONTE DU FACTEUR Sous la Terreur.	100
TROISIÈME CONTE DU FACTEUR Le jouet fatal.	103
L'ÉCHELLE DU DISTRAIT.....	106
PREMIER ACTE Un amateur de lecture.	106
DEUXIÈME ACTE Une bibliothèque encombrante !	107
TROISIÈME ACTE Imprudence !	108
BERNARD PALISSY ou LES DRAMES DE LA POTERIE..	110
PREMIER ACTE Calvaire d'inventeur.....	110
DEUXIÈME ACTE Après la mort.....	112
DEUXIÈME ACTE Palissy aux enfers.	114
GUILLAUME TELL	116
PREMIER ACTE Le cruel Gessler.....	116
DEUXIÈME ACTE Terrible épreuve.....	118
TROISIÈME ACTE La mort du tyran.	120
LA VOIX DE SON MAITRE ou MUSIQUE ET SPIRITISME	
.....	122
PREMIER TABLEAU Le chien du musicien.....	122
DEUXIÈME TABLEAU L'évocation interrompue.	124
LE MOULIN DU VAL-D'AMOUR.....	126
PREMIER ACTE Le vieux moulin.....	126
DEUXIÈME ACTE Chagrin d'amour.	128

TROISIÈME ACTE Amour et commerce.	129
AMOUR DE BEC DE GAZ	131
PREMIER ACTE Une bonne idée.	131
DEUXIÈME ACTE Tristesse de bec de gaz.....	133
TROISIÈME ACTE Désespoir et triomphe d'amour.	134
ANATOMIC-GENTLEMAN ou GUET-APENS ET PUBLICITÉ	137
PREMIER ACTE Une famille de braves gens.	137
DEUXIÈME ACTE La menace.	140
TROISIÈME ACTE Le combat anatomique.....	141
L'INGÉNIEUX GASCON ou LA PORTE DU PARADIS ...	144
UN NOUVEAU SYNDICAT	148
UN DRAME PÉTROLIFÈRE	150
PREMIER ACTE Deux misérables.....	150
DEUXIÈME ACTE Plus fort qu'en Auvergne !.....	152
LES RAYONS QUI TUENT ! ou L'ODIEUSE MACHINATION	154
PREMIER ACTE Pour hériter !.....	154
DEUXIÈME ACTE L'horrible dénouement.	156
OCCUPATION !.....	158
PREMIER ACTE Les sanctions imprévues.	158
DEUXIÈME ACTE Huit jours après.....	160
TROISIÈME ACTE Vaincu !.....	162
CONTE DE PÂQUES La vengeance du sacristain.	164
NOËL BLANC ET MISÈRE NOIRE ou L'ENFANT DE L'ADVERSITÉ.....	169

PREMIER ACTE La-veuve-du-broyeur-de-noir.....	169
DEUXIÈME ACTE Un bon petit cœur.....	173
TROISIÈME ACTE Ingénieux enfant !	174
QUATRIÈME ACTE Pour son grand-père.	177
LA MORT DU SONNEUR.....	179
Drame de l'atavisme.....	179
PLUS FORT QU'HARPAGON ou UNE IDÉE D'AVARE....	182
PREMIER TABLEAU L'Harpagon du village.	182
DEUXIÈME TABLEAU Inspiration d'avare.	184
LES DRAMES DE LA BOULANGE ou PÉTRIN ET IVROGNERIE.....	186
PREMIER ACTE La boulangère n'a pas d'écus.	186
DEUXIÈME ACTE Un bienfait n'est jamais perdu.	188
JOYEUSE VILLÉGIATURE ou LES VACANCES DU CROQUE-MORT.....	190
PREMIER ACTE Un départ.....	190
DEUXIÈME ACTE Les plaisirs de la mer.....	194
TROISIÈME ACTE Fatal oubli.....	199
LE REMPAILLEUR DE SAINT-SULPICE ou PROBITÉ ET MIRACLE	201
PREMIER ACTE Une commande sérieuse.	201
DEUXIÈME ACTE Le mauvais fils.	205
TROISIÈME ACTE Calvaire de rempilleur.	208
QUATRIÈME ACTE Le miracle !.....	210
TA PEAU ! OPÉRA-CAMIQUE.....	212
SCÈNE I.....	212

SCÈNE II.....	215
SCÈNE III	220
SCÈNE IV	225
SCÈNE V.....	226
SCÈNE VI	231
SCÈNE VII	235
À propos de cette édition électronique	238

À MAURICE CORIEM

LES AMOURS DE MATHUSALEM

PREMIER ACTE Joyeux hymen.

(La scène représente une immense plaine.)

PREMIER PATRIARCHE INVITÉ. – Nous célébrons aujourd’hui le mariage et le neuf centième anniversaire de notre doyen Mathusalem. Les invités et les innombrables descendants du célèbre marié sont assis autour des immenses tables qui s’étendent à perte de vue dans la vaste plaine ! Jamais on ne vit pareil repas de noces !

DEUXIÈME PATRIARCHE INVITÉ. – Quel phénomène que notre Mathusalem ! Il a dépassé de six siècles l’âge le plus élevé de la vie normale qui, à notre époque bénie, est de trois cents ans environ, et nous, qui n’avons pourtant que deux cent cinquante à deux cent soixante ans, nous paraissions cacochymes à côté de ce robuste ancêtre !

TROISIÈME PATRIARCHE INVITÉ. – Il est extraordinaire pour son âge ! Tenez, regardez-le, assis près de sa jeune épouse, il mange avec un appétit de jeune homme et broie entre ses dents un os de mammouth, comme qui badine !

PREMIER PATRIARCHE INVITÉ. – Son cas de longévité est une véritable énigme pour la Faculté et déconcerte les plus savants docteurs.

DEUXIÈME PATRIARCHE INVITÉ. – Quand on pense que, lorsqu'il atteignit l'âge de trois cents ans, son médecin, le croyant à l'extrême limite de la vieillesse, lui ordonna sous peine de mort de dételer et de cesser tout commerce avec les femmes !

TROISIÈME PATRIARCHE INVITÉ. – Oui. Et le pauvre Matusalem, qui ne se doutait pas alors de sa fabuleuse vitalité, s'inclina devant la défense formelle de son docteur, et depuis six siècles, croyant chaque année sa dernière heure prochaine, n'a plus eu le plus petit rapport avec le beau sexe !

PREMIER PATRIARCHE. – Ah ! s'il avait pu prévoir, il n'aurait pas gaspillé ainsi quatre cents ans de jeunesse ! Car c'était un joyeux drille dans le temps ! Songez qu'à trois cents et quelques années il faisait encore cocus tous les maris du pays et devint le gigolo de la danseuse Sarah ! Mais enfin, aujourd'hui, las d'attendre vainement la mort, et se sentant plus robuste que jamais, il épouse une charmante jeune fille de cent vingt printemps.

DEUXIÈME PATRIARCHE. – C'est son cinquante-sixième mariage, dit-on. Et, s'il n'avait pas interrompu par quatre siècles d'abstinence amoureuse sa série matrimoniale, Matusalem aurait encore doté le pays de nombreux défenseurs.

TROISIÈME PATRIARCHE. – Mais, malgré ça, sa petite famille est assez importante. Tenez, regardez cette table qui s'étend à perte de vue dans la plaine, c'est la table des petits-enfants et des arrière-petits-enfants. Regardez tous ces gamins dont le plus âgé a à peine cent dix ans ! C'est une véritable fourmilière !

PREMIER PATRIARCHE. – Ce qu'ils peuvent m'énerver avec leurs cris, ces sales moutards !

DEUXIÈME PATRIARCHE. – Soyons indulgents ! C'est le bel âge ! Ça leur passera avant que ça ne nous revienne !

TROISIÈME PATRIARCHE. – Tiens ! en voilà deux qui se disputent ! Mathusalem, sévère, élève la voix pour les admonester.

MATHUSALEM. – Dites donc, là-bas, sacrés morveux ! faut-il que je me lève pour venir vous mettre d'accord !

PETIT ISAAC, *quatre-vingt-dix ans*. – C'est Rebecca qui sauce son pain dans mon assiette !

PETITE REBECCA, *soixante-quinze ans*. – C'est pas vrai, na ! C'est lui qui me pince le derrière pendant que je mange !

MATHUSALEM. – Tâchez de finir ou je vous flanque une fessée à tous les deux ! Regardez, en face de vous, le petit Jacob, il n'a pourtant que soixante-huit ans et demi, et il vous donne l'exemple par sa bonne tenue à table !

PREMIER PATRIARCHE, *myope*. – C'est extraordinaire ! Comment peut-il se rappeler ainsi les noms de tous ses petits-enfants ?

DEUXIÈME PATRIARCHE. – Vous ne voyez donc pas que tous les gosses ont chacun un écriteau cousu sur la poitrine avec leurs noms écrits en grosses lettres. Sans cela, le pauvre Mathusalem ne pourrait jamais s'y reconnaître !

TROISIÈME PATRIARCHE. – À propos d'enfants, Mathusalem a eu un grand chagrin dernièrement.

PREMIER PATRIARCHE. – Oui, je sais : une de ses arrières-petites-filles, la petite Judith, à peine âgée de soixante-dix ans, a été violentée par un odieux satyre.

DEUXIÈME PATRIARCHE. – Le misérable ! Ils les prendront bientôt au berceau !

TROISIÈME PATRIARCHE. – La pauvre petite innocente a failli périr sous l'étreinte du monstre ! Mais l'ignoble personnage a été arrêté et condamné pour excitation de mineure à la débauche.

PREMIER PATRIARCHE. – Chut ! Écoutons ! Selon la coutume des fins de banquets, Mathusalem se lève, verre en main, pour chanter une petite chanson. Écoutons !

MATHUSALEM, *chantant* :

Amis, j'veins d'avoir neuf cents ans !
C'est un âg' respectable,
Pour bien s'tenir à table !
Mais mon cœur a toujours cent ans !
J'veux rigoler sans r'tard,
Avant d'dévisser mon billard !
Avec moi, vieux copains,
Chantez tous ce refrain :

REFRAIN, *en chœur* :

Y a rien de tel qu'un patriarche !
En avant deux ! Je te fends l'arche !
Pour jouer en toutes saisons
D'La manille et des manillons !

MATHUSALEM. – Et maintenant, mes amis, que la fête commence ! Je vais selon l'usage ouvrir le bal avec la mariée !
En avant le jazz-band !

(La musique exécute une « Jehovah » endiablée qui, à cette époque, faisait fureur comme la « Java » de nos jours. Mathusalem et sa jeune épouse dansent la « Jehovah » et se retirent ensuite discrètement.)

PREMIER PATRIARCHE, *égrillard*. – Les jeunes époux se retirent discrètement. La mère de la mariée donne à sa fille les conseils traditionnels !

DEUXIÈME PATRIARCHE. – Et le beau-père s’approche de Mathusalem.

LE BEAU PÈRE, *à Mathusalem*. – Ménagez-la, mon gendre ! Elle est si naïve... si enfant encore...

MATHUSALEM. – Non, mais, c’est pas un beau-père d’à peine deux cent douze ans qui va donner des conseils à un type comme moi ! Ta bouche, bébé !

DEUXIÈME ACTE

Enfin seuls !

(La scène représente la chambre nuptiale.)

MATHUSALEM. – Enfin seuls ! *(À part.)* L'aurai-je prononcé assez de fois, cet « enfin seuls ! » dans ma longue carrière matrimoniale ! *(Haut.)* Chère mignonne, vous n'avez pas craint d'unir vos cent vingt printemps à mes neuf cents hivers ?

LA JEUNE ÉPOUSE. – Non. Une jeune fille qui ne connaît pas la vie, comme moi, a besoin d'un compagnon plein d'expérience et ayant vécu.

MATHUSALEM. – Vous ne pouviez choisir mieux, sans me vanter.

LA JEUNE ÉPOUSE. – Je préfère votre verte et sage maturité à l'inexpérience et à l'étourderie de ces jeunes godelureaux de cent cinquante ans qui me faisaient la cour.

MATHUSALEM. – Oui, c'est vrai, à cet âge-là, on ne connaît encore rien de la vie, et ces mariages d'amour finissent souvent mal. Mais couchons-nous, mignonne. Je vais vous aider à enlever votre robe.

LA JEUNE ÉPOUSE. – Non. Laissez. Je suis déjà toute rougissante et je n'ose me déshabiller devant vous. Éteignez la lumière, voulez-vous, cher Mathusalem ?

MATHUSALEM, *souriant*. – Enfant ! Chère innocente ! (*Il éteint la lumière et se couche. Sa jeune épouse le rejoint bientôt dans le lit nuptial.*)

LA JEUNE ÉPOUSE. – Eh bien ! mon Mathusalem, me voilà couchée près de vous. Qu’attendez-vous pour me révéler les secrètes joies du mariage ? L’obscurité me donne du courage, et je suis prête à me plier à toutes vos volontés, selon les recommandations de ma chère maman, ô mon seigneur et maître !

MATHUSALEM, *sursautant brusquement*. – N... de D... de N... de D... ! C’est épouvantable ! Voilà six cents ans que je n’ai pas couché avec une femme, et...

LA JEUNE ÉPOUSE, *vaguement inquiète*. – Et... ?

MATHUSALEM. –... Je ne me rappelle plus comment on opère !!!

RIDEAU

ROMÉO ET JULIETTE

(Suite et fin.)

PREMIER TABLEAU

Le narcotique.

(La scène représente la chambre de Juliette Capulet.)

I

JULIETTE, *seule*. – Minuit ! Moi, Juliette Capulet, j'attends Roméo Montaigu, mon fol amant ! Mon armoire à glace est suspendue au balcon. C'est le signal pour avertir Roméo qu'il peut monter. Mais le cri du phylloxéra retentit trois fois dans la nuit. C'est Roméo ! C'est lui !

ROMÉO, *surgissant du balcon*. – Oui, c'est moi, ma Juliette !

JULIETTE. – Mon Roméo ! *(Long baiser.)*

ROMÉO. – Eh bien, ma Juliette, ton père, le vénérable Capulet, consent-il à notre mariage ?

JULIETTE. – Hélas ! non ! Roméo ! Lorsque j'ai annoncé nos projets matrimoniaux au vénérable Capulet, mon père, celui-ci s'est écrié : « Toi ! épouser le fils de mon ennemi

héréditaire ! Toi ! Juliette Capulet ! Que mes yeux changent d'orbites si je donne jamais mon consentement ! »

ROMÉO. – C'était à prévoir ! Mes parents sont également inflexibles ! La haine séculaire qui divise nos deux familles fait notre malheur !

CHANT (*Air : Charbonniers et fariniers.*)

Les Montaigus, les Capulets,
D'puis les temps les plus reculés,
Les Montaigus, les Capulets,
Ne peuv'nt pas s' voir sans s'engueuler !

JULIETTE

Tant qu'il y aura un Capulet !

ROMÉO

Tant qu'il y aura un Montaigu !

JULIETTE

Les Capulets, les Montaigus,

ROMÉO

Comme dans les dram's de l'Ambigu :
Se détesteront !

JULIETTE

Se provoqueront !

ROMÉO

Se poignarderont !

JULIETTE

Se perforeront !

ROMÉO ET JULIETTE

Poignarderont ! Perforeront !
Les Capulets sont bons garçons !

ROMÉO

S'empoisonneront !

JULIETTE

Se massacreront !

ROMÉO

Se piétineront !

JULIETTE

Et s'étriperont !

ROMÉO ET JULIETTE

Piétineront, étriperont !
Les Montaigus sont bons garçons !

II

ROMÉO

Mais moi, Roméo Montaigu

JULIETTE

Mais moi, Juliette Capulet !

ROMÉO

J'aime Juliette Capulet !

JULIETTE

J'aime Roméo Montaigu !
Foi de Juliette Capulet !

ROMÉO

Foi de Roméo Montaigu !

JULIETTE

Malgré Montaigus, Capulets !

ROMÉO

Malgré Montpulets, Capaigus !
Nous nous aimerons !

JULIETTE

Nous enlacerons !

ROMÉO

Nous bécoterons !

JULIETTE

Nous mignoterons !

ROMÉO ET JULIETTE

Bécoterons ! Mignoterons !
Suivant la loi de Cupidon !

ROMÉO

Nous nous aimerons !

JULIETTE

Nous bécoterons !

ROMÉO

Nous mignoterons !

JULIETTE

Nous biséterons !

ROMÉO ET JULIETTE

Mignoterons ! Biséterons !
Suivant la loi de Cupidon !

JULIETTE, *tristement*. – Hélas ! tout cela n'est qu'un beau rêve ! Nos familles ennemies ne consentiront jamais à notre union ! Nous n'avons plus qu'à mourir !

ROMÉO. – Non ! J'ai consulté un vieil ermite de mes amis. Il m'a donné un narcotique de sa composition. C'est un bouillon...

JULIETTE. – Un bouillon ?

ROMÉO. – Oui, un bouillon de culture renfermant le microbe de l'encéphalite léthargique. Nous allons prendre chacun un bol de ce bouillon de culture qui nous endormira pour une soixantaine d'années ! À notre réveil, la colère de nos parents sera sans doute calmée, et nous pourrons nous aimer en toute sécurité !

JULIETTE. – Mais, si je calcule bien, comme nous avons aujourd’hui dix-huit printemps, à notre réveil nous serons âgés de soixante-dix-huit ans ?

ROMÉO. – Non, ce mystérieux narcotique conserve la jeunesse ! Nous nous réveillerons dans soixante ans, aussi jeunes, aussi beaux qu’à présent !

JULIETTE. – C’est merveilleux ! Buvons ! Oh ! mais j’y pense ! Tu oublies, mon cher Roméo, que je porte en mon sein le fruit béni de notre amour ?

ROMÉO. – Eh bien ?

JULIETTE. – Je ne pourrai mettre mon enfant au monde pendant ma léthargie, puisque je dormirai !

ROMÉO. – La belle affaire ! Tu le mettras au monde à notre réveil ! Rien ne presse !

JULIETTE. – Le sort en est jeté ! Verse-moi du bouillon !

CHANT (*Air : « La Vie Parisienne ».*)

ROMÉO

Grâce à ce bouillon mirifique,
On nous croira frappés tous deux,
D’encéphalite léthargique !
Ce stratagème est merveilleux !

JULIETTE

Grâce à ce puissant narcotique,
Nous pourrons, malgré nos parents,
Vivre notre amour magnifique !
Notre réveil sera charmant !

REFRAIN, *ensemble*.

Et tournons ! tournons ! tournons !
Et buvons ! buvons, buvons ! etc., etc.

ROMÉO, *les yeux fermés*. – Dors-tu, ma Juliette ?

JULIETTE. – Profondément ! Et toi, mon Roméo ?

ROMÉO, *montrant ses poings*. – À poings fermés ! Ce narcotique est vraiment extraordinaire. Dormons ! (Ils dorment.)

RIDEAU

DEUXIÈME TABLEAU

Un charmant baby !

(Même décor, soixante ans après. Plus, sur la table, un berceau Moïse.)

ROMÉO. – Tout s'est bien passé ! Nous avons dormi soixante ans sous l'influence de l'encéphalite léthargique !

JULIETTE. – Et nous nous sommes éveillés voilà trois semaines, aussi jeunes et aussi beaux que le jour de notre mort artificielle !

ROMÉO. – Enfin ! à présent, nous allons pouvoir nous aimer librement, ma Juliette ! Tous nos parents sont morts depuis longtemps ! Les Capulets et les Montaigus ont fini par se massacrer jusqu'au dernier ! Nous sommes les seuls descendants des deux familles ennemies !

JULIETTE, *sur un ton de doux reproche*. – Mais, mon Roméo, tu oublies le cher petit être qui repose dans ce berceau ! Notre mignon petit Julio à qui j'ai donné le jour dès notre réveil, après une grossesse léthargique de 730 mois. Ne l'aimerais-tu pas, ce cher innocent ?

ROMÉO. – Je l'adore, mais seulement, je dois te l'avouer, ce sacré Julio m'intimide un peu ! Il a une tête... comment dirai-je ? une tête... un peu trop vénérable pour son âge !

JULIETTE. – Mais non, mon Roméo, réfléchis ; c'est très logique : le merveilleux narcotique nous a conservé la

jeunesse, mais notre cher Julio, lui, a vieilli normalement dans mon sein pendant notre sommeil !

ROMÉO. – Évidemment, c'est logique, je le sais bien, mais c'est intimidant, malgré tout, d'avoir un gosse de soixante ans, à barbe blanche, lorsque nous autres, les parents, en paraissons à peine dix-huit ! Il n'y a pas à dire, ce n'est pas un enfant naturel !

JULIETTE. – Chut ! Doucement, tu vas l'éveiller !

ROMÉO. – Depuis sa naissance, dès que nous nous penchons sur son berceau, il nous fixe d'un regard sévère et ses lèvres s'agitent comme s'il voulait parler. C'est terrible ! mais ma parole ! on dirait que cet enfant nous déteste ! Allons bon, le voilà qui s'agite ! Vite, rendors-le en chantant.

JULIETTE, *berçant (Air : « Les Enfants de Massenet ».)*

On ne devrait faire aux enfants
Nulle peine, même légère !
Ils sont si doux ces innocents...

VOIX DE JULIO, *dans le berceau*. – Tas de saligauds ! je vais vous en fiche, moi, de la douceur ! Vous allez voir !

ROMÉO et JULIETTE. – Ciel ! il parle !

JULIO, *se dressant debout dans son moïse et écartant les rideaux*. – Ah ! je comprends tout maintenant ! Je ne dormais pas, et j'ai entendu toute votre histoire de narcotique ! Tas d'inconscients ! Soyez maudits ! Grâce à votre ridicule invention, j'ai languï triste et solitaire dans mon obscure retraite pendant soixante années, sans pouvoir vivre ma vie ! Grâce à votre amour égoïste, j'arrive au monde à l'âge où l'on est près

d'en sortir, et – suprême ironie ! – j'ai l'air d'être le grand-père de mes propres parents !

ROMÉO et JULIETTE. – Pardon ! mon fils ! pardon !

JULIO. – Non ! soyez maudits ! Soyez maudits ! Comprimé pendant soixante ans dans le sein de ma mère, je n'ai pu me développer normalement ! Seules les rides de mon front se sont creusées d'année en année ! Seule ma barbe a poussé et blanchi ! Soyez maudits ! têtes d'épingles ! pour infliger à un sexagénaire l'humiliation de se voir emmailloter dans des langes de nouveau-né ! Ah ! pour une riche idée ! vous avez eu là une riche idée !

JULIETTE. – Je t'aime malgré tout ! Tu es mon fils ! mon sang ! Le sang des Capulets !

JULIO, *hurlant*. – Capulet ? Capulet ? Elle a dit Capulet ? Je ne sais pourquoi, ce nom seul me fait bouillir de colère ! Je me sens pris d'une irrésistible envie de carnage ! Tue ! tue ! Sus au Capulet ! Mort au Capulet ! *(Il fait tournoyer son biberon et en frappe Juliette sur le crâne. Juliette s'écroule évanouie.)*

ROMÉO. – C'était fatal ! La haine de race s'est réveillée en lui ! Par Juliette il a du sang des Capulets dans les veines, et par moi du sang des Montaigus !

JULIO. – Montaigu ! Il a dit Montaigu ! Sus au Montaigu ! *(Il donne un coup de biberon sur le crâne de Roméo qui s'écroule à son tour.)*

ROMÉO, *en tombant*. – Nourrice ! nourrice !

LA NOURRICE, *accourant*. – Qu'avez-vous fait vilain garçon ? Que se passe-t-il donc ?

JULIO. – Il se passe que ça va changer de gamme à partir d'aujourd'hui ! Je vous en réponds ! Ah ! on veut me tenir en lisière ! Nous allons bien voir !

LA NOURRICE. – Mais voyons... bébé !...

JULIO. – Approchez ! (*D'une voix plus douce.*) Approche ! Je vais te dire ce qu'il me faut encore. (*Chatouillant le menton de la nourrice et clignant de l'œil.*) Tu ne devines pas ce qu'il me faut encore, ma poulette ? Écoute ! (*Il lui parle à l'oreille.*)

LA NOURRICE, *se dégageant.* – Oh ! le cochon d'enfant, vous mériteriez la fessée !

JULIO. – *bondissant hors du berceau et poursuivant la nourrice.* – La fessée ! la fessée ! Attends, mon amour, c'est moi qui vais te la donner, la fessée ! (*Il sort à la poursuite de la nourrice. On entend en coulisse un vacarme épouvantable. Des cris de femme et les hurlements de Julio.*)

ROMÉO, *revenant à lui.* – Ce vacarme épouvantable me tire de mon évanouissement ! Que se passe-t-il ?

JULIETTE, *revenant à elle.* – Quel est ce bruit ? Quels sont ces cris ?

ROMÉO. – Ciel ! le berceau est vide !

LA NOURRICE, *les habits en désordre, entrant en pleurant.* – Ah ! monsieur Roméo ! Ah ! madame Juliette !

ROMÉO. – Qu'y a-t-il ? Parlez ?

LA NOURRICE. – C'est... horrible !... bébé... m'a... m'a... déshonorée !

ROMÉO. – Quoi ? Julio ?

LA NOURRICE. – Oui, et maintenant, il est en train de bourrer...

JULIETTE. – Hein ?

LA NOURRICE, *achevant*. – Une pipe de tabac !

ROMÉO. – Ah ! le sacripant ! Julio ! Julio !!! (*Julio entre une pipe à la bouche et un verre de vin à la main.*) Qu'as-tu fait, petit misérable ?

JULIETTE. – Oui ! qu'as-tu fait, enfant dénaturé ?

JULIO. – Ils en ont du culot de me demander ce que j'ai fait, eux, qui passent leur temps à se sucer la pomme ! Non ! mais, voyez-vous ces morveux qui veulent me faire la morale ! Tâchez de respecter ma barbe poivre et sel, sales galopins !

ROMÉO ET JULIETTE. – Oh !

JULIO. – À partir d'aujourd'hui, j'ai l'intention de bien rigoler et de rattraper le temps perdu !

ROMÉO et JULIETTE, *douloureusement*. – Ah ! ça va être gai !

JULIO, *chantant*.

Vive le vin ! l'amour, et le tabac !
Voilà ! voilà ! voilà ! mon refrain le voilà !

ROMÉO et JULIETTE, *chantant*.

Et la morale, c'est que pour vivre tranquillement :
Faut jamais qu'un enfant,

Soit plus vieux qu'ses parents !

RIDEAU

MIGNON

(Suite et fin.)

PREMIER ACTE

L'automne d'une femme.

(La scène représente la villa de Wilhelm Meister et de Mignon à Naples.)

WILHELM MEISTER, *chantant lamento.*

Depuis que j'épousai Mignon l'enfant volé
Voilà bien des années.
Mon beau rêve s'est envolé,
Mes illusions se sont fanées !

Car Mignon prend de l'embonpoint
Avec la quarantaine !
Car Mignon prend de l'embonpoint
Que mon cœur a de la peine !

(Parlé.) – Jadis, lorsque j'ai délivré Mignon des Bohémiens ses bourreaux, elle était mince et gracieuse. Hélas ! aujourd'hui, Mignon frise l'obésité. Mais le plancher craque de toutes parts ! C'est elle, c'est Mignon.

MIGNON, *entrant et chantant d'une formidable voix de basse.*

Légères hirondelles,
Oiseaux bénis de Dieu,
Ouvrez, ouvrez vos ailes,
Envolez-vous aux cieux ! (*etc., etc.*)

(*Parlé.*) – Que je suis heureuse de vous trouver ici cher Wil-Wil. C'est aujourd'hui l'anniversaire du jour béni où vous me sauvâtes des Bohémiens qui m'avaient enlevée.

Ce jour-là, vous en souvient-il, Wil-Wil, je dansais la danse des œufs. Mes bourreaux m'obligeaient, sous la menace du fouet, à exécuter des pas bohémiens entre deux douzaines d'œufs posés sur le sol. « Danse, Mignon, danse ! » hurlait le Bohémien, et il me fallait sautiller joyeusement sans casser un seul œuf !

WILHELM MEISTER, *mélancolique.* – Comme c'est loin tout cela !

MIGNON, *minaudant.* – Mais non, méchant aimé, il me semble que c'était hier. La preuve, c'est que j'ai voulu te faire une surprise et te montrer que Mignon n'a pas oublié la fameuse danse des œufs !

WILHELM MEISTER, *vaguement inquiet.* – Une surprise ?

MIGNON. – Oui. Pour fêter ce doux anniversaire, je veux danser aujourd'hui, pour toi seul, heureux privilégié, la danse de jadis.

WILHELM MEISTER. – La danse des œufs ?

MIGNON. – Oui, j'ai là dans ce panier quelques douzaines d'œufs que je vais éparpiller sur le tapis. (*Elle place les œufs sur le tapis.*) Et maintenant, danse Mignon !

WILHELM MEISTER. – Arrête, malheureuse ! (*Mais Mignon est déjà lancée. Elle saute lourdement à travers les œufs, et soudain glisse et tombe, écrasant les œufs sous elle.*)

WILHELM MEISTER, *chantant avec tristesse.*

Ô Mignon !
Pourquoi donc
As-tu pris des œufs frais ?
Il fallait
Ç'eût été plus sûr,
Il fallait prendre des œufs durs !!!

MIGNON

Des œufs durs ! Ô cruel amant !
Mais alors en tombant
Je me serais meurtrie plus douloureusement !
Ô mon Wilhelm ton cœur est-il si dur,
Pour vouloir que Mignon tombe sur des œufs durs !

WILHELM MEISTER, *hors de lui.*

C'est folie de danser sur des œufs à la coque
Quand on frise l'obésité !
Mon tapis est gâché ! Le reste je m'en moque !

MIGNON

Oh ! je me vengerai de la causticité !

DEUXIÈME ACTE

L'enlèvement.

(La scène représente le salon de la villa « Mignon ».)

MIGNON, *en costume de voyage*. – Wilhelm Meister, mon époux, est absent pour quelques jours. L'heure de la vengeance est venue ! J'attends Escamillo, torero de Grenade, l'ex-amant de l'infortunée Carmen. L'illustre matador est retiré des arènes après fortune faite. Il m'aime et me le fit savoir par un billet doux dissimulé dans une paire de castagnettes. Je suis prête à me laisser enlever par l'irrésistible séducteur tauromachique. Mais le voici.

ESCAMILLO, *entrant et chantant*.

L'Amour est enfant de Bohême,
Il n'a jamais, jamais connu de loi !
Si tou ne m'aimes pas yo t'aime !
Et si tou m'aimes prends garde à toi !

MIGNON

Viens, partons, je t'aime !
Partons ! Il est temps !
Gagnons la Bohême.

ESCAMILLO

N'oublie pas l'argent !

MIGNON

Gagnons la Bohême,
Patrie des amants !

(Ils partent en Bohême.)

TROISIÈME ACTE

Une prédestinée.

(Même décor le lendemain.)

WILHELM MEISTER, *revenant de voyage*. – Je n'aperçois point Mignon. Que veut dire cela ?

LA SERVANTE ÉPLORÉE, *arrivant en trombe*. – Ah ! monsieur Meister, quelle affreuse nouvelle ! M^{me} Mignon a été enlevée par un toréador en retraite !

WILHELM MEISTER. – Enlevée !... par un toréador en retraite ?

LA SERVANTE ÉPLORÉE. – Oui, monsieur, et le beau séducteur chantait à madame : « L'amour est enfant de Bohême ! »

WILHELM MEISTER. – N... de D... !!! Elle passera donc sa vie à se faire enlever par des Bohémiens ! Mais ne perdons pas de temps et mettons-nous en route pour retrouver la trace des amants coupables ! *(Il se met en route.)*

QUATRIÈME ACTE

La mort d'Escamillo.

(La scène représente une auberge en Bohême.)

WILHELM MEISTER. – J'ai retrouvé la piste du couple adultère et fugitif. Mignon et son Escamillo prennent pension dans cette auberge. Attablé dans un coin sombre, j'attends l'arrivée des amants coupables. Mais les voici qui pénètrent dans l'auberge en conversant amoureusement. L'heure du châtiment va sonner !

MIGNON, *à Escamillo* – Et jamais tu ne fus blessé, ô mon estoqueur d'amour ?

ESCAMILLO. – Jamais ! Sauf la légère égratignure que je t'ai montrée cette nuit, sur la cuisse gauche. (*Wilhelm Meister tressaille.*) Jamais un taureau n'a terrassé Escamillo !

WILHELM MEISTER, *surgissant de l'ombre* – Infect cabotin ! Je déclare, moi, que tu n'es même pas capable d'estoquer un simple bœuf !

MIGNON, *à part* – Ciel ! Wilhelm Meister !

ESCAMILLO. – Caramba ! Pas capable d'estoquer un bœuf !

WILHELM MEISTER. – Non ! et la preuve, estoque donc celui-ci ! (*Il lance de toutes ses forces une boîte de conserve de bœuf dans la direction d'Escamillo. Le matador veut esquisser*

une passe avec sa cape, mais trop tard, la boîte de bœuf salé vient le frapper en pleine poitrine.)

ESCAMILLO, *s'écroulant la poitrine défoncée et d'une voix expirante.* – Per la Madona ! Yo suis déshonoré ! Moi, Escamillo, torero de Grenade, yo meurs... terrassé... par... un bœuf... en conserve !... *(Il meurt.)*

RIDEAU

LA DAME DE CHEZ MAXIM'S

(Suite et fin.)

PREMIER ACTE

Trente ans après.

(La scène représente l'intérieur d'un chalet de nécessité.)

L'EX-DAME DE CHEZ MAXIM'S, *assise sur un pliant dans le chalet.* – Ô tristesse ! Moi, l'ex-dame de chez Maxim's ! Moi pour qui les hommes se suicidaient ou se ruinaient ! Moi, la célèbre Môme Crevette, connue dans le monde entier pour mes légendaires : « Et allez donc, c'est pas mon père ! » je suis obligée pour subsister de gérer ce modeste édicule municipal ! *(Elle soupire mélancoliquement.)* Avec cette maudite vie chère, les clients se font rares, et je suis obligée de raccrocher les passants comme une fille ! *(Elle se poste devant la porte de son chalet et, avisant un passant :) Viens-tu chez moi, beau blond ? (Le passant s'arrête, hésite quelques secondes, puis, résistant à la tentation, s'éloigne rapidement.)* Va donc ! eh ! corps glorieux !

LE NOTAIRE ASTUCIEUX, *s'arrêtant devant le chalet.* – C'est bien à madame la môme Crevette que j'ai l'honneur de parler ?

L'EX-DAME DE CHEZ MAXIM'S. – Oui, monsieur.

LE NOTAIRE ASTUCIEUX. – Parfait. En deux mots, voici l'affaire : Un vieil Américain de mes clients, qui n'est pas venu à Paris depuis de nombreuses années, a entendu parler de la fameuse même Crevette pendant qu'il était encore aux États-Unis. Récemment débarqué en France, il brûle de connaître cette ancienne gloire parisienne et m'a chargé de la retrouver. Ce vieillard excentrique sollicite l'honneur d'être reçu par vous. Seulement, ne soyez pas surprise, c'est un maniaque, un original ; il vous abordera par ces mots : « Je suis ton père ! » afin que vous puissiez lui répondre votre légendaire : « Et allez donc ! C'est pas mon père ! » Voilà, c'est tout. Pour cette simple fantaisie, je suis chargé de vous payer d'avance une somme de deux mille francs. Acceptez-vous ?

L'EX-DAME DE CHEZ MAXIM'S, *tendant la main.* – J'accepte. (*Le notaire astucieux lui donne deux billets.*) Quand viendra le maboul ?

LE NOTAIRE ASTUCIEUX. – Demain, avec moi. (*Saluant.*) « Madame de chez Maxim's », je suis votre serviteur. (*Il s'éloigne et l'ex-dame de chez Maxim's rentre dans son chalet.*)

LOUFOCK HOLMÈS, *sortant de derrière l'édicule où il était embusqué.* – Je comprends tout, maintenant ! Je saurai bien dévoiler cette infernale machination ! Ah ! notaire astucieux ! Tu ne partageras pas avec le croque-mort les millions du Ramasseur de lingots !!!

DEUXIÈME ACTE

Et allez donc, c'est pas mon père !

(La scène représente l'intérieur du chalet, le lendemain.)

L'EX-DAME DE CHEZ MAXIM'S. – J'attends mon excentrique Américain. Il en aura pour son argent. Je vais lui lancer mon cri légendaire ! *(Apercevant Loufock-Holmès.)* Tiens ! un client ! *(Loufock-Holmès entre dans le chalet et s'enferme dans une cellule.)*

LOUFOCK HOLMÈS, *dans sa cellule, à lui-même.* – Je précède de quelques minutes en ces lieux le notaire astucieux et le vieil Américain. Attendons ! *(Il attend.)*

L'EX-DAME DE CHEZ MAXIM'S, *sur le seuil de sa porte.* – Ah ! voici le maniaque et son ami ! Quel excentrique ! Il s'est habillé comme un misérable ! *(Elle rentre.)*

LE NOTAIRE ASTUCIEUX, *au vieil Américain.* – C'est ici.

LE VIEIL AMÉRICAIN, *entrant et apercevant l'ex-dame de chez Maxim's.* – Ma fille ! C'est ma fille ! Je suis ton père !

L'EX-DAME DE CHEZ MAXIM'S. – Et allez donc ! c'est pas mon père !

LE VIEIL AMÉRICAIN. – Voyons, ma fille ! reconnais-moi ! Je suis ton père ! ton vieux père !

L'EX-DAME DE CHEZ MAXIM'S. – Et allez donc ! c'est pas mon père !

LE VIEIL AMÉRICAIN. – Oh ! douleur ! je suis ton père !

L'EX-DAME DE CHEZ MAXIM'S. – Il en veut pour son argent ! (*Haut.*) Et allez donc ! C'est pas mon père !

LE VIEIL AMÉRICAIN, *d'une voix brisée, au notaire.* – Sortons ! je sais ce qu'il me reste à faire !

LOUFOCK HOLMÈS, *surgissant de sa cellule.* – Ne sortez pas ! Vous êtes victimes de la plus abracadabrante machination qui se puisse imaginer ! (*Désignant le notaire astucieux.*) Cet homme s'est joué de vous !

LE VIEIL AMÉRICAIN. – Parlez ! Qui êtes-vous ?

LOUFOCK HOLMÈS. – Je suis Loufock-Holmès, le célèbre détective amateur. Depuis quelque temps, je surveillais cet infâme notaire qui se livrait à la plus sacrilège des escroqueries !

LE VIEIL AMÉRICAIN. – Quelle escroquerie ?

LOUFOCK HOLMÈS. – Caché dans un placard, et maquillé en « sous-seing privé », j'ai percé à jour la ténébreuse machination de l'astucieux tabellion. J'appris que vous étiez parti tout jeune pour l'Amérique et que vous reveniez après fortune faite dans la profession de « Ramasseur de lingots ». Vous veniez demander au Notaire astucieux de retrouver votre fille, et, si elle était décédée, les parents qui vous restaient.

LE VIEIL AMÉRICAIN. – C'est exact. Le Notaire, après quelques jours de recherches, me dit avoir retrouvé ma fille.

LOUFOCK HOLMÈS. – Oui, mais ce qu'il ne vous a pas dit, c'est qu'il avait également retrouvé votre cousin le croquemort, et que les deux gredins s'entendirent à merveille ! Si vous déshéritez votre fille, le croquemort partagerait de moitié avec le Notaire astucieux.

L'EX-DAME DE CHEZ MAXIM'S. – Je comprends tout ! C'est pour que je sois déshéritée que le notaire m'a conté l'histoire du maniaque Américain ! C'est pour que je ne reconnaisse pas mon père !

LE VIEIL AMÉRICAIN. – Le misérable avait tout prévu pour te perdre, chère enfant ! Il prétendait que tu étais très orgueilleuse depuis que tu habitais un chalet !

LE NOTAIRE ASTUCIEUX, *à part*. – Malédiction ! J'en suis de mes deux mille francs !

L'EX-DAME DE CHEZ MAXIM'S, *sautant au cou de son père*. – Et allez donc ! C'est bien mon père !!!

RIDEAU

CYRANO DE BERGERAC

(Suite et fin.)

SIXIÈME ACTE

Cyrano continue.

(La mansarde de Cyrano. Ragueneau, Le Bret et le duc de Grammont sont au chevet de Cyrano qui repose.)

RAGUENEAU, *au duc.*

Lorsqu'il eut prononcé son fameux : Mon panache !
Quand son corps sur le sol, comme une sombre tache
Fut étendu tout de son long sans mouvement,
Nous pensions tous qu'il était mort. Mais au moment
Où me penchant sur lui après une prière,
Je venais de fermer pieusement ses paupières ;
De l'index, tout à coup, montrant ses yeux baissés,
Il s'écria : « Fermés pour cause de décès ! »

LE DUC, *riant.*

Vous dûtes éprouver une frayeur extrême ?

RAGUENEAU

Tout d'abord, je l'avoue, Monsieur, je devins blême,
Mais voyant Cyrano se relever gaiement

Je compris...

LE BRET

Ragueneau, parlez plus doucement.
Vous allez réveiller notre pauvre poète.
Il souffre encore un peu de ce coup sur la tête
Qui faillit le ravir à notre affection.

LE DUC

Lorsqu'il sera guéri, qu'il fasse attention
De ne plus offenser les grands dans ses satires,
Parfois les vérités sont mortelles à dire !
Il a des ennemis qui ne pardonnent pas,
Qui ragent de le voir échapper au trépas
Et qui, pour qu'il succombe enfin dans leurs embûches,
Paieront d'autres laquais pour lancer d'autres bûches !

CYRANO, *s'éveillant.*

Monsieur le duc, chez-moi ?

LE DUC

Je venais en passant,
Voir comment se portait Monsieur le Revenant.
Vous l'avez, paraît-il, mon cher, échappé belle !
Cette pièce de bois...

CYRANO

Oui, mais dans ma cervelle
J'avais de rimes d'or un lot si colossal,
Que mon cerveau, blindé par ce riche métal,
Put amortir le choc de la bûche importune,

Qui sur mon pauvre chef tombait droit de la lune !

LE DUC

De la lune ?

CYRANO

Mais oui, dans cet astre l'on voit,
Lorsque le ciel est clair, « l'Homme portant du bois »
Tous les enfants, tous les rêveurs, tous les poètes,
Ont aperçu la nuit cette étrange silhouette ;
Alors, en m'écroulant, j'ai pensé tout de go,
Qu'il avait laissé choir sur la terre un fagot ;

LE DUC

Vous plaisantez ! toujours la pointe ! le panache !
Vous savez bien que cette bûche, c'est un lâche
Qui posta ce laquais auquel il ordonna...

CYRANO, *mélancolique*.

Vous dépoétisez mon pauvre assassinat !

LE DUC

Monsieur de Bergerac, je ne suis pas poète.

CYRANO

C'est vrai, vous ignorez la magique lunette
Qui transforme le laid en beau, le noir en bleu,
Et que tous les rêveurs portent devant les yeux !

LE DUC

Je ne possède pas de lorgnette magique,

Mais je dois – car mon cher, vous m’êtes sympathique,
Vous conseiller d’être prudent dans vos écrits
Et de donner congé six mois à votre esprit.
Pendant ce temps, les grands, leur haine est éphémère,
En oubliant vos vers oublieront leur colère !

CYRANO

Non ! je préfère encor risquer mille trépas,
Mais qu’on oublie mes vers, ça je ne le veux pas !
Dès aujourd’hui je vais reprendre la besogne !

LE BRET

Quoi, tu veux attaquer...

CYRANO

Voilà Le Bret qui grogne !
Oui, je veux attaquer à la pointe du vers
Tous ceux...

LE DUC, *sortant.*

Réfléchissez !

LE BRET

Malheureux ! tu te perds !
Avec la mort toujours jouer à cache-cache !

CYRANO

C’est derrière mon nez, mon cher, que je me cache !
Je suis bien sûr ainsi de ne pas être pris !

LE BRET

Ah ! quand cesseras-tu de faire de l'esprit ?
Pour écouter enfin la voix de la sagesse ?

CYRANO

Lorsque la docte voix de ta morne déesse
Chantera au lieu de prêcher !

LE BRET

Mais songe enfin
À ton triste abandon, à l'hiver, à la faim !

CYRANO, *dédaigneux.*

La faim ? peuh !

LE BRET

Mais le froid ? Voici venir décembre !
Et tu n'as pas de bois pour réchauffer ta chambre !

CYRANO

Pas de bois, c'est exact ! mais patience, mon cher,
J'en aurai d'ici peu de quoi fournir l'enfer ?

RAGUENEAU, *inquiet.*

Monsieur Le Bret, je crois que notre ami délire !

CYRANO

J'aurai chaud, mes amis, je l'affirme sans rire
Et vous invite tous les deux les soirs d'hiver
À venir écouter, près de mon feu, des vers !

Oui, voilà la question chauffage liquidée !

LE BRET

Mais, comment donc t'y prendras-tu ?

CYRANO, *se touchant le front.*

J'ai une idée !

SEPTIÈME ACTE

Le feu de Cyrano.

(La scène représente la chambre de Cyrano éclairée par un joyeux feu de bois.)

LE BRET, *devant la cheminée.*

Vas-tu nous expliquer enfin tout ce mystère ?
Comment diable fais-tu dans ta sombre misère
Pour t'offrir chaque jour, narguant ce froid de loup,
Ce feu dont Lucifer pourrait être jaloux ?

RAGUENEAU, *enthousiasmé.*

Foi d'ancien rôtiisseur ! Jamais dans ma cuisine
Je ne vis un tel feu, digne de Proserpine !

LE BRET

Qui te fournit ce bois ?

CYRANO

Ce sont mes ennemis !

LE BRET

Tes ennemis ?

CYRANO

Mais oui, tu sais bien que j'écris

Chaque jour des pamphlets de plus en plus terribles !
Alors, les grands seigneurs qui me servent de cibles
Afin de se venger – c'est ce que je voulais –
Embusquent dans Paris leurs sinistres laquais.
Des fenêtres, ou bien des toits où ils se juchent,
Ces coquins font pleuvoir sur ma tête des bûches.
Je ramasse ce bois qui me tombe des cieux,
Et je viens le brûler ici. Voilà, messieurs !

LE BRET

Mais comment n'as-tu pas le crâne en marmelade ?

CYRANO

Sous mon feutre, mon cher, je coiffe ma salade,
Mon vieux casque d'acier qui me gardait des coups,
Lorsque j'étais cadet chez de Castel-Jaloux !
Près d'Arras il reçut de plus rudes châtaignes !

LE BRET, *inquiet.*

Pour les bûches, passons, puisque tu les dédaignes,
Et que ton casque peut de leur choc protéger ;
Oui, mais tes ennemis ne pouvant se venger
Chercheront d'autres coups, car ce sont des gens...

CYRANO, *achevant la phrase.*

Foutres !

LE BRET, *exaspéré.*

Pour cesser, qu'attends-tu qu'on te lance ?

CYRANO

Des poutres !

RIDEAU

WERTHER

(Suite et fin.)

PREMIER ACTE

Le sosie.

(La scène représente l'appartement d'Albert et de Charlotte.)

ALBERT. – On ne devrait jamais prêter ses pistolets ! Telle est la phrase que je me répète chaque jour tristement, depuis la mort de Werther. Mais, pouvais-je prévoir ? Werther m'emprunte mes pistolets sous prétexte qu'il partait en voyage et craignait les mauvaises rencontres. Je lui prête mes pistolets et le malheureux en profite pour se tuer.

CHARLOTTE. – Pauvre Werther ! Voilà bientôt un an...

ALBERT. – Un an déjà ! C'est extraordinaire comme le temps passe !

CHARLOTTE, *chantant avec une gaieté factice.*

Le temps passe, passe, passe, passe !

Et de ses bonnes vieilles mains

Il efface, face, face, face !

Nos souvenirs et nos chagrins !

Et gai, gai, gai, pan ! pan ! landerirette !

Pass' moi la choucrout' je te pass' l'andouillette !

Et gai, gai, gai, pan ! pan ! landerira !
Mangeons bien, nous mourrons gras !

ALBERT. – Pauvre Charlotte ! Tu feins la gaieté pour ne pas pleurer, mais au fond ton cœur brisé pleure toujours l'infortuné Werther. Courage ! chère épouse ! Tu as pourtant un charmant consolateur, ce jeune homme qui, enthousiasmé par ton sublime roman d'amour avec feu Werther, s'est épris de toi et te fait respectueusement une cour assidue.

CHARLOTTE. – L'étrange aventure ! Il s'appelle Werther comme le pauvre défunt !

ALBERT. – Oui, et il pousse l'admiration pour son illustre devancier jusqu'à s'habiller exactement comme le regretté Werther. Même chapeau, même habit, même gilet, mêmes bottes ! C'est à s'y méprendre. Voyons, ma Lolotte, ce Werther n° 2 ne te console-t-il pas un peu de la perte de l'autre ?

CHARLOTTE. – Hélas ! non ! Mais je crains pour la vie de cet imitateur passionné. Il s'est mis en tête de faire tout ce qu'avait fait le vrai Werther. Il me chante de tristes mélodies au clair de lune et me supplie d'une voix ténébreuse de me donner à lui !

ALBERT. – Exactement comme l'autre ! Infortuné Werther n° 2 !

CHARLOTTE. – Nous approchons de Noël, et je tremble qu'il pousse sa folie d'imitation jusqu'à simuler un voyage comme fit Werther, à t'emprunter tes pistolets et à se donner la mort par désespoir d'amour !

ALBERT. – Sois tranquille, ma Lolotte, ton Werther n° 2 ne risque rien. Je ne lui prêterai pas mes pistolets.

DEUXIÈME ACTE

Fatalité !

(Même décor le soir de Noël.)

CHARLOTTE. – Ce que j'avais prévu est arrivé. Hier, mon malheureux adorateur, poursuivant son imitation de Werther, t'a fait demander de lui prêter tes pistolets, sous le fallacieux prétexte qu'il partait faire un petit voyage !

ALBERT, *se frottant joyeusement les mains*. – Oui, mais cette fois, j'ai refusé catégoriquement ! De cette façon je n'aurai pas sa mort sur la conscience !

UN MESSAGER, *entrant brusquement*. – Ah ! quel horrible malheur ! Votre ami le Werther n° 2 vient d'être trouvé tout pantelant, assassiné dans la forêt Noire !

CHARLOTTE. – Ciel ! que dit ce messenger de malédiction !

ALBERT. – Dans la forêt Noire ?

LE MESSAGER. – Oui, il partait en voyage pour tenter d'oublier son fatal amour, lorsqu'il fut attaqué par des bandits. Malheureusement, il n'avait pas de pistolets pour se défendre et...

CHARLOTTE, à *Albert*. – Oh ! pourquoi ne lui avez-vous pas prêté vos pistolets ? Pourquoi ?

ALBERT. – Malédiction ! Quand je leur prête mes pistolets, ils se tuent ! Quand je ne les leur prête pas, ils se font tuer ! Je commence à en avoir jusque-là de vos Werther. Vous

m'entendez, Charlotte, jusque-là de vos Werther !... Jusque-là !...

RIDEAU

L'AVARE

(Suite et fin.)

PREMIER ACTE

La chambre du vampire.

(La scène représente une route.)

HARPAGON, *dans son carrosse.* – Mon carrosse conduit par Maître-Jacques, mon valet-à-tout-faire, me transporte à mon habitation de campagne où je vais enterrer ma chère cassette.

MAÎTRE-JACQUES, *ouvrant la portière.* – Monsieur, ça devait arriver ; vos chevaux, affaiblis par le manque de nourriture et alourdis par les paquets de vieux chiffons que vous me faites entortiller autour de leurs sabots pour qu'ils n'usent point leurs fers, ne peuvent plus avancer. Il serait sage de passer la nuit dans cette auberge que j'aperçois à notre droite, si vous ne voulez pas être exposé aux mauvais coups des détrousseurs de grands chemins.

HARPAGON, *effrayé.* – Tu as raison. Entrons dans cette auberge. *(Ils entrent dans l'auberge.)*

L'AUBERGISTE. – Je suis désolé, messieurs, mais toutes mes chambres sont prises. Impossible de vous loger céans.

HARPAGON. – Quoi ! Pas le moindre recoin ?

L'AUBERGISTE. – Rien. Sauf « la chambre-du-vampire », où personne ne veut coucher naturellement.

HARPAGON. – La chambre du vampire ?

L'AUBERGISTE. – Hélas ! oui. Cette chambre est visitée chaque nuit par l'horrible vampire du cimetière altéré de sang humain. De nombreux voyageurs incroyables ont déjà péri, victimes du macabre suceur nocturne. Maintenant, personne ne veut plus passer la nuit dans cette chambre maudite !

HARPAGON, *à part*. – Oh ! quelle idée ! (*Haut.*) Baste ! je ne crois pas aux vampires. Préparez-moi cette chambre. (*L'aubergiste se signe, s'incline et monte préparer la chambre.*)

MAÎTRE-JACQUES, *tremblant*. – Avec votre permission, monsieur, je coucherai dans l'écurie. Puis-je commencer un picotin d'avoine pour les chevaux ?

HARPAGON. – De l'avoine ! Deviens-tu fou ? Tiens, pendant que l'aubergiste ne nous voit pas, prends vite cette chaise et emporte-la à l'écurie. Tu en arracheras la paille. Il y a là de quoi nourrir dix chevaux. Va ! Bonne nuit !

DEUXIÈME ACTE

Une idée d'Harpagon.

(Même décor le lendemain matin.)

MAÎTRE-JACQUES, *apercevant Harpagon qui sort tout guilleret de la chambre du vampire.* – Ah ! monsieur ! vous n'êtes donc pas mort ?

HARPAGON. – Jamais je ne me suis mieux porté. Mon plan a merveilleusement réussi !

MAÎTRE-JACQUES. – Votre plan ?

HARPAGON. – Oui. En prenant cette chambre du vampire, j'avais mon idée de derrière la tête. Depuis quelques jours, je me sentais congestionné et je craignais de périr d'un coup de sang ; mais je ne pouvais me résigner à donner de l'argent à l'apothicaire pour me faire une saignée.

J'ai donc profité du hasard, qui nous a conduits ici pour me faire faire une saignée par le vampire sans déboursier la moindre pistole.

MAÎTRE-JACQUES. – Le vampire est donc venu ?

HARPAGON. – Oui, à minuit. Je faisais semblant de dormir, car tu n'ignores pas que les vampires ne s'attaquent qu'aux personnes endormies. Le monstre s'est approché de moi sur la pointe des pieds et, ayant appliqué son horrible bouche sur mon bras que j'avais laissé pendre exprès le long du lit, le vampire se mit à sucer mon sang avec volupté.

Lorsque je jugeai la saignée suffisante, je fis semblant de me réveiller en sursaut et le vampire, effrayé, disparut par la fenêtre dans la nuit.

En vérité, cette saignée gratuite m'a fait grand bien et je me sens complètement décongestionné. Et maintenant, attelle le carrosse et partons ! J'ai hâte d'enterrer ma chère cassette !

TROISIÈME ACTE

La cassette volée.

(La scène représente une chaumière de paysan.)

LE PAYSAN MADRÉ. – Cette nuit, en plaçant des pièges, j'ai aperçu mon voisin de campagne le vieil avare Harpagon, en train d'enterrer une cassette au pied d'un chêne. Après le départ du vieux grigou, j'ai déterré le trésor et j'ai regagné ma chaumière sans être remarqué. Harpagon va remuer ciel et terre pour retrouver sa cassette et la police viendra fouiller mon logis. Oui, mais, morguienne ! ce n'est pas pour rien qu'on m'a surnommé « le Madré ». Je vais enterrer à mon tour la cassette dans la forêt prochaine et j'irai la chercher lorsque tout péril sera conjuré. Mais pour être certain de retrouver l'endroit où je l'aurai enterrée, je prends quinze truffes dans mon buffet et je les place dans la cassette, au milieu des beaux louis d'or. Lorsque je voudrai reprendre le trésor, je n'aurai qu'à parcourir la forêt avec mon troupeau de cochons et l'odeur des truffes leur fera creuser le sol juste à l'endroit où la cassette sera enterrée. Suis-je madré tout de même ! *(Il sort avec la cassette.)*

QUATRIÈME ACTE

Tant va la cruche à l'eau...

(La scène représente l'auberge du vampire.)

MAÎTRE-JACQUES. – En découvrant le vol de sa cassette, mon maître Harpagon a failli devenir fou. Comme il se roulait sur le sol, les yeux injectés de sang et la bouche écumante, un apothicaire voulut s'approcher pour le saigner, mais l'odieux avare le repoussa de toutes ses forces en l'injuriant et se fit transporter à l'auberge du vampire en toute hâte. Il a passé la nuit dans la chambre maudite pour subir l'opération gratuite du vampire. Mais il tarde bien à s'éveiller ce matin !

L'AUBERGISTE-AFFOLÉ, *accourant*. – Ah ! quel malheur ! Ça devait arriver ! Votre maître est à moitié mort dans son lit. Venez vite !

MAÎTRE-JACQUES, *entrant dans la chambre d'Harpagon*. – Ah ! monsieur ! Que vous est-il arrivé ?

HARPAGON, *d'une voix faible*. – Au lieu de faire semblant de dormir, comme la première nuit je me suis endormi réellement... et quand je me suis éveillé... le vampire avait... sucé la moitié de mon sang. Je suis perdu... je vais mourir sans revoir ma chère cassette...

L'AUBERGISTE-AFFOLÉ. – Courons chercher le rebouteux du village ! Je ne donnerais pas un « bœuf-miroton » de son existence ! Mais il faut tout tenter ! Tentons !

CINQUIÈME ACTE

À quelque chose malheur est bon.

(La scène représente une forêt quelques jours après.)

MAÎTRE-JACQUES, *soutenant Harpagon*. – Grâce à l'intervention énergique du rebouteux du village, vous voilà complètement rétabli. Nous venons de quitter l'auberge-du-vampire, car vos deux pauvres chevaux sont morts de coliques à la suite de leur triste repas de paille de chaise.

HARPAGON, *geignant*. – Ma cassette ! Ma chère cassette !

MAÎTRE-JACQUES. – On la retrouvera, monsieur. Ne vous désolez pas. Ciel ! mais que faites-vous là, monsieur ? Miséricorde ! Mon maître a perdu l'esprit ! Il marche à quatre pattes et flaire le sol de la forêt comme un animal ! Oh ! le voilà qui gratte frénétiquement la terre avec ses doigts. Le trou s'agrandit sous ses mains crochues ! Oh ! que vois-je ? Sa cassette ! Il vient de déterrer sa cassette !

HARPAGON, *serrant la cassette contre son cœur*. – Ma cassette ! Ma chère cassette !

MAÎTRE-JACQUES. – Mais comment avez-vous pu deviner ?

HARPAGON. – Je ne sais pas. Comme poussé par une force invincible, je me suis malgré moi mis à quatre pattes et j'ai gratté le sol. C'est Dieu qui a accompli un miracle pour me rendre ma cassette bien-aimée ! *(Il ouvre la cassette.)* Horreur ! Des truffes mélangées à mes chers mignons écus d'or !

MAÎTRE-JACQUES. – Des truffes ! Oh ! je comprends tout ! Ce n'est pas un miracle ! C'est tout naturel au contraire ! Vous savez bien que, pour remplacer le sang sucé par le vampire, le rebouteux-du-village vous a transfusé du sang de cochon. C'est cette transfusion qui vous a permis de découvrir les truffes, et d'avoir un flair de cochon, sauf-votre-respect !

RIDEAU

CONTES HÉROÏ-CAMIQUES

PROLOGUE

L'invalidé-conteur-nasal.

(La scène représente une chambrée.)

CHŒUR DES SOLDATS. – Nous sommes réunis autour de « l'Invalidé conteur nasal », qui va nous narrer quelques beaux récits militaires. Cet héroïque vieillard eut à Malakof la bouche enlevée par un éclat d'obus. Ne pouvant plus s'exprimer avec la bouche, l'ingénieux invalide parle du nez. Mais chut ! écoutons son premier récit. Écoutons. *(Ils écoutent.)*

PREMIER CONTE

Les oreilles du grognard.

L'INVALIDE CONTEUR NASAL. – Ah ! le rude et brave soldat que Barnabé le grognard ! C'était un de ces grenadiers de la vieille garde que Napoléon affectionnait particulièrement, un vieux de la vieille ! Il s'était signalé par sa bravoure dans maintes batailles : à Austerlitz, Iéna, Eylau, etc., etc. Après chaque bataille, l'empereur, en passant ses troupes en revue, ne manquait jamais de féliciter Barnabé le grognard et de lui tirer familièrement l'oreille en témoignage d'amitié.

Avoir l'oreille tirée par le « Petit Caporal » ! Ah ! c'était le plus cher désir et la plus belle récompense des vieux grognards ! Un jour, c'était après la bataille de Wagram, Napoléon, selon son habitude, passait ses troupes en revue. Arrivé devant Barnabé le grognard, l'empereur descendit de cheval et, s'avançant vers le vieux grenadier :

— Tu t'es surpassé aujourd'hui, Barnabé, lui dit-il, tu mérites la croix !

Et l'empereur épingla la croix des braves sur la poitrine du grenadier. Puis, avant de poursuivre son chemin, Napoléon voulut tirer amicalement les oreilles de Barnabé. Mais, oh ! stupeur ! Barnabé n'avait plus d'oreilles ! Elles avaient été coupées dans la bataille par un sabre ennemi. L'empereur eut un geste de surprise. Alors Barnabé tira de sa giberne ses deux oreilles, qu'il avait ramassées sur le champ de bataille, et, ne voulant pas être privé du suprême honneur, présentant ses oreilles coupées à Napoléon.

— Tirez-les, mon empereur ! dit-il simplement.

DEUXIÈME CONTE

L'échelle de l'empereur.

L'INVALIDE CONTEUR NASAL. – Et c'est encore Barnabé le grognard qui fut le héros de cette deuxième histoire. Ce fut lui qui trouva la fameuse idée qui sauva la vie à l'empereur.

C'était à Moscou. Les Russes, furieux de voir les Français occuper la ville, avaient mis le feu aux quatre coins de leur cité. Le feu gagna rapidement l'ancien palais des tsars, le Kremlin, où Napoléon était installé. L'empereur allait quitter le palais en flammes, lorsque soudain le grand escalier s'écroula dans la fournaise. Un cri de désespoir jaillit de toutes les poitrines des soldats massés devant le Kremlin. Comment l'empereur allait-il pouvoir sortir du palais des tsars ? On cherchait des échelles, mais les Russes avaient tout prévu et avaient scié tous les échelons des échelles de la ville. Ils n'avaient laissé que les montants ! Que faire ? Fabriquer des échelons ? Cela eût demandé trop de temps. C'est alors que Barnabé le grognard s'écria d'une voix forte : « J'ai une idée ! » et, se tournant vers les nombreux maréchaux de l'empire groupés devant le Kremlin : « Vite, dit-il, donnez-moi vos bâtons de maréchaux ! » Les maréchaux comprirent aussitôt et tendirent leurs bâtons au grognard. Deux minutes après tous ces bâtons de maréchaux étaient fixés entre deux montants d'échelle laissés par les Russes.

Et ce fut par cette échelle improvisée, dont chaque échelon était un bâton de maréchal, ce fut par cette échelle, digne de sa gloire, que l'empereur sortit du Kremlin embrasé !

LES DRAMES DE VENISE

PREMIER ACTE

Un amour à Venise.

(La scène représente les bords d'une lagune vénitienne.)

LE FILS-DES-TROIS-MOUSQUETAIRES. – M^{me} de Maintenon devenant chauve, mais soucieuse malgré tout de plaire à son royal époux Louis XIV, m'a envoyé à Venise en mission secrète pour lui quérir une perruque du plus beau « blond-vénitien ».

LE VALET MUSCLÉ. – Maudite mission qui nous expose aux plus grands dangers depuis que vous vous êtes amouraché de la Jolie Pupille du Doge-brèchu ! Il nous arrivera malheur, monsieur ! Le Doge-brèchu est féroce-ment jaloux de sa pupille, qu'il voudrait épouser ! Vous avez tort de braver sa fureur en vous promenant chaque jour en gondole sous les fenêtres de la belle !

LE FILS-DES-TROIS-MOUSQUETAIRES. – Trêve de raisonnements !! Montons dans la gondole ! *(Apercevant soudain l'eau de la lagune complètement gelée.)* Mordious ! La lagune est gelée ! En plein mois d'août ! Voilà qui est étrange !

LE VALET MUSCLÉ. – Ah ! monsieur ! C'est sûrement une infernale machination du Doge-brèchu ! Je l'ai aperçu l'autre

jour en conversation mystérieuse avec le glacier-limonadier de la place Saint-Marc.

LE FILS-DES-TROIS-MOUSQUETAIRES. – Plus de doute ! Le misérable a fait glacer artificiellement la lagune pour m'empêcher de passer en gondole sous le balcon de sa pupille ! Vais-je rester impuissant ? Que faire ? (*Apercevant une boutique de repasseuse.*) Oh ! j'ai une idée ! (*Il s'élançe, suivi de son valet-musclé, dans la boutique. Il en ressort quelques secondes plus tard avec deux fers à repasser attachés, tels des patins, sous les semelles de ses bottes. Le valet-musclé a également un fer à repasser sous chaque pied.*) Et maintenant élançons-nous sur la surface glacée de la lagune avec nos patins brûlants ! (*Ils patinent dans tous les sens sur la lagune. Les « fers-à-repasser-patins » commencent à faire fondre l'épaisse couche de glace. Dès que les fers se refroidissent le Fils-des-Trois-Mousquetaires et le Valet-musclé vont changer de fers chez la repasseuse et continuent sans arrêt le repassage de la lagune.*)

LE VALET MUSCLÉ. – Monsieur, la couche de glace est presque entièrement fondue. Il serait peut-être prudent...

LE FILS-DES-TROIS-MOUSQUETAIRES. – Tu as raison. Le reste va fondre tout seul. Et maintenant vite en gondole ! La lagune est dégelée ! Le Doge-brèchu en crèvera de dépit ! Voguons vers le balcon de ma belle ! Voguons ! (*Ils voguent.*)

DEUXIÈME ACTE

Les paveurs de lagunes.

(La scène représente la chambre du Doge-brèchu.)

L'IGNOBLE CONFIDENT. – Doge-brèchu, selon vos ordres, une équipe de paveurs commence à paver la lagune devant votre palais. Grâce aux pavés de liège dont vous avez eu l'idée, le Fils-des-Trois-Mousquetaires ne pourra plus passer en gondole sous les fenêtres de votre pupille.

LE DOGE-BRÈCHU. – Je veux, par ce moyen, essayer de dépoétiser ce damné Mousquetaire aux yeux de ma pupille. S'il passe à pied sur ma lagune pavée, il se couvrira de ridicule, car à Venise un amoureux sans gondole perd tout son prestige ! *(Ricanant.)* Au fond, ce qui fait surtout rêver les jeunes filles, c'est la gondole ! Mais qu'entends-je ? Quelle est cette chanson qui monte jusqu'à nous ?

CHŒUR DES-PAVEURS-DE-LAGUNE, *au dehors.*

Pavons pleins d'ardeur,
L'élément liquide !
Impavides, paveurs,
Paveurs impavides,
Nous pavons, pavons,
Le canal humide,
Impavides, pavons !
Pavons impavides !

LA JOLIE-PUPILLE, *entrant*. – Doge ! En voyant ces braves artisans paver la lagune j'ai deviné votre infâme projet ! Mais sachez-le ; j'aime le Fils-des-Trois-Mousquetaires et rien ne pourra le ridiculiser à mes yeux ! Il peut passer sur le canal à pied, à cheval, en voiture, je l'aimerai quand même ! Ce n'est pas la gondole que j'aime en lui ! C'est son âme !

LE DOGE-BRÈCHU, *écumant de rage*. – Diavolo ! Sortez ! per la Madona ! (*La jolie-pupille sort avec dignité.*)

LE DOGE-BRÈCHU. – Puisque le pavage de la lagune devient inutile, employons les grands moyens ! (*D'une voix sinistre à l'oreille de l'ignoble-confident.*) Plouf !... Compris ?

L'IGNOBLE CONFIDENT, *d'une voix de fausset*. – Compris ! (*d'une voix sépulcrale.*) Plouf !

TROISIÈME ACTE

Le Pont-des-Soupirs.

(La scène représente la chambre du Doge-brèchu.)

LE DOGE-BRÈCHU. – Les douze coups de minuit viennent de résonner au beffroi de Saint-Marc. À cette heure le Fils-des-Trois-Mousquetaires doit faire le joli cœur parmi les goujons et les truites de la lagune !

L'IGNOBLE CONFIDENT. – Les spadassins que j'ai embusqués sur son passage ne vont pas tarder à venir nous rendre compte de leur sinistre mission. Justement les voici ! *(Douze spadassins entrent en titubant.)*

LE DOGE-BRÈCHU. – Mais ils sont ivres ?

L'IGNOBLE CONFIDENT. – Je les avais fait boire pour leur donner du courage.

LE CHEF DES SPADASSINS, *d'une voix pâteuse*. – Ça y est ! On l'a attaqué à l'improviste, on l'a ficelé, fourré dans un sac et plouf ! dans le canal !

LE DOGE-BRÈCHU, *poussant un soupir de satisfaction*. – Enfin ! À présent ma jolie-pupille est à moi !

LE FILS-DES-TROIS-MOUSQUETAIRES, *ouvrant brusquement la porte en brandissant un grand sac*. – Pas encore, Doge-brèchu !

LE DOGE-BRÈCHU, *affolé*. – Lui ! Lui ! Damnation ! Vous ne l'avez donc pas jeté à l'eau, misérables ?

LE FILS-DES-TROIS-MOUSQUETAIRES. – Oui, ils m’ont lancé dans le canal enfermé dans ce sac ! Ils m’ont même attaché trois gros pavés autour du cou ! Mais dans leur ivresse ces sombres idiots se sont trompés. Ils ont pris vos fameux pavés de liège qui se trouvaient entassés sur les bords de la lagune ! Ces pavés providentiels m’ont soutenu sur l’eau et quelques instants plus tard un brave gondolier me délivrait de mon sac et de mes liens !

LE DOGE-BRÈCHU. – Saisissez-le ! Tuez-le ! Il ne faut pas qu’il sorte vivant de ce palais ! (*Le Fils-des-Trois-Mousquetaires prend un pistolet à sa ceinture et tire. Le coup rate.*)

LE FILS-DES-TROIS-MOUSQUETAIRES. – Malheur ! mon pistolet est mouillé et les bandits m’ont enlevé ma rapière avant de me jeter dans le canal !

LA JOLIE-PUPILLE, *ouvrant une porte*. – Par ici, ô mon héros ! (*Le Fils-des-Trois-Mousquetaires fait un terrible moulinet avec son sac et réussit à rejoindre la jolie-pupille dans sa chambre. Il ferme la porte au nez de ses assaillants.*)

LE DOGE-BRÈCHU. – Ils ont fermé la porte à clé. Enfoncez la porte !

LE FILS-DES-TROIS-MOUSQUETAIRES, *dans l’autre chambre*. – Il faut fuir par la fenêtre ! (*Il s’élance et ouvre la fenêtre.*) Malédiction ! Impossible ! Cette fenêtre surplombe exactement le Pont-des-Soupirs ! Nous nous écraserions sur le sol !

LA JOLIE-PUPILLE. – Oh ! l’affreux contraste ! Pendant que des cris de mort retentissent derrière la porte, un étrange et doux murmure monte jusqu’à nous ! Ce sont les soupirs amoureux qu’exhalent dans leurs gondoles tous les amants de Venise réunis sous le Pont-des-Soupirs !

LE FILS-DES-TROIS-MOUSQUETAIRES. – Oh ! j'ai une idée !
(Il prend son sac et le tient hors de la fenêtre, l'ouverture du sac juste au-dessus du Pont-des-Soupirs.)

LA JOLIE-PUPILLE. – Que faites-vous ? Ciel ! le sac se gonfle mystérieusement !

LE FILS-DES-TROIS-MOUSQUETAIRES. – Oui, tous les amoureux soupirs qui montent du Pont-des-Soupirs viennent s'engouffrer dans mon sac ! Ça y est ! Le sac est transformé en ballon ! Je n'ai plus qu'à fermer hermétiquement l'ouverture de ma poigne d'acier et nous nous envolons, ma bien-aimée ! *(Il prend la Jolie-pupille sur son bras gauche, et le sac gonflé de soupirs, qu'il tient fortement de la main droite, les entraîne à sa suite dans le ciel vénitien.)*

CHŒUR-DES-SPADASSINS, se *précipitant dans la chambre.*
– Tripe et tonnerre ! Les oiseaux se sont envolés !

QUATRIÈME ACTE

Sur les plombs de Venise.

(La scène représente les fameux toits de plomb de la célèbre prison vénitienne.)

LE FILS-DES-TROIS-MOUSQUETAIRES. – Les spadassins de votre tuteur-bréchu ont tiré sur notre ballon improvisé. Troué par plusieurs balles, notre sac se dégonfle et nous descend lentement droit sur les Plombs-de-Venise !

LA JOLIE-PUPILLE. – Regardez ! dans la rue toutes ces torches ! C'est mon tuteur et ses spadassins qui nous suivent d'en bas !

LE FILS-DES-TROIS-MOUSQUETAIRES, *mettant pied à toit.*
– Nous voici sur les toits de la sinistre prison !

LA JOLIE-PUPILLE. – C'est horrible ! Songez qu'une épouvantable épidémie de malaria s'est abattue depuis quelques jours sur les misérables prisonniers. Presque tous ces infortunés sont atteints de la terrible fièvre et...

LE FILS-DES-TROIS-MOUSQUETAIRES. – Oh ! j'ai une idée ! Attendez-moi ! Ne craignez rien ! Nous sommes sauvés ! *(Il ouvre une lucarne et disparaît sous les plombs.)*

LA JOLIE-PUPILLE, *regardant dans la rue.* – Ciel ! Les spadassins de mon tuteur-bréchu s'apprêtent à monter jusqu'ici à l'aide de longues échelles ! Et le Fils-des-Trois-Mousquetaires qui ne revient pas ! Oh ! la lucarne s'ouvre de nouveau ! C'est lui ! Mais il n'est pas seul ! Derrière lui, sortent un à un

par la lucarne des hommes à figures patibulaires ! Horreur ! tous ces hommes sont en chemise !

LE FILS-DES-TROIS-MOUSQUETAIRES. – Calmez votre chaste émoi, ma bien-aimée. C'est pour notre salut ! Je suis entré dans la prison. J'ai garroté le geôlier, et ouvert les cachots. J'ai crié : « Au feu ! » et tous les prisonniers affolés m'ont suivi pensant que je venais les sauver des flammes !

LA JOLIE-PUPILLE. – Mais que voulez-vous faire ?

LE FILS-DES-TROIS-MOUSQUETAIRES. – Vous allez voir ! *(Il braque son pistolet sur la foule des prisonniers.)* Allongez-vous tous côte à côte sur le toit ! *(Les prisonniers obéissent.)*

LA JOLIE-PUPILLE. – Ciel ! les spadassins montent à l'assaut du toit et poussent des cris de triomphe sur leurs échelles ! Oh ! Sainte-Madone ! Que veut dire ceci ? Miracle ! Les Plombs-de-Venise se mettent à fondre ! Une nappe bouillante de plomb liquide coule le long du toit et tombe sur nos assiégeants ! Sous cette pluie mortelle de plomb fondu les spadassins dégringolent dans le vide !

LE FILS-DES-TROIS-MOUSQUETAIRES. – Regardez ! Un des bandits transformé en lingot de plomb vient de tomber sur votre odieux tuteur et l'a écrasé sous son poids ! Les survivants prennent la fuite. La rue est déserte ! Nous sommes sauvés.

LA JOLIE-PUPILLE. – Je n'y comprends rien ! Ce plomb fondu ! C'est un miracle de la Santa-Madona !

LE FILS-DES-TROIS-MOUSQUETAIRES. – Non, ce n'est pas un miracle ! C'est très simple au contraire ! Ces centaines de prisonniers couchés sur les toits sont atteints de malaria. C'est

la température infernale dégagée par leurs corps fiévreux qui fit fondre instantanément les Plombs-de-Venise ! Voilà !

RIDEAU

UN ARRIVISTE
ou
LE CERVEAU DU DÉPUTÉ

DRAME POLITIQUE

PREMIER ACTE

Élu !

(La scène représente un bureau.)

LE NOUVEAU DÉPUTÉ « PROMETTEUR-UNIFIÉ ». – Grâce aux masseurs que j’avais engagés spécialement pour me masser la langue et les glandes salivaires entre chaque discours, je suis sorti vainqueur de la bataille électorale. J’ai réussi à parler plus longtemps que mes adversaires. Je suis élu.

L’AMI CONFIDENT. – L’ami confident. – Oui. Mais ton programme politique de « prometteur-unifié » séduisit surtout les électeurs. Tu n’hésitas point à faire imprimer sur tes affiches les merveilleuses promesses suivantes :

TOUS PROPRIÉTAIRES !!!

TOUS DÉPUTÉS !!!

PERSONNE SOLDAT !!!

LE NOUVEAU DÉPUTÉ « PROMETTEUR-UNIFIÉ ». – Et dans mes réunions publiques j’expliquai aux électeurs que mon parti lutterait pour la transformation du suffrage universel en représentation individuelle. C’est-à-dire que chaque électeur deviendrait son propre député. De vastes Chambres des députés seraient construites dans tous les arrondissements de Paris et dans toutes les villes de France. Chaque électeur, ayant le droit de s’élire député, toucherait donc quinze mille francs par an. Le problème de la vie chère serait résolu et tout le monde serait heureux.

L’AMI CONFIDENT. – Grâce à ce séduisant programme tu triomphas facilement de tes adversaires. Mais à présent, que vont devenir tes chimériques promesses ?

LE NOUVEAU DÉPUTÉ « PROMETTEUR-UNIFIÉ ». – Qu’importe ! Puisque je suis élu ! Je suis ambitieux ! Écoute. Je dois me rendre aujourd’hui chez un chirurgien-vivisecteur de ma connaissance. Son habileté est prodigieuse : m’endormir et m’enlever le cerveau sera pour lui un simple jeu de bébé.

L’AMI CONFIDENT, *affolé*. – T’enlever le cerveau ?

LE NOUVEAU DÉPUTÉ « PROMETTEUR-UNIFIÉ ». – Oui, pour en modifier les cellules et en faire un cerveau modèle de parlementaire « prometteur-unifié ».

L’AMI CONFIDENT. – Merveilleuse idée.

LE NOUVEAU DÉPUTÉ « PROMETTEUR-UNIFIÉ ». – Mais l’heure est venue de me rendre chez le chirurgien-vivisecteur. Accompagne-moi. Partons. (*Ils partent.*)

DEUXIÈME ACTE

Chirurgie parlementaire.

(La salle représente une salle de dissection.)

LE NOUVEAU DÉPUTÉ « PROMETTEUR-UNIFIÉ ». – Nous voici dans la salle de dissection.

L'AMI CONFIDENT. – Quel horrible spectacle s'offre à nos regards ! Attachés sur les tables sanglantes, gisent mutilés des chiens, des chats et des lapins, habituelles victimes de la vivisection.

LE NOUVEAU DÉPUTÉ « PROMETTEUR-UNIFIÉ ». – Mais voici le chirurgien-vivisecteur qui s'avance.

LE CHIRURGIEN-VIVISECTEUR. – Selon nos conventions, que je me permets de vous rappeler, je m'engage à vous fabriquer un cerveau modèle de parlementaire. De votre côté vous vous engagez à user de toute votre influence à la Chambre pour qu'aucune loi interdisant notre chère vivisection ne soit votée.

LE NOUVEAU DÉPUTÉ « PROMETTEUR-UNIFIÉ ». – Entendu. D'ailleurs, vous n'avez rien à craindre. La Chambre n'a aucun intérêt à interdire la vivisection : les animaux ne sont pas électeurs.

LE CHIRURGIEN-VIVISECTEUR. – Mais ne perdons pas de temps. Veuillez vous étendre sur cette table de dissection. Parfait. Je vous endors (*il l'endort*) et je commence l'opération. (*Il commence l'opération.*)

L'AMI CONFIDENT. – Avec une effarante virtuosité le chirurgien-vivisecteur assisté de son aide vient d'ouvrir la boîte crânienne de mon ami. Il prend délicatement le cerveau et le pose sur une table de marbre.

LE CHIRURGIEN-VIVISECTEUR, *penché sur le cerveau, scalpel en main.* – Voyons : voici la cellule de l'incohérence. Elle est déjà très développée. Agrandissons-la encore un petit peu. Pour un cerveau de politicien, c'est indispensable. Ah ! voici maintenant les cellules de la mémoire. Rétrécissons-les.

L'AMI CONFIDENT. – Pourquoi ?

LE CHIRURGIEN-VIVISECTEUR. – Pour lui permettre d'oublier complètement les promesses faites aux électeurs. Vite, supprimons l'inutile cellule de la poésie, supprimons la case des scrupules, agrandissons... *(Il continue son travail.)*

L'AMI CONFIDENT. – L'opération est terminée. Mon ami va posséder un cerveau modèle de prometteur-unifié.

LE CHIRURGIEN-VIVISECTEUR, *sursautant.* – Oh ! oh ! j'oubliais que je suis attendu au congrès de la vivisection amicale, où je dois lire un rapport sur les conséquences de la privation de sommeil chez les marmottes. Mon aide replacera le cerveau dans le crâne de votre ami. Adieu. *(Il sort rapidement.)*

TROISIÈME ACTE

Erreur tragique

(La scène représente la Chambre des députés.)

L'AMI CONFIDENT, *dans les tribunes du public.* – Je viens assister aux débuts parlementaires de mon ami le nouveau député « prometteur-unifié ».

LE CHIRURGIEN-VIVISECTEUR. – Et je viens constater les heureux résultats de mon opération.

CHŒUR DES DÉPUTÉS. – Le nouveau député « prometteur-unifié » a demandé la-parole. Il s'élance à la tribune. Son éloquence est, paraît-il, remarquable. Oh ! mais que veut dire cela ? Le nouveau député « prometteur-unifié » fait de vains efforts pour parler. Ses yeux hagards roulent épouvantés dans leurs orbites ?

LE NOUVEAU DÉPUTÉ « PROMETTEUR-UNIFIÉ », *parlant avec difficulté.* – Non... non... je ne veux pas faire de politique... je ne veux pas être député !... brusquement, la politique m'écoeure... j'en vois les laideurs... les tares... non... je ne veux pas... Oh ! je souffre !..

CHŒUR DES DÉPUTÉS. – Le malheureux est devenu fou !

LE CHIRURGIEN-VIVISECTEUR, *sursautant dans la tribune du public et hurlant.* – Non ! non ! il n'est pas fou ! Je comprends tout ! Malédiction ! C'est une erreur ! Mon aide s'est trompé de cerveau ! Il a mis dans le crâne du député un des

nombreux cerveaux de chiens qui se trouvaient sur la table de dissection !

LE NOUVEAU DÉPUTÉ « PROMETTEUR-UNIFIÉ », *avec douceur et d'une voix craintive*. – Oui... excusez-moi... je n'ai pas un cerveau d'homme... Alors, la politique... je ne peux pas... Pardonnez mon dégoût... mon écœurement... je n'ai qu'un cerveau de chien... de simple chien...

RIDEAU

GASCON ET MARSEILLAIS

ou

LA VEILLÉE DES GALÉJADES

PREMIER CONTE

HISTOIRE DU PLONGEUR MARSEILLAIS

*(La scène représente l'Hostellerie du
« Cochon-Dinde » sous Louis XIV.)*

L'AUBERGISTE CRAMOISI. – J'ai l'honneur de loger, en mon « Hostellerie du Cochon-Dinde », un gentilhomme gascon et un gentilhomme marseillais qui, chaque soir, à la grande satisfaction des voyageurs, rivalisent de verve en contant quelques véridiques histoires de leur pays.

CHŒUR DES VOYAGEURS AVIDES D'OUÏR. – Assis en demi-cercle autour de la vaste cheminée du « Cochon-Dinde », nous attendons avec impatience que l'un des deux fameux conteurs prenne la parole.

LE GENTILHOMME MARSEILLAIS, *annonçant* :

Ah ! troun de l'eau ! C'était un rude plongeur que ce plongeur marseillais !

Dès sa plus tendre enfance il s'amusait à plonger dans un étang qui se trouvait près de la maison de ses parents. À l'heure des repas, quand sa mère ne le voyait pas arriver, elle savait bien où le trouver. Elle courait à l'étang, se penchait au-dessus de l'eau et criait : « Hé ! pitchoun ! l'ailloli va refroidir ! Remonte ! À force de rester sous l'eau tu finiras par t'enrhumer pour le mouains ! Allons remonte ! Zou !! »

Grâce à cet entraînement quotidien et grâce surtout à l'extraordinaire développement de ses poumons qui lui permettaient d'emmagasiner d'énormes provisions d'air, à l'âge de vingt ans, le Plongeur marseillais annonça qu'il était prêt à faire un plongeon jusqu'au fond de l'Océan.

Une délégation des plus notoires Marseillais s'embarqua avec le Plongeur, sur un vaisseau qui devait les transporter à l'endroit le plus profond de l'Océan. Le vaisseau quitta le port au milieu des acclamations de tout Marseille accouru pour assister au départ du fameux plongeur. Arrivé à l'endroit choisi, le vaisseau s'arrêta. Le Plongeur marseillais, après avoir embrassé ses compatriotes, grimpa avec agilité jusqu'à l'extrémité du mât le plus élevé.

Pour faciliter son formidable plongeon, le prodigieux Marseillais s'était coiffé d'une sorte de casque en plomb de forme pointue qui lui permettait de s'enfoncer plus rapidement dans les profondeurs de l'Océan.

— « Zou !!! » cria dans son porte-voix le capitaine du vaisseau.

C'était le signal convenu pour le départ du Plongeur.

Sans hésiter, celui-ci s'élança du haut du mât et, tel une flèche, s'enfonça et disparut au milieu des flots écumants !

Une heure s'écoula. Puis deux, puis trois, puis quatre, puis cinq, puis six, puis sept ! Le Plongeur ne reparaisait pas à la surface de l'Océan.

La délégation de Marseillais commençait à s'impatienter.

— « Il flâne ! pour le mouains ! » grogna le capitaine.

Une autre heure s'écoula.

— « Troun de l'air ! ça commence à ne pas être naturel ! » s'écria en chœur la délégation.

— Té, le pôvre ! il aura été avalé par une baleine ou quelque monstre marin ! » dit le capitaine.

Et comme il commençait à pleuvoir, le vaisseau reprit en toute hâte le chemin de Marseille. La nouvelle de la mort tragique du Plongeur jeta la consternation dans la ville entière.

Deux ans passèrent, et le souvenir de ce dramatique événement était bien près de s'effacer dans la mémoire des Marseillais, lorsqu'un beau jour, le prodigieux Plongeur fit son entrée à Marseille.

— « Bougre ! d'où viens-tu donc ? On te croyait mort pour le mouains ! » lui cria-t-on de toute part dès qu'on l'aperçut.

— « Té ! Je reviens de mon plongeon pas plus ! »

— « De ton plongeon ? Depuis deux ans ! Tu plaisantes, pitchoun ! »

— « Eh ! que non ! troun de l'eau ! je ne plaisante pas ! Vous savez bien que lorsque je me suis élancé dans l'Océan, il y a deux ans, j'avais la tête recouverte d'une espèce de coiffure en plomb en forme d'entonnoir. C'est cette lourde

coiffure pointue qui m'a entraîné plus loin que je ne voulais aller ! J'avais simplement l'intention de plonger jusqu'au fond de l'Océan. Oui, mais avec ce trou de l'air de casque pointu qui m'entraînait, arrivé au fond, je n'ai pu m'arrêter et zou ! emporté par mon formidable élan, j'ai traversé le fond de l'Océan et j'ai continué mon plongeon !

« Je plongeais maintenant dans la terre que mon chapeau pointu traversait comme une flèche !

« Je plongeais, je plongeais toujours à une vitesse vertigineuse lorsque soudain, au bout de je ne sais combien de temps, j'aperçus brusquement la lumière du jour ! Je jetai un regard autour de moi et je ne pus retenir un petit cri de surprise : Trou de l'air ! j'étais entouré de Chinois !!

« En une seconde, je compris que, dans mon terrible plongeon, j'avais traversé notre globe de bout en bout et que je venais d'émerger aux antipodes sur une place publique de Pékin ! Je dus rester quelques mois en Chine pour guérir la migraine que m'avait occasionnée mon formidable plongeon. Et té ! me voilà ! Prêt à recommencer, péchère !! »

CHŒUR DES VOYAGEURS. – Voilà une histoire vraiment extraordinaire. Seul le gentilhomme gascon n'a pas sourcillé pendant cet étrange récit. Connaîtrait-il une histoire de plongeur plus fantastique encore ?

LE GENTILHOMME GASCON. – Non, messieurs, car un gascon ne s'amuserait pas à plonger, c'est trop facile ! Il n'y a qu'à se laisser tomber ! Mais sauter, ah ! parlez-moi de ça ! C'est une autre affaire mordious ! Et je connais l'histoire d'un sauteur gascon dont vous me direz des nouvelles, Monsieur le Marseillais ! (*Annonçant*) :

DEUXIÈME CONTE

HISTOIRE DU SAUTEUR GASCON

Ah ! malheureux ! cet homme né marchait pas, il ne touchait presque pas terre, il bondissait ! Chaque mouvement de ses jarrets d'acier le faisait rebondir en l'air malgré lui, comme une sauterelle !! Il avait entendu parler de ce fameux sauteur marseillais qui s'ennuyait en l'air. S'ennuyer en l'air ! Té ! La belle malice ! Notre gascon s'y ennuyait souvent lui aussi ! Mais pour surpasser ce maudit Marseillais, il résolut de faire un saut en hauteur à donner le vertige aux petits oiseaux ! Il fit construire un tremplin géant que l'on plaça à l'entrée d'une large vallée. Puis tous les habitants de la Gascogne apportèrent leurs matelas pour matelasser toute la plaine. Bientôt la vallée fut entièrement recouverte d'une épaisse couche de matelas qui devait servir à amortir la chute du sauteur lorsqu'il retomberait sur le sol !

Le grand jour arriva. Le terrible sauteur gascon prit un petit élan de quatre ou cinq lieues, arriva comme un éclair sur son tremplin géant et crac ! d'un coup de jarret puissant il s'élança dans les airs !

À peine était-il parti qu'il déjà il disparaissait dans les nuages.

En attendant qu'il retombe tous les assistants revinrent chez eux pour manger la garbure, puis sans se presser ils se rendirent de nouveau dans le voisinage de la vallée afin d'assister au retour du fameux sauteur.

Après de longues heures d'attente, on l'aperçut enfin qui redescendait à toute vitesse en fredonnant un petit refrain béarnais.

Il rétomba gracieusement sur les matelas de la vallée en pliant les jarrets selon les règles du parfait sauteur et tout le monde se précipita pour le féliciter.

— « Eh ! Diou bilan ! lui cria-t-on de toutes parts, tu as sauté plus haut que le soleil au moinsse !! »

— « Té ! vous me faites rire avec votre soleil ! répondit le gascon sauteur. J'é l'avais dépassé depuis longtemps et j'é montais, j'é montais toujours, lorsque tout à coup, je ressens un léger choc sur la tête et j'entends des petits rires nerveux au-dessus de moi.

Surpris, j'é lève les yeux et je comprends la situation : j'avais sauté si haut que la plume de mon feutre était en train de chatouiller la plante des pieds des Saints du Paradis !

« Et voilà pourquoi ils riaient nerveusement, les pôvres !! »

RIDEAU

LA SAINT-BARTHÉLEMY

PREMIER ACTE

Les croix blanches.

(La scène représente l'intérieur d'une maison.)

LE HUGUENOT PRUDENT. – C'est aujourd'hui le 23 août 1572.

LE NOBLE SEIGNEUR. – Veille de la Saint-Barthélemy.

LE HUGUENOT PRUDENT. – De sinistres rumeurs circulent dans Paris.

LE NOBLE SEIGNEUR. – Oui. Je viens d'envoyer quérir des nouvelles par mon laquais en salade.

LE HUGUENOT PRUDENT. – Votre laquais en salade ?

LE NOBLE SEIGNEUR. – C'est un sobriquet qu'on lui donne dans le quartier à cause du casque salade qu'il porte toujours sur la tête. Mais, justement, le voici qui revient.

LE LAQUAIS EN SALADE, *entrant*. – Ah ! Monseigneur, quelle affreuse nouvelle !

LE NOBLE SEIGNEUR. – Parle.

LE LAQUAIS EN SALADE. – On dit que le roi Charles IX vient d'ordonner le massacre général des protestants. Le

massacre aurait lieu demain, pendant la nuit de la Saint-Barthélemy.

LE HUGUENOT PRUDENT. – Miséricorde !

LE NOBLE SEIGNEUR. – N'as-tu point recueilli des renseignements complémentaires ?

LE LAQUAIS EN SALADE. – Oui. Toutes les portes des maisons habitées par les huguenots seront marquées à la craie d'une croix blanche. Ces croix serviront d'indication aux massacreurs.

LE HUGUENOT PRUDENT. – Je quitte Paris sur-le-champ. Venez-vous ?

LE NOBLE SEIGNEUR. – Non, ventrebleu ! Je reste.

LE HUGUENOT PRUDENT. – Adieu donc. (*Il part précipitamment.*)

LE NOBLE SEIGNEUR. – Je viens de trouver un moyen de dépister les massacreurs sans quitter ma maison.

LE LAQUAIS EN SALADE. – Monseigneur voudra-t-il me permettre de lui rappeler...

LE NOBLE SEIGNEUR. – Non. Trêve de bavardages. Nous n'avons pas de temps à perdre. Prends un pinceau et va peindre en blanc la porte de notre demeure.

LE LAQUAIS EN SALADE. – En blanc ?

LE NOBLE SEIGNEUR. – Oui. De cette façon la croix blanche que l'on doit tracer sur la porte ne se verra pas.

LE LAQUAIS EN SALADE. – Blanc sur blanc ! C'est logique.

LE NOBLE SEIGNEUR. – Les massacreurs n’apercevant pas la croix indicatrice passeront sans entrer céans.

LE LAQUAIS EN SALADE. – Merveilleuse idée ! Cependant, si monseigneur voulait me permettre de lui rappeler ?...

LE NOBLE SEIGNEUR. – Tais-toi, maudit bavard. Va, le temps presse. Va !

DEUXIÈME ACTE

Poursuivis !

(La scène représente une rue.)

LE LAQUAIS EN SALADE, *courant aux côtés de son maître.* – Ah ! monseigneur ! quelle affreuse nuit ! Votre ruse de la porte blanche avait très bien réussi, mais les massacreurs ont incendié les maisons voisines et le feu s'est propagé à la nôtre.

LE NOBLE SEIGNEUR. – Nous avons été obligés de descendre dans la rue.

LE LAQUAIS EN SALADE. – Les massacreurs nous voyant courir se sont élancés à notre poursuite en poussant des cris de mort.

LE NOBLE SEIGNEUR. – Quelle nuit terrible que cette nuit de la Saint-Barthélemy ! Courons.

LE LAQUAIS EN SALADE. – Pourtant, si monseigneur voulait me permettre de lui rappeler ?...

LE NOBLE SEIGNEUR. – Non. Pas de mots inutiles. Fuyons.

LE LAQUAIS EN SALADE. – Entendez-vous le tocsin qui résonne lugubrement dans la nuit ?

LE NOBLE SEIGNEUR. – Oui. Les cloches de Saint-Germain-l'Auxerrois donnent le signal du massacre.

PREMIER MASSACREUR, *hurlant.* – À mort les protestants !

DEUXIÈME MASSACREUR, *hurlant*. – À mort les huguenots !

TROISIÈME MASSACREUR, *hurlant*. – À mort les parpailots !

LE LAQUAIS EN SALADE, *frissonnant*. – Ah ! monseigneur, nous sommes perdus. Les massacreurs sont sur nos talons. Déjà leurs pertuisanes luisent sinistrement à la lueur des maisons en feu.

LE NOBLE SEIGNEUR. – L'un de nos poursuivants a pris de l'avance sur ses camarades. Il n'est plus qu'à quelques mètres de nous.

LE LAQUAIS EN SALADE. – Pourfendez-le de votre épée, monseigneur !

LE NOBLE SEIGNEUR. – Malheur ! J'ai oublié mon épée dans ma chambre. Je l'avais mise à sécher sur une corde.

LE LAQUAIS EN SALADE. – À sécher sur une corde ?

LE NOBLE SEIGNEUR. – Oui... C'était une lame fraîchement trempée.

LE LAQUAIS EN SALADE. – Nous sommes sans armes. Que faire ?

LE NOBLE SEIGNEUR. – J'ai une idée ! Cours toujours. Je te rejoins. (*Il s'arrête, attendant le premier poursuivant.*)

LE LAQUAIS EN SALADE, *poursuivant sa course*. – Que devient mon maître ? Retournons la tête pour voir. Oh ! qu'est-ce que mes yeux ont vu ? Le premier massacreur se débat dans un tourbillon de flammes. Son pourpoint est en feu. Le

misérable se tord dans les affres de l'agonie. Mon maître me rejoint avec rapidité.

LE NOBLE SEIGNEUR. – Voilà toujours un peu de temps de gagné. Les autres massacreurs sont encore assez loin.

LE LAQUAIS EN SALADE. – Comment diable fites-vous, monseigneur, pour vous débarrasser du premier massacreur en mettant le feu à son pourpoint ?

LE NOBLE SEIGNEUR. – C'est bien simple. Je me suis retourné brusquement vers lui et je lui ai parlé « à brûle-pourpoint » !

LE LAQUAIS EN SALADE. – Merveilleuse idée ! Cependant, si monseigneur voulait me permettre de lui rappeler...

LE NOBLE SEIGNEUR. – Plus tard ! Plus tard ! Fuyons !

LE LAQUAIS EN SALADE. – Ah ! monseigneur, je suis à bout de souffle.

LE NOBLE SEIGNEUR. – Courage ! Voici la Seine, un canot se trouve providentiellement amarré sur la berge. Ne perdons pas de temps. Embarquons. (*Ils atteignent sans encombre l'autre rive.*)

CHŒUR DES MASSACREURS. – Enfer ! ils nous échappent !!!

LE NOBLE SEIGNEUR, *sur l'autre rive*. – Sauvés ! Merci, mon Dieu !

LE LAQUAIS EN SALADE. – Ah ! monseigneur a couru bien des dangers inutilement. Tout cela ne serait pas arrivé si monseigneur avait bien voulu me permettre de lui rappeler...

LE NOBLE SEIGNEUR. – Quoi ? Parle, enfin. Me rappeler quoi ?

LE LAQUAIS EN SALADE. – Vous rappeler que vous n’êtes pas protestant !

LE NOBLE SEIGNEUR. – Palsembleu ! c’est vrai ! Suis-je distrait ! J’avais oublié que je suis catholique !!!

RIDEAU

CONTES DU FACTEUR

PROLOGUE

(La scène représente un salon.)

LE PÈRE DE FAMILLE. – Aujourd’hui, 1^{er} janvier, nous sommes tous réunis en famille dans le salon. Nous attendons la visite de notre concierge-facteur-frotteur-conteur.

LA MÈRE DE FAMILLE. – Ainsi qu’il le fait tous les ans, ce courageux travailleur qui exerce en même temps les professions de concierge, de facteur et de frotteur, va venir nous souhaiter la bonne année.

CHŒUR DE LA FAMILLE RÉUNIE. – Et, lorsque nous lui aurons remis ses triples étrennes, pour nous remercier, il nous contera de belles histoires de jour de l’An.

LE DOMESTIQUE, *annonçant*. – Le concierge-facteur-frotteur-conteur.

LE CONCIERGE-FACTEUR-FROTTEUR-CONTEUR, *entrant* :

Le concierge-facteur-frotteur
Vous porte ses vœux de bonheur,
Et tendant ses deux mains en creux
Il attend vos dons généreux !...

(On lui donne ses étrennes.) – Et maintenant, selon ma vieille habitude, je vais vous narrer quelques petits contes du jour de l'An.

PREMIER CONTE DU FACTEUR

Le verre d'eau.

LE CONCIERGE-FACTEUR-FROTTEUR-CONTEUR. – Il y avait une fois, au moyen âge, un homme très misérable, que l'on avait surnommé « le pauvre bougre ».

Le pauvre bougre était seul sur la terre et, le 1^{er} janvier, personne ne lui souhaitait la bonne année. Mais, pour se donner l'illusion d'entendre quelqu'un lui souhaiter la bonne année, le pauvre bougre se rendait, le jour du nouvel An, dans un vallon possédant un merveilleux écho. Arrivé là, il criait, d'une voix sonore : « Bonne année, pauvre bougre », et l'écho, dans le lointain, répétait : « Bonne année, pauvre bougre ! »

Ce jour-là, le pauvre bougre venait de se faire souhaiter la bonne année par l'écho, son seul ami, et s'en retournait lorsqu'il passa devant la maison d'un riche paysan :

— Ayez pitié d'un pauvre bougre et faites-lui la charité, dit-il en ouvrant la porte de la ferme.

— Je ne donne jamais rien, répondit le riche paysan, d'une voix dure ; mais, comme c'est aujourd'hui le premier jour de l'An, je veux faire une exception. Tiens, prends ce verre d'eau, je te l'offre de bon cœur !

Le mendiant accepta le verre d'eau.

— Dieu vous récompensera, dit-il à l'avare, car Notre-Seigneur a dit que le verre d'eau donné au pauvre sera rendu au centuple. Puis il s'éloigna.

CHŒUR DE LA FAMILLE RÉUNIE. – Le riche paysan eut-il la récompense de sa bonne action ?

LE CONCIERGE-FACTEUR-FROTTEUR-CONTEUR. – Oui. Dix ans plus tard, le riche paysan fut compromis dans un procès de sorcellerie et condamné à la torture par le tribunal de l'inquisition.

On le conduisit à la salle des supplices.

Le bourreau s'approcha de lui et le paysan reconnut le pauvre bougre de jadis. Une lueur d'espoir s'alluma dans son cœur :

— Tu vas me sauver, dit-il au bourreau. Rappelle-toi : c'est moi qui, jadis, te fis présent d'un verre d'eau pour tes étrennes.

— Je m'en souviens, répondit le bourreau, et je suis heureux de pouvoir te rendre aujourd'hui ton bienfait au centuple.

— Tu vas donc me sauver ? s'écria le paysan.

— Non. Mais, comme tu es condamné au supplice de l'eau je vais te faire avaler cent cruches de ce clair breuvage que tu m'offris généreusement un jour de premier janvier !

Et, lui enfonçant délicatement un entonnoir dans la bouche, le bourreau versa la première cruche d'eau.

DEUXIÈME CONTE DU FACTEUR

Sous la Terreur.

C'était en 1792.

Le portier dont je vais vous conter l'histoire était bien le plus avare, le plus rapace et le plus âpre-au-gain, de tous les portiers de la capitale.

Il était au service du « Marquis-poudré-à-frimas », et gardait l'hôtel particulier de ce riche seigneur depuis de nombreuses années.

Pour ce cupide portier, le plus beau des 365 jours était sans contredit le 1^{er} janvier. Sa face, habituellement morne et stupide, commençait à s'éclairer d'une lueur joyeuse vers la fin novembre, et cette expression d'insolite gaieté augmentait à mesure que l'époque habituelle des étrennes approchait. Mais dès qu'il avait présenté ses vœux de bonne année à son maître et reçu l'étrenne du généreux marquis, notre portier reprenait sa mine renfrognée et recommençait à compter les jours qui le séparaient du prochain Nouvel-an.

La Terreur battait son plein.

Chaque jour des centaines de têtes d'aristocrates tombaient sous le couperet.

Jusqu'à cette époque, « le Marquis-poudré-à-frimas » n'avait pas été inquiété. Mais un soir – exactement le 31 décembre 1792 – comme il rentrait chez lui, l'infortuné marquis fut arrêté dans la rue à quelques pas de son hôtel.

Le portier ignorait l'arrestation de son maître, et pendant que le marquis était plongé dans un sombre cachot, le concierge faisait de doux rêves d'étrennes en cette dernière nuit de l'année.

Le lendemain matin, après avoir enfilé son bel habit de cérémonie, le portier, la mine épanouie, se dirigeait vers la chambre du marquis, lorsque le valet de ce dernier pénétra en coup de vent dans l'hôtel en s'écriant : « Monsieur le Marquis-poudré-à-frimas est arrêté ! Il comparait ce matin devant le Tribunal Révolutionnaire ! Ah ! notre pauvre maître ! »

En entendant cette terrible nouvelle le portier sentit le plancher se dérober sous lui, et n'eut que le temps de se cramponner à la queue de sa perruque pour ne pas tomber.

« Ah ! les misérables sans-culottes ! murmura-t-il, ils ne respectent donc aucune tradition ! Ils arrêtent même le 1^{er} janvier !! Mais alors, ... mes étrennes ?? – Oh ! non ! non ! cela ne sera pas ! Courons ! »

Et le pauvre portier sortit de l'hôtel à toutes jambes et s'élança vers le Tribunal Révolutionnaire.

Là, il apprit que « le Marquis-poudré-à-frimas » venait d'être condamné à mort, et qu'en compagnie de nombreux aristocrates, il était déjà en route pour l'échafaud.

« Pourvu que j'arrive à temps ! » murmura le portier angoissé ; et reprenant sa course il se dirigea à toute allure vers le lieu habituel des exécutions.

Comme il arrivait suant et soufflant sur la place de la Révolution, il aperçut la charrette des condamnés qui débouchait également sur la place et s'arrêtait au pied de la guillotine.

Avec l'énergie du désespoir, le portier obstiné réussit à fendre la foule et la rangée de gendarmes qui entouraient l'échafaud, et arrive devant la fatale charrette juste au moment où son maître « le Marquis-poudré-à-frimas » venait de descendre pour marcher au supplice.

Alors, s'inclinant respectueusement devant le condamné, et tendant sa large main pour recevoir l'étrenne :

« Monsieur le Marquis, dit-il, je vous souhaite une bonne année et une bonne santé ! »

TROISIÈME CONTE DU FACTEUR

Le jouet fatal.

Il y avait une fois un petit paysan qui avait douze ans et demi et qui s'appelait Blaise. C'était le fils unique de riches fermiers. Tous les ans, le jour du 1^{er} janvier, il recevait une belle étrenne de son oncle Anselme qui habitait la ville voisine.

Mais le 1^{er} janvier où commence notre récit, l'oncle Anselme n'avait rien envoyé. Le pauvre petit Blaise était bien triste. « Pourquoi, demanda-t-il à ses parents, pourquoi l'oncle Anselme n'a-t-il pas envoyé l'étrenne traditionnelle ? » Les parents ne répondirent rien, mais ils avaient l'air embarrassé. Pendant toute cette journée de nouvel an, ils conversèrent mystérieusement à voix basse en cachette de l'enfant.

Que signifiait ce mystère ? Blaise sentait bien qu'il était question de lui, et son petit cœur était assailli de noirs pressentiments. Le lendemain, le fermier appela son fils.

— « Blaise, mon petit gars, lui dit-il sans préambule, ta mère et moi nous avons décidé de t'envoyer à Paris, la grand'ville, pour te pousser dans les études. Nous sommes décidés à faire de grands sacrifices pour faire de toi un savant, pour que tu deviennes plus tard un ingénieur distingué.

— Un ingénieur distingué ; murmura avec angoisse le petit Blaise. Oh ! pourquoi, cher père, avoir choisi cette profession pour un pauvre enfant dont le seul rêve eût été de vivre de la vie paisible des champs, loin des vacarmes de la Cité ? Pourquoi ?

— Tu le sauras plus tard, répondit le père.

— Oh ! père, implora le petit Blaise, ma pauvre cervelle de primitif pourra-t-elle résister au surmenage intellectuel ?

— Il le faut, reprit le fermier.

Et le soir même il partit pour Paris et mit le pauvre Blaise dans un lycée.

À partir de ce jour l'existence de Blaise devint un véritable calvaire. Ainsi qu'il l'avait présumé, sa pauvre cervelle n'emmagasinait qu'avec de terribles difficultés les principes les plus élémentaires.

Toutefois, après avoir échoué un nombre respectable de fois aux divers examens du bachot, de Polytechnique, de Centrale et de l'École des Mines, le pauvre martyr réussit enfin, grâce à un surmenage hors nature et à la pitié de ses juges, à décrocher le titre tant désiré par ses vieux parents : le titre « d'ingénieur-distingué ».

Le jour même de son triomphe, ses vieux parents accoururent à Paris.

Ils eurent quelques difficultés à reconnaître dans l'ingénieur-distingué, au visage ridé par l'effort, aux yeux rougis par les veilles, aux cheveux rares, le jeune et robuste petit garçon de jadis.

— Réjouis-toi, petit gars ! s'écria le vieux fermier, ta mère et moi nous t'apportons un beau cadeau !

— Un cadeau ? répéta d'une voix morne l'ingénieur-distingué.

— Oui, reprit le père. Souviens-toi, mon gars, tu avais douze ans et demi à cette époque. Un jour de 1^{er} janvier, tu attendis vainement l'étrenne de l'oncle Anselme.

— C'est vrai, je me rappelle, fit péniblement le pauvre Blaise.

— Eh bien, réjouis-toi, l'oncle Anselme ne t'avait pas oublié. Mais comme il t'avait envoyé un jouet scientifique, une magnifique petite usine électrique, nous n'osâmes pas te le donner. Nous pensâmes, ta mère et moi, qu'il fallait être instruit et très savant pour jouer avec des machines électriques. C'est alors que l'idée nous vint de faire de toi un ingénieur pour que nous puissions te donner un jour le jouet de l'oncle Anselme ! Prends la petite usine électrique, nous pouvons aujourd'hui te la donner en toute sécurité. Tiens ! prends, mon gars !

Et le vieux fermier tendit à l'ingénieur-distingué une belle boîte de carton, entourée de faveurs rouges.

— Quoi... quoi... balbutia le pauvre Blaise, c'était pour ça... pour ça que...

Mais le malheureux ingénieur-distingué ne put en dire davantage. Son cerveau depuis trop longtemps ébranlé venait de sombrer définitivement dans un doux gâtisme.

— Tiens, prends ton jouet, répéta le père.

— Un jouet... un jouet... bégaya l'ingénieur, je veux un dada... un beau dada...

— Malédiction ! rugit le père. Femme ! voilà donc le résultat de nos sacrifices ! Jamais plus maintenant il ne sera capable de profiter du jouet de l'oncle Anselme ! Malédiction !

L'ÉCHELLE DU DISTRAIT

PREMIER ACTE

Un amateur de lecture.

L'HOMME QUI LIT, *parcourant son journal*. – Oh ! oh ! j'aperçois à la huitième page de mon « Journal » une extraordinaire réclame. Lisons. (*Il lit.*)

LA MUSIQUE ET LA LITTÉRATURE
À PORTÉE DE TOUS !

Stupéfiant ! Monumental ! Sublime !

LA RÉVÉLATION DU SIÈCLE !!!

L'ŒUVRE DE BOILEAU

imprimée sur

MIRLITONS DE LUXE

Les œuvres complètes en 175.000 mirlitons

6 vers par mirliton.

S'INSTRUIRE EN FAISANT DE LA MUSIQUE !!!

QUARANTE-DEUX ANS ET DEUX MOIS

DE CRÉDIT !!!

SOIXANTE-QUINZE CENTIMES PAR MOIS !!!

Vingt-cinq millimes par jour !!!!!

L'HOMME QUI LIT, *enthousiasmé*. – Ah ! certes ! voilà une occasion unique pour un passionné de lecture tel que moi ! Vite envoyons un bulletin de souscription !

DEUXIÈME ACTE

Une bibliothèque encombrante !

LA CONCIERGE, *pétrifiée, à l'Homme qui lit.* – Monsieur, trois voitures de déménagement remplies de mirlitons sont arrêtées devant la porte. Faut-il laisser monter les déménageurs ?

L'HOMME QUI LIT. – Oui, c'est mon édition-complète de Boileau. Laissez monter. (*La concierge sort en se signant.*)

CHŒUR DES DÉMÉNAGEURS, *entrant les épaules chargées de mirlitons :*

Avec nos pesants fardeaux
Nous arrivons pleins d'entrain,
Mais, bien qu'il porte Boileau,
Le Déménageur boit... vin !!

LE DÉMÉNAGEUR-POÈTE. – Ce quatrain, de ma composition, est une discrète allusion aux devoirs du client envers le déménageur. (*L'Homme qui lit comprend l'allusion. Verse à boire. Puis les déménageurs reprennent leur travail.*)

CHŒUR DES DÉMÉNAGEURS. – La besogne est terminée. Vos 175.000 mirlitons sont rangés dans votre appartement. Ils garnissent du plancher au plafond la salle à manger, la chambre à coucher et le salon.

L'HOMME QUI LIT. – Parfait.

TROISIÈME ACTE

Imprudence !

L'HOMME QUI LIT. – Ma bibliothèque de mirlitons, qui occupe la majeure partie de mon appartement, m'oblige à vivre dans ma cuisine. Mais, bah ! qu'importe ce léger inconvénient ! Il m'est si doux, la nuit venue, de me retremper dans la réconfortante lecture des mirlitons littéraires.

UNE VOIX ANGOISSÉE, *dehors*. – Au feu ! Au feu !

L'HOMME QUI LIT, *sursautant*. – Ciel ! le feu ! (*Il ouvre la porte pour fuir.*) Miséricorde ! l'escalier est en flammes et j'habite le cinquième étage ! Impossible de me sauver ! Oh ! mais j'y pense ! Ces mirlitons vont me servir de providentiels échelons ! (*Il remplit rapidement ses poches de mirlitons.*) Et maintenant ouvrons la fenêtre et descendons ! (*Il ouvre la fenêtre, met le pied gauche dans le vide, prend un mirliton dans sa poche et le place sous le pied sans appui. Le pied gauche soutenu par ce premier échelon, il risque son pied droit dans le vide et rapidement place dessous un autre mirliton-échelon. Il place ainsi, alternativement sous chacun de ses pieds au fur et à mesure de sa descente, les mirlitons qui remplissent ses poches. Il touche enfin le sol.*) Sauvé !

UN HOMME DE SENS RASSIS. – Oui, sauvé ! Mais quelle imprudence ! Descendre avec une échelle sans montants !

L'HOMME QUI LIT. – Ciel ! c'est vrai ! Dans ma précipitation, je n'ai pas réfléchi que je n'avais que des échelons ! J'aurais pu me faire beaucoup de mal !

RIDEAU

BERNARD PALISSY
ou
LES DRAMES DE LA POTERIE

PREMIER ACTE

Calvaire d'inventeur.

(La scène représente une chambre chez Palissy.)

LA FEMME DE BERNARD PALISSY. – Quelle lamentable existence que la mienne ! Mon mari, Bernard Palissy, poursuit sans se décourager ses expériences de potier-émailleur. Pour chauffer ses fours et faire cuire ses maudites poteries, il a déjà dépensé toutes nos modestes économies.

LA VOISINE APITROYÉE. – Pauvre madame Bernard !

LA FEMME DE BERNARD PALISSY. – Lorsqu'il n'eut plus d'argent pour acheter du bois, mon pauvre Bernard, poussé par sa folie scientifique, brûla petit à petit tout notre cher mobilier.

LA VOISINE APITROYÉE. – Pauvre madame Bernard !

LA FEMME DE BERNARD PALISSY. – Il commença d'abord par brûler les chaises, puis les pieds de notre table de salle à manger. Nous fûmes obligés de manger accroupis autour de la table sans pieds. Mais bientôt ce qui restait de la table fut mis au four également. Quelques heures plus tard, notre lit

subit le même sort, et je dus passer mes nuits dans l'armoire à glace.

LA VOISINE APITOYÉE. – Pauvre madame Bernard !

LA FEMME DE BERNARD PALISSY. – Hélas ! Ce n'était encore rien que tout cela ! L'autre matin, à mon réveil, lorsque je voulus sauter de l'armoire à glace pour me lever, mes pieds ne rencontrèrent qu'un trou béant à la place du plancher et je vins m'abimer dans la cave. Pendant la nuit, Bernard avait enlevé la majeure partie du plancher de la chambre pour alimenter ses fours, ses fours maudits !

LA VOISINE APITOYÉE. – Pauvre madame Bernard !

LA FEMME DE BERNARD PALISSY. – Nous eûmes alors une scène violente ; et comme je refusais d'habiter plus longtemps une chambre sans plancher, Bernard enleva le plafond de notre chambre et le cloua tant bien que mal à la place du plancher. Quel triste sort ! Être condamnée à marcher sur le plafond, comme une mouche ! (*Elle sanglote.*)

LA VOISINE APITOYÉE. – Excusez-moi, mais à la pensée que nous parlons les pieds au plafond, je suis subitement prise de vertige. Adieu ! (*Elle sort rapidement.*)

BERNARD PALISSY, *entrant*. – Victoire ! (*Brandissant un vase magnifique, orné de figures sculptées.*) Femme, sèche tes pleurs ! j'ai trouvé le secret de la céramique artistique ! Je vais devenir célèbre ! La fortune va me sourire ! Mon calvaire est terminé !

LA FEMME DE BERNARD PALISSY. – Oh ! je savais bien que tu réussirais !

DEUXIÈME ACTE

Après la mort.

*(La scène représente la porte du paradis.
Quelques années plus tard.)*

SAINT PIERRE. – Ainsi que je le fais chaque jour, je viens d'ouvrir la porte du paradis pour laisser pénétrer dans le céleste séjour la foule des élus et des justes qui arrivent de la terre. Quel spectacle réconfortant ! Tous les chrétiens se bousculent, se piétinent et s'écrasent pour entrer dans le paradis. Chacun des élus joue des coudes, des poings et des pieds pour pénétrer le premier dans le ciel. Seul, un élu se tient à l'écart, l'air soucieux. Mais je le reconnais ! C'est l'illustre Bernard Palissy ! Le célèbre inventeur de la céramique artistique ! *(À Bernard Palissy.)* Eh bien ! brave Bernard Palissy, pourquoi cette figure inquiète, au moment de franchir la porte du paradis ?

BERNARD PALISSY. – Voici : Depuis la découverte qui me rendit célèbre, je n'ai pas cessé de travailler et de chercher de nouvelles améliorations dans l'art de la céramique. Hélas ! la mort vient de me surprendre, la mort vient d'interrompre mes nouvelles expériences. Alors, vous comprenez, bon saint Pierre, je souffre de ne pouvoir continuer mes recherches. C'est un supplice affreux pour un inventeur, que de ne plus pouvoir inventer. J'ai peur de m'ennuyer au paradis, loin de mes fours et de mes chères poteries. Mais, j'ai une idée ! Bon saint Pierre, voulez-vous me faire un grand plaisir ?

SAINT PIERRE. – Parle, brave Bernard Palissy.

BERNARD PALISSY. – Envoyez-moi en enfer.

SAINT PIERRE. – En enfer ?

BERNARD PALISSY. – Oui. Là, du moins, j’aurai du feu pour poursuivre mes expériences. Donnez-moi une lettre de recommandation pour l’enfer.

SAINT PIERRE, *ému*. – Ah ! ces inventeurs ! Soit ! *(Il écrit une lettre de recommandation et la donne à Palissy.)*

BERNARD PALISSY. – Oh ! merci ! *(Il se dirige joyeusement vers l’enfer.)*

DEUXIÈME ACTE

Palissy aux enfers.

(La scène représente les enfers.)

LUCIFER, à *Pluton*. – Ô roi des enfers ! depuis que Bernard Palissy est parmi nous, tout est bouleversé dans notre royaume.

PLUTON. – Cet inventeur obstiné a transformé l'enfer en laboratoire.

LUCIFER. – Il prétend arriver, par une cuisson intense, à changer chaque damné en un superbe vase de terre orné de figures artistement sculptées.

PLUTON. – Qu'entends-je ? Il veut transformer mes damnés en vases artistiques ?

LUCIFER. – Oui. Il déclare que, Dieu ayant fabriqué l'homme avec de la terre, rien n'est plus simple que de transformer les hommes damnés en merveilleuses terres cuites. Séduits par cette perspective et affolés d'orgueil à l'idée d'être transformés en poteries artistiques, plusieurs damnés ont consenti à se prêter à ses expériences : Tenez, écoutez le chœur des damnés, qui chante les louanges de Bernard Palissy.

CHŒUR DES DAMNÉS. – Ô bonheur ! Le grand Bernard Palissy va nous transformer en beaux vases de terre ornés de figures artistement sculptées ! Ô joie !

UN GROUPE DE DIABLES, *accourant*. – Bernard Palissy a commencé ses travaux. Il fait cuire ces « damnés-poteries ». Mais il prétend qu’il n’y a pas assez de feu ! Il recommence, comme jadis sur la terre, à brûler tout ce qui lui tombe sous la main. Déjà il a lancé dans le feu toutes les marches du trône, ô roi des enfers !

PLUTON. – Enfer et crémation !

BERNARD PALISSY, *accourant*. – Je suis sur le chemin d’une nouvelle découverte ! Mais il me faut un feu plus vif ! Je viens de brûler le trône, mais ça ne suffit pas. Vite, cher Pluton, permettez-moi de brûler tous les manches de fourches de vos diables... Après, nous verrons...

PLUTON, *fou de rage*. – Hors d’ici ! Sortez de l’enfer ! inventeur maudit ! Allez-vous-en à tous les saints !!!

GUILLAUME TELL

PREMIER ACTE

Le cruel Gessler.

(La scène représente la place publique d'Alfort.)

LE BAILLI GESSLER, à *Guillaume Tell*. – Tu n'as pas voulu saluer mon chapeau que j'avais fait placer au bout d'une pique, sur la place du village. C'est bien ! *(Aux archers.)* Qu'on lui tranche la tête !

LE FILS DE GUILLAUME TELL. – Pitié ! seigneur Gessler. Pitié ! c'est mon père unique !

LE BAILLI GESSLER. – Soit ! Je veux être clément, mais à une condition.

GUILLAUME TELL. – Vos conditions seront les miennes.

LE BAILLI GESSLER. – Tu es, paraît-il, de première force à l'arbalète. Avec tes flèches, tu pointilles à 150 mètres tes initiales sur une lentille.

GUILLAUME TELL. – On exagère, seigneur bailli.

LE BAILLI GESSLER. – Peu importe. Je veux que tu perces une pomme placée sur la tête de ton enfant.

GUILLAUME TELL. – C'est horrible !

LE FILS DE GUILLAUME TELL. – Accepte, père. J'ai confiance en toi !

GUILLAUME TELL, *à part*. – Le ciel me suggère une idée. (*Haut.*) Soit ! J'accepte !

LE BAILLI GESSLER. – Va chercher ton arbalète et reviens rapidement. Je garde ton fils en otage. Va !

DEUXIÈME ACTE

Terrible épreuve.

(Même décor.)

LES VILLAGEOIS SUISSES. – Guillaume Tell revient avec son arbalète. Nous allons assister à une terrible épreuve !

GUILLAUME TELL. – Me voici de retour, seigneur bailli !

LE BAILLI GESSLER, *à part*. – C'est étrange ! Il me prend une envie subite d'éternuer. *(Il éternue.)*

GUILLAUME TELL. – Seigneur bailli, vous avez fait tomber vos lorgnons en éternuant. Les voici ! *(Il lui tend les lorgnons.)*

LE BAILLI GESSLER. – Merci. À présent, Guillaume, place ton fils contre cet arbre et pose une pomme sur sa tête blonde.

GUILLAUME TELL. – Je cours chercher la pomme dans un verger voisin.

LES VILLAGEOIS SUISSES. – Il court chercher la pomme dans un verger voisin. L'instant est solennel.

GUILLAUME TELL, *revenant*. – Voici la pomme. *(Il pose un énorme potiron sur la tête de son fils.)*

LES VILLAGEOIS SUISSES. – Tell deviendrait-il fou ? Il ose narguer le bailli Gessler en posant un potiron géant sur la tête de son fils.

LE BAILLI GESSLER. – Maintenant que la pomme est posée, tu peux tirer !

LES VILLAGEOIS SUISSES. – Gessler ne s'aperçoit de rien. C'est étrange !

GUILLAUME TELL, *épaulant*. – Et maintenant, à la grâce de Dieu ! *(Il lire et transperce de sa flèche le potiron géant.)*

LE BAILLI GESSLER. – Tu as touché la pomme. Je te rends la liberté.

(Guillaume Tell s'éloigne avec son fils.)

LES VILLAGEOIS SUISSES. – Nous ne comprenons rien à tout ceci. Courons chez Guillaume Tell. Il nous expliquera le mystère. Courons ! *(Ils courent chez Guillaume Tell.)*

TROISIÈME ACTE

La mort du tyran.

(La scène représente la maison de Guillaume Tell.)

LES VILLAGEOIS SUISSES. – Eh bien ! Guillaume, explique-nous maintenant comment, devant Gessler, tu osas remplacer la pomme par un potiron géant ?

GUILLAUME TELL. – C'est très simple : vous avez entendu Gessler éternuer ?

LES VILLAGEOIS SUISSES. – Oui.

GUILLAUME TELL. – C'est moi qui ai provoqué son éternement. J'avais, sans qu'il s'en aperçût, jeté dans sa direction une pincée de « poudre à faire éternuer ».

LES VILLAGEOIS SUISSES. – Pourquoi ?

GUILLAUME TELL. – Pour qu'en éternuant il fit tomber ses lorgnons et que je pusse les ramasser.

LES VILLAGEOIS SUISSES. – Dans quel but ?

GUILLAUME TELL. – Dans le but de les remplacer par une paire de lorgnons munie de verres spéciaux qui diminuent les objets. Comprenez-vous, maintenant, pourquoi Gessler a pris le potiron géant pour une pomme ?

LES VILLAGEOIS SUISSES. – Nous comprenons. Mais, ne crains-tu pas la vengeance de Gessler lorsqu'il s'apercevra de ta ruse ?

LE FILS DE GUILLAUME TELL, *accourant*. – Père, tu n’as plus rien à craindre du tyran Gessler. On vient de le trouver mort dans la montagne.

LES VILLAGEOIS SUISSES. – Mort dans la montagne ?

LE FILS DE GUILLAUME TELL. – Oui ! Grâce aux lorgnons qui diminuent les objets, Gessler vient d’attraper un effort mortel.

LES VILLAGEOIS SUISSES. – Comment cela ?

LE FILS DE GUILLAUME TELL. – En essayant de soulever, pour l’emporter, un pic couvert de neige qu’il avait pris pour un pain de sucre.

RIDEAU

LA VOIX DE SON MAITRE ou MUSIQUE ET SPIRITISME

PREMIER TABLEAU

Le chien du musicien.

(La scène représente le salon du célèbre spirite.)

LA FEMME DU CÉLÈBRE SPIRITE, à *son mari*. – Notre voisin, l'implacable pianiste, qui du matin au soir tape sans répit sur son infernal piano, demande si tu peux le recevoir.

LE CÉLÈBRE SPIRITE. – Qu'il entre.

L'IMPLACABLE PIANISTE, *entrant*. – Monsieur, Lazare, mon chien fidèle, est mort il y a quelque temps. Je ne puis me consoler de sa perte. Je serais très heureux si, par l'intermédiaire de la table tournante, l'âme de mon pauvre chien pouvait communiquer avec moi.

LE CÉLÈBRE SPIRITE. – Rien de plus facile. Votre chien était-il obéissant ?

L'IMPLACABLE PIANISTE. – Trop. La malheureuse bête est morte victime de son excès d'obéissance. Pour me distraire, j'avais dressé mon chien à « faire le mort ». Un jour, après déjeuner, je lui dis comme d'habitude : « Lazare, fais le mort ! » Le brave animal domestique obéit aussitôt. S'étendant de tout

son long sur le tapis, retenant sa respiration et raidissant les pattes, il ferma ses bons yeux et ne bougea plus. Par malheur, juste à cet instant, on m'apporta une dépêche qui me mandait d'urgence en province. Je sortis précipitamment. Lorsque je revins, quinze jours plus tard, le pauvre Lazare était toujours dans la même position. Dans la précipitation de mon départ, j'avais oublié de lui crier, comme je le faisais d'habitude : « Lazare, lève-toi ! » L'obéissant animal n'entendant pas l'ordre de se relever avait continué « à faire le mort », jusqu'au moment où il le fut véritablement. Son petit cadavre avait l'air de dire : « Tu vois, mon maître, tu vois comme je suis obéissant ; je n'ai pas bougé, je fais toujours le mort, toujours ! » Pauvre Lazare ! Il aimait tant la musique. Il restait des heures entières à m'écouter jouer du piano. (*Il sanglote.*)

LE CÉLÈBRE SPIRITE, à *part.* – Oh ! quelle idée ! Je crois avoir trouvé le moyen de me venger de cet implacable pianiste qui nous martyrise avec son maudit piano. (*Haut.*) Si vous le voulez, nous évoquerons dès ce soir l'esprit de feu votre chien. Mais, pour la bonne réussite de l'évocation, il faut que la séance de spiritisme ait lieu dans votre appartement.

L'IMPLACABLE PIANISTE. – Soit. Chez moi. À ce soir ! (*Il sort.*)

DEUXIÈME TABLEAU

L'évocation interrompue.

(La scène représente le salon de l'implacable pianiste.)

LE CÉLÈBRE SPIRITE. – Minuit ! Voici l'heure des évocations ! Posons, ma femme, vous et moi, nos mains sur votre piano à queue et attendons que l'esprit du chien se manifeste.

L'IMPLACABLE PIANISTE. – Je croyais que les esprits ne se manifestaient que dans les guéridons ?

LE CÉLÈBRE SPIRITE. – Ils se manifestent partout. Votre chien ayant adoré la musique de son vivant, son esprit se manifestera avec plus de plaisir dans le piano.

L'IMPLACABLE PIANISTE. – Le bois du piano semble déjà s'animer sous mes doigts.

LA FEMME DU CÉLÈBRE SPIRITE. – Ce sont les signes précurseurs de l'arrivée de l'esprit.

L'IMPLACABLE PIANISTE, *très ému*. – Entendez-vous ces légers craquements ?

LE CÉLÈBRE SPIRITE. – C'est l'esprit qui s'incarne, si j'ose m'exprimer ainsi, dans le piano. Il va, pour un instant, animer le piano et le faire bouger comme une simple table tournante.

L'IMPLACABLE PIANISTE, *d'une voix tremblante*. – « Esprit de mon bon chien Lazare, es-tu là ? » *(Un craquement terrible se fait entendre.)* Oh ! Mais que veut dire ceci ? La queue de mon piano à queue s'agite frénétiquement de gauche à droite !

Mon piano va se fendre en deux. Arrêtez la séance ! Arrêtez l'évocation ! (*Un craquement formidable se fait entendre.*) Ciel ! la queue de mon piano se détache et se brise avec fracas sur le sol ! Quelle terrible manifestation ! Je n'y comprends rien !

LE CÉLÈBRE SPIRITE, *d'une voix ironique.* – C'est bien simple. En entendant la voix de son maître, l'esprit de votre chien a voulu remuer joyeusement la queue comme autrefois. Mais étant incarné, si j'ose m'exprimer ainsi, dans le piano, c'est la queue du piano qu'il a animée de son fluide et agitée frénétiquement de gauche à droite en signe de contentement. (*Bas, à sa femme.*) Comprends-tu mon idée, maintenant ? Son piano est brisé ! Nous voilà tranquilles pour quelque temps.

RIDEAU

LE MOULIN DU VAL-D'AMOUR

PREMIER ACTE

Le vieux moulin.

(La scène représente l'intérieur du moulin.)

LA VIELLE MEUNIÈRE, à *son fils*. – Voilà huit jours aujourd'hui que tu as demandé la main de sa fille au Fermier positif.

LE JEUNE MEUNIER. – Il doit me faire connaître sa réponse aujourd'hui même.

LE VIEUX MEUNIER. – Le voici qui vient.

LE FERMIER POSITIF, *entrant joyeusement*. – Mauvaise nouvelle, braves gens ! Après huit jours de réflexions positives, j'ai décidé de repousser la demande en mariage du jeune meunier. Je veux un gendre ayant une situation positive. Je ne puis donner ma fille au propriétaire de ce vieux moulin branlant.

LE VIEUX MEUNIER, *gravement*. – Respecte mon moulin, fermier positif ! Sais-tu que les ailes de ce moulin se sont couvertes de gloire autrefois ? Le sais-tu ?

LE FERMIER POSITIF, *étonné*. – Que dit-il ?

LE VIEUX MEUNIER. – Je dis que, jadis, le moulin du Val-d'Amour fut assiégé par l'ennemi et qu'il repoussa l'assaut de

tout un régiment. Ah ! ce fut une belle inspiration qu'eut mon aïeul lorsqu'il vit l'ennemi s'élancer vers le moulin ! Sans perdre une seconde, aidé de sa femme et de ses enfants, il attacha des faux soigneusement affilées aux ailes de son moulin. Celles-ci se mirent à tourner avec rapidité et, lorsque les soldats ennemis arrivèrent, ah ! ce fut un beau spectacle ! Têtes, bras et jambes voltigeaient dans l'air, fauchés par les terribles ailes ! En moins de dix minutes, le régiment était littéralement taillé en pièces ! Et voilà le moulin que tu méprises, fermier positif ! Allons ! chapeau bas devant lui, te dis-je, chapeau bas !

LE FERMIER POSITIF, *se découvrant*. – Soit ! Mais tout cela c'est de la gloire ! Je n'estime que le positif ! Le moulin est délabré, ses ailes tournent en grinçant, et les paysans portent leur blé à moudre ailleurs. Je veux un gendre possédant un commerce d'un bon rapport. Bonsoir. (*Il sort.*)

DEUXIÈME ACTE

Chagrin d'amour.

(La scène représente la chambre du jeune meunier.)

LE JEUNE MEUNIER. – Je viens de pleurer pendant de longues heures. Voici la nuit. À travers la fenêtre du moulin, j'aperçois le Val-d'Amour tout baigné de lune. Les amants enlacés viennent s'asseoir dans l'herbe, à l'ombre du vieux moulin. C'est leur rendez-vous favori. Le bruit de leurs tendres baisers me rend plus triste encore. Ah ! cruel fermier positif, qui me refuses ta fille, parce que je ne suis pas un riche commerçant ! Oh ! J'ai une idée ! Avant trois mois, grâce à mon heureuse inspiration, je serai un des premiers commerçants du village, et j'épouserai la fille du fermier positif.

TROISIÈME ACTE

Amour et commerce.

(La scène représente une rue du village, trois mois après.)

LE FERMIER POSITIF, *à sa fille.* – Voilà déjà trois mois que j'ai refusé ta main au jeune meunier. Pour te distraire, je t'ai amenée aujourd'hui au village.

LA FILLE DU FERMIER POSITIF. – Rien ne peut me distraire. Je pense toujours au jeune meunier.

LE FERMIER POSITIF. – Bah ! Pour te consoler, je vais t'offrir quelques colifichets. Entrons dans cette nouvelle boutique. *(Ils entrent dans la boutique.)* Que vois-je ? Mais ce marchand est le jeune meunier en personne !

LE JEUNE MEUNIER. – Oui, c'est moi. Afin de mériter celle que j'aime, j'ai loué cette boutique, et je me suis établi bonnetier. Je vais vous expliquer. La nuit même du jour où vous m'avez refusé la main de votre fille, comme je réfléchissais tristement dans ma chambre, je fus tiré de mes sombres pensées par des bruits de baisers. C'étaient les nombreux amants qui se donnent rendez-vous, toutes les nuits, à l'ombre de notre vieux moulin. Soudain, un objet, lancé d'en bas, passa devant ma fenêtre : c'était un mignon bonnet de jeune fille. Je compris tout. L'une des nombreuses amoureuses du Val-d'Amour venait de lancer son bonnet par-dessus le moulin. Aussitôt, une merveilleuse idée traversa mon cerveau. Je montai sur le toit du moulin, et je fus assez adroit pour attraper au vol un deuxième bonnet lancé par-dessus le moulin.

Dans cette première nuit, je réussis à attraper au vol une douzaine de gentils bonnets. La nuit suivante, je montai de nouveau sur le toit, et je pus encore saisir au passage plusieurs petits bonnets lancés par-dessus le moulin. Pendant trois mois, je poursuivis patiemment ma chasse aux bonnets. Enfin, lorsque le grenier du moulin fut rempli, je vins au village ouvrir cette boutique de bonneterie.

LE FERMIER POSITIF, *enthousiasmé*. – Bravo ! Voilà une chose bien positive ! Dans ce commerce, tout est bénéfice. Dans mes bras, mon gendre !

LA FILLE DU FERMIER POSITIF. – Oh ! joie !

LE FERMIER POSITIF, *soudainement inquiet*. – Mais, lorsque ta provision sera épuisée ?

LE JEUNE MEUNIER. – Ne craignez rien, beau-père ! Il me suffira de revenir à la chasse sur le toit du vieux moulin.

LE FERMIER POSITIF, *jovial*. – C'est vrai. Tant que le monde sera monde, il y aura toujours des amoureux et des bonnets jetés par-dessus les moulins !

RIDEAU

AMOUR DE BEC DE GAZ

PREMIER ACTE

Une bonne idée.

(La scène représente un riche salon.)

LA FEMME DE L'IVROGNE FORTUNÉ, *à sa fille.* – Grâce à notre grande fortune nous pourrions être la famille la plus heureuse du monde si, depuis plus de vingt ans, ton père ne rentrait ivre-mort chaque nuit.

LA FILLE DE L'IVROGNE FORTUNÉ. – Chère mère, épouse sublime ! Après avoir tenté l'impossible pour guérir papa de sa terrible passion, tu t'efforces à présent à lui éviter les mille conséquences désastreuses de l'ivrognerie. C'est ainsi que tu fis placer 197 serrures à la porte d'entrée pour que papa n'ait pas à chercher vainement le trou de la serrure lorsqu'il rentre la nuit en état d'ivresse.

LA FEMME DE L'IVROGNE FORTUNÉ. – Oui, grâce à mon idée, il lui suffit maintenant de placer au hasard sa clef contre la porte pour trouver immédiatement un des 197 trous de serrures et ouvrir sans difficulté. Mais depuis quelques jours cette invention est devenue inutile. Ton père s'enivre de plus en plus et passe les nuits cramponné aux becs de gaz de la rue.

LA FILLE DE L'IVROGNE FORTUNÉ. – Aux becs de gaz ?

LA FEMME DE L'IVROGNE FORTUNÉ. – Oui. Tu ne l'ignores pas, chère enfant, le bec de gaz est la providence des ivrognes. Cela m'a inspiré une nouvelle idée. J'ai fait fabriquer un faux bec de gaz.

LA FILLE DE L'IVROGNE FORTUNÉ. – Un faux bec de gaz ?

LA FEMME DE L'IVROGNE FORTUNÉ. – Oui. Un faux bec de gaz creux. À l'intérieur se placera un jeune homme maigre et miséreux que j'ai engagé au mois, et...

LA FILLE DE L'IVROGNE FORTUNÉ. – Je devine le reste ; le jeune homme bec de gaz ira se poster en face du café où père a l'habitude de s'enivrer chaque nuit, et lorsque papa sortira il trouvera devant lui le faux bec de gaz et s'y cramponnera.

LA FEMME DE L'IVROGNE FORTUNÉ. – Oui. Puis le faux bec de gaz se mettra lentement en marche et soutiendra jusqu'à la porte de notre maison notre cher ivrogne cramponné à lui...

DEUXIÈME ACTE

Tristesse de bec de gaz.

(La scène représente une rue la nuit.)

LE JEUNE HOMME BEC DE GAZ. – Depuis quinze jours j'exerce le triste métier de faux bec de gaz pour ivrogne. Dissimulé dans ce bec de gaz creux j'attends, posté devant le café, la sortie de « l'ivrogne fortuné ». Le stratagème a parfaitement réussi. Chaque nuit, l'ivrogne fortuné se précipite vers moi dès sa sortie du café, se cramponne au bec de gaz, et je le ramène à petits pas jusqu'à sa porte. Quelle humiliante profession que la mienne ! Bec de gaz ! Je suis un bec de gaz ! C'est pour assurer le pain de ma vieille mère que j'ai accepté de jouer ce rôle ridicule. Pour comble d'infortune, je suis tombé amoureux de la charmante jeune fille de « l'ivrogne fortuné ». Je l'aime, je le sens. Mais jamais je n'oserai lui en faire l'aveu. J'aurais trop peur qu'elle me réponde : « Une jeune fille de mon rang n'épouse pas un bec de gaz ! » *(Il soupire.)* Mais voici « l'ivrogne fortuné » qui sort du café en titubant.

L'IVROGNE FORTUNÉ, *se cramponnant au faux bec de gaz.*
– Mon vieux bec de gaz... mon seul ami...

LE JEUNE HOMME BEC DE GAZ ET AMOUREUX, *à part.* – Allons, triste bec de gaz, fais ton devoir et conduis « l'ivrogne fortuné » jusqu'au seuil de sa porte. *(Il se met en marche, entraînant à sa suite l'ivrogne cramponné à lui, qui monologue d'une voix pâteuse.)*

TROISIÈME ACTE

Désespoir et triomphe d'amour.

*(La scène représente le riche salon.
Six mois après.)*

LA FEMME DE L'IVROGNE FORTUNÉ, *à sa fille.* – C'est un véritable miracle ! Depuis six mois que le jeune homme bec de gaz est à notre service, ton père rentre moins ivre chaque nuit. Pas plus tard que la semaine dernière, il a réussi à revenir en se cramponnant d'une seule main au bec de gaz. *(Elle regarde la pendule.)* Deux heures du matin, ils ne vont pas tarder à rentrer.

LA FILLE DE L'IVROGNE FORTUNÉ. – Derrière la fenêtre, guettons leur arrivée pour constater les heureux progrès de papa.

LA FEMME DE L'IVROGNE FORTUNÉ, *à la fenêtre.* – Justement les voilà qui arrivent. Oh ! c'est extraordinaire ! Regarde, chère enfant, le bec de gaz marche en zigzaguant et c'est ton père, « l'ivrogne fortuné », qui le soutient d'une main ferme pour qu'il ne tombe pas.

LA FILLE DE L'IVROGNE FORTUNÉ. – C'est vrai. Papa marche droit et soutient le bec de gaz, qui titube ! C'est incompréhensible ! Mais ils montent l'escalier. Nous allons savoir.

L'IVROGNE FORTUNÉ, *entrant en soutenant le jeune homme bec de gaz.* – Chère femme et chère fille, remercions ce brave

jeune homme bec de gaz. Grâce à lui me voilà complètement guéri de ma funeste passion. Chaque nuit, lorsque je rentrais, cramponné à lui, j'entendais une voix, que je prenais pour la voix de ma conscience, qui me reprochait sévèrement mon intempérance. « Tu n'as pas honte de rentrer dans des états pareils ! » murmurait cette voix. « Tu ne te corrigeras donc jamais, ivrogne invétéré ! » Petit à petit, cette voix, que je croyais toujours être la voix de ma conscience, me troubla profondément. J'essayai de devenir sobre. La lutte fut dure, mais je parvins cependant à boire de moins en moins, si bien qu'aujourd'hui ma guérison n'est plus qu'une question d'heures.

LA FEMME DE L'IVROGNE FORTUNÉ. – Oh ! je comprends ! cette voix que tu prenais pour celle de ta conscience, c'était celle du brave jeune homme bec de gaz qui te faisait la morale.

LA FILLE DE L'IVROGNE FORTUNÉ, *à part*. – Noble cœur !

L'IVROGNE FORTUNÉ. – Oui, c'était sa voix. Il m'a tout avoué et m'a révélé le secret de son âme. Le malheureux aime notre fille depuis longtemps, et c'est pour oublier cet amour, qu'il croyait impossible, que, depuis quelques jours, il s'était mis à boire. Fort heureusement je devenais sobre, et c'est moi qui soutenais le bec de gaz pour revenir à la maison. Cette nuit enfin, complètement lucide, j'aperçus en sortant du café mon bec de gaz qui zigzaguait sur le trottoir en chantant à tue-tête. L'ivresse rend bavard. Le jeune homme bec de gaz me révéla ta ruse, chère femme, et son amour pour notre fille. Je veux lui prouver que je ne suis pas un ingrat. (*À sa fille.*) L'acceptes-tu pour époux ? Je le dote.

LA FILLE DE L'IVROGNE FORTUNÉ, *rougissant*. – Oui, puisqu'il ne sera plus bec de gaz.

RIDEAU

ANATOMIC-GENTLEMAN

ou

GUET-APENS ET PUBLICITÉ

PREMIER ACTE

Une famille de braves gens.

(La scène représente un modeste logis.)

LA MÈRE DE FAMILLE, *à ses six enfants.* – Doucement, chers petits, votre père repose dans la pièce voisine. Bientôt il se lèvera pour reprendre son pénible labeur quotidien « d'Homme-réclame », « d'Anatomic-gentleman ».

LA FILLE AÎNÉE. – Oui, depuis quelques mois, père fait la publicité pour le « Dépuratol ». Portant accrochés devant lui une fausse poitrine et un faux ventre en carton-pâte, renfermant un cœur, des poumons, un estomac, une rate, un foie et des intestins en caoutchouc durci, coloriés, père parcourt les rues en criant : « Le Dépuratol lave le foie, la rate et l'estomac, nettoie les poumons et décrasse les intestins ! »

LA MÈRE DE FAMILLE. – Puis, joignant le geste à la parole, ton père trempe gravement une éponge dans un seau de « Dépuratol » qu'il emporte avec lui, et lave tour à tour cœur, foie, rate, poumons, etc., etc., à la grande stupéfaction des badauds.

LA FILLE AÎNÉE. – Père a connu toutes les joies de la popularité. Tous les journaux l'ont représenté en train de laver son cœur, son foie ou son cerveau. Car père met aussi une perruque à fausse boîte crânienne, dans laquelle est placé un cerveau également en caoutchouc durci et colorié.

CHŒUR DES JEUNES ENFANTS. – Mais voici papa qui vient de se lever.

L'ANATOMIC-GENTLEMAN. – Femme, prépare mon matériel. Il est temps de commencer ma promenade-réclame à travers les rues.

LA MÈRE DE FAMILLE. – Tu devrais ranger soigneusement tous les soirs, en rentrant, les différentes pièces anatomiques qui meublent ta fausse poitrine et ton faux ventre en carton-pâte. C'est toute une affaire pour les retrouver le matin.

LA FILLE AÎNÉE. – Mère a raison. Tu es trop désordonné, cher papa. Où as-tu posé ton cœur hier soir ?

L'ANATOMIC-GENTLEMAN. – Dans le tiroir de la table de nuit, je crois...

LA MÈRE DE FAMILLE. – Tiens, voilà toujours tes poumons qui traînaient sous l'armoire à glace.

L'ANATOMIC-GENTLEMAN. – Et mes intestins ? Où sont mes intestins ?

LA MÈRE DE FAMILLE. – Les enfants s'amusaient avec il n'y a pas cinq minutes.

L'ANATOMIC-GENTLEMAN. – Corbleu ! Madame ! J'ai pourtant défendu maintes fois aux enfants de jouer avec mes intestins ! Ils s'en servent pour sauter à la corde, je ne le veux pas !

LA FILLE AÎNÉE. – Père, les voici. Je les ai brossés. À présent toutes les pièces anatomiques sont au complet, je crois.

L'ANATOMIC-GENTLEMAN. – Tous ces organes artificiels sont-ils à leur place ? N'oublie pas, chère fille aînée, que l'autre jour, dans ma précipitation, je suis parti avec le cœur dans la boîte crânienne et le cerveau à la place du cœur. Cette grave erreur provoqua l'hilarité de la foule et me couvrit de ridicule.

Un petit enfant, *accourant*. – Père, ton foie !

L'ANATOMIC-GENTLEMAN. – Parfait. J'attache ma poitrine et mon ventre en carton-pâte, je prends mon seau de « Dépuratol », mon éponge, et je pars.

CHŒUR DES ENFANTS. – À bientôt, père !

LA MÈRE DE FAMILLE, *accourant*. – Attends, cher étourdi, tu partais sans ta rate ! (*Elle lui tend la rate.*) À bientôt !

DEUXIÈME ACTE

La menace.

(Même décor.)

LA FILLE AÎNÉE. – Chère mère, à présent que père est parti, je veux te faire part de mes craintes. Peut-être aurais-je dû avertir papa...

LA MÈRE DE FAMILLE. – Que veux-tu dire ? Parle !

LA FILLE AÎNÉE. – Tu n'ignores pas, chère mère, que depuis quelque temps un « sinistre individu à casquette » me poursuit de ses révoltantes assiduités ?

LA MÈRE DE FAMILLE. – Quoi, l'abject personnage osa-t-il te parler, depuis la défense que je lui fis de t'adresser la parole ?

LA FILLE AÎNÉE. – Il osa. Et, comme je passais fièrement mon chemin sans lui répondre, « le sinistre individu à casquette » m'a menacée d'occire papa pour se venger de mon dédain.

LA MÈRE DE FAMILLE. – Ciel ! Le misérable est capable de tout ! Anatomic-gentleman rentre tard le soir, et n'est pas armé ! Oh ! dans quelles terribles angoisses allons-nous vivre jusqu'au retour de ton pauvre père !

TROISIÈME ACTE

Le combat anatomique.

(Même décor. – Minuit.)

LA MÈRE DE FAMILLE. – Les enfants sont couchés. Seule, avec ma fille aînée, j'attends le retour de mon cher époux, l'Anatomic-gentleman.

LA FILLE AÎNÉE. – Oh ! l'horrible attente angoissée ! Le « sinistre individu à casquette » mettra-t-il sa menace à exécution ?

LA MÈRE DE FAMILLE. – Oh ! Écoute ce cri d'appel ! C'est la voix de ton père ! C'est la voix d'Anatomic-gentleman !

LA VOIX DE L'ANATOMIC-GENTLEMAN, *au loin*. – Au secours ! On m'attaque à main armée !

LA FILLE AÎNÉE. – Ciel ! Que faire ? Nous sommes immobilisées par la peur !

LA MÈRE DE FAMILLE. – On n'entend plus rien ? Oh ! Mais, j'entends des pas... On monte l'escalier... Ciel ! c'est ton père sain et sauf !

L'ANATOMIC-GENTLEMAN, *entrant*. – Oui, c'est moi, échappé par miracle au plus infâme des guet-apens. Comme je regagnais notre logis, un « sinistre individu à casquette » s'est élancé de l'ombre, revolver et poignard aux poings : « Ta fille m'a dédaigné ! tu vas mourir ! » s'écria le misérable en bondissant sur moi le poignard levé. Je n'avais pas d'armes.

À tout hasard je pris le cœur en caoutchouc durci dans ma poitrine en carton-pâte et d'un coup de cœur en plein poignard je réussis à faire tomber l'arme du bandit.

« Mais le misérable avait encore son revolver. Mon cœur était tombé dans la lutte. Je cherchais une nouvelle arme ! Rapidement je saisis dans ma fausse boîte crânienne ma cervelle en caoutchouc durci et, juste au moment où l'apache s'apprêtait à me faire sauter la cervelle, c'est moi qui lui fis sauter le revolver d'un coup de cervelle !

LA FILLE AÎNÉE. – Bravo ! père !

L'ANATOMIC-GENTLEMAN. – La lutte continua alors, implacable, mais égale ! Rapide comme l'éclair, à l'instant précis où le bandit allait m'appliquer un terrible coup de tête dans l'estomac, je pris mon faux estomac en caoutchouc durci et je lui assénai un formidable coup d'estomac en pleine tête ! Le bandit chancela, mais rassemblant ses dernières forces, il essaya de me lancer, traîtreusement, des coups de pied dans le ventre. Je le devançai encore avec succès et, décrochant mon faux ventre, je fis tomber le misérable d'un magistral coup de ventre dans les pieds ! J'étais sauvé !

LA FILLE AÎNÉE. – Mais toi, père, n'es-tu, pas blessé ?

LA MÈRE DE FAMILLE. – Oui, n'es-tu pas blessé ?

L'ANATOMIC-GENTLEMAN. – Non, rassurez-vous, je n'ai rien. (*Mettant les pièces anatomiques détériorées sur la table.*) À part mes intestins écrasés, ma poitrine défoncée, mon estomac aplati, ma cervelle piétinée, mon foie en morceaux, ma

rate éclatée et mon cœur perforé, je n'ai pas la moindre égratignure, je n'ai rien, absolument rien !!...

RIDEAU

L'INGÉNIEUX GASCON

ou

LA PORTE DU PARADIS

Le Gascon dont je vais vous conter l'histoire était un pêcheur d'huîtres.

Un jour, ayant oublié son couteau, il essaya d'ouvrir une huître à la force des poignets, et tomba foudroyé par ce terrible effort !

Aussitôt mort, comme de juste, il se dirigea vers le Paradis.

— Halte-là ! On ne passe pas ! lui cria saint Pierre.

— Jé suis un simple d'esprit, lé royaume dés cieux m'appartient, ouvré-moi vite bon saint Pierre, répondit le Gascon.

— Toi, un simple d'esprit ? Tu veux dire que tu es le plus rusé menteur de toute la Gascogne ! D'ailleurs ton nom est inscrit sur le grand Livre et tu as quelques siècles de purgatoire à faire, avant d'entrer ici !

— Eh ! mordious ! calmez-vous, mon bon ! Je ne veux pas entrer au Paradis ! répondit le Gascon.

— Alors, pourquoi restes-tu là, planté devant la porte ? Penses-tu qu'elle va s'ouvrir toute seule pour te livrer passage ? reprit saint Pierre en faisant la grosse voix.

— Eh ! que non, mon cer Pierre, mais je me disais en regardant cette porte que l'on doit être bien mal dans le Paradis !

— Mal dans le Paradis ? s'écria saint Pierre.

— Je pense que l'on ne doit pas respirer à son aise là-dedans ? continua imperturbablement le Gascon.

— Pas respirer à son aise ?

— Avec toutes ces odeurs d'encens, l'atmosphère doit être suffocante ! Je n'ai pas de conseils à vous donner, mais si j'étais vous, je sais bien ce que je ferais.

— Et que ferais-tu, voyons ? interrogea saint Pierre intrigué.

— J'entr'ouvrirais un peu la porte pour aérer le Paradis. C'est malsain de laisser des gens enfermés avec des parfums ! Ouvrez un peu la porte, croyez-moi, histoire de changer l'air.

— Ouais ? s'écria saint Pierre en riant, et tu me crois assez naïf pour suivre ton conseil ! Crois-tu que je ne devine pas ta ruse, maudit Gascon ! Si j'avais le malheur de suivre ton conseil intéressé, tu ne serais pas long, je gage, à te faufiler dans le céleste séjour, par la porte entr'ouverte !... Allons ! au large, te dis-je, et passe ton chemin !

Confus d'être deviné, le Gascon entra dans une terrible colère et mena un tel tapage à la porte du Paradis que Dieu le Père, en personne, apparut soudain pour savoir ce qui se passait.

Dès qu'il aperçut le Seigneur qui se dirigeait de son côté, le Gascon dit tout bas à saint Pierre :

— Si Dieu lé père t'ordonne dé m'ouvrir la porte du Paradis, tu obéiras, peut-être ?

— Certainement, mais...

— Alors, c'est bon ! j'aperçois le Seigneur qui se dirige vers nous, jé cours à sa rencontre pour l'implorer !

Et le Gascon se précipita au devant du Seigneur.

— Que se passe-t-il donc ? Pourquoi tout ce vacarme ? lui demanda le Tout-Puissant d'un air courroucé.

— Jé vais vous expliquer, Seigneur, répondit le Gascon, après s'être rendu compte que saint Pierre était trop loin pour pouvoir l'entendre, jé vais vous expliquer.

— Parle, dit le Seigneur avec impatience.

— Voilà. Jé passais tranquillement dévant la porte du Paradis pour mé rendre au purgatoire, lorsqué l'idée m'est venue dé faire un petit cadeau à saint Pierre.

— Un petit cadeau... à saint Pierre ?

— Oui, jé mé suis approché et jé lui ai offert une douzaine d'huîtres succulentes qué jé vénais de pêcher sur la terre lorsque la mort me surprit. Lé bon saint Pierre brûlait d'envie de goûter ces huîtres magnifiques. Mais il n'osait pas les manger à la porte de votre saint Paradis. Il craignait de vous mettre en courroux, Seigneur ! J'avais beau lui crier : « Mais ouvrez donc ces huîtres, bon saint Pierre, lé Seigneur né sé mettra pas en colère pour si peu de chose ! » Rien n'y faisait ! Saint Pierre gobait du regard les huîtres que j'avais posées devant

lui, mais il résistait bravement à la tentation par crainte de vous déplaire. C'est le bruit de mes supplications et de notre discussion à ce sujet qui ont attiré votre attention.

— Je vous en supplie, Seigneur, ajouta le Gascon, autorisez le bon saint Pierre à ouvrir mes huîtres et à les savourer !

— Mais certainement, répondit le Bon Dieu en souriant avec bonté, ce bon saint Pierre a vraiment trop de scrupules !

— Vous pouvez ouvrir ! ouvrez bon saint Pierre ! le Seigneur le permet ! s'écria aussitôt le rusé Gascon.

Saint Pierre qui, pendant toute cette conversation, était resté à son poste près de la porte du Paradis et n'avait rien entendu, crut naturellement qu'il s'agissait d'ouvrir la porte du Paradis au Gascon !

— Comment Seigneur, s'écria-t-il surpris, je peux ouvrir ? Vous permettez que...

— Mais oui, mon cher saint Pierre, répondit le Seigneur, qui, trompé par l'histoire du Gascon, croyait qu'il s'agissait de l'ouverture des huîtres, ouvre, ouvre vite, je le permets !

Saint Pierre ouvrit aussitôt toute grande la porte du Séjour des Bienheureux au Gascon triomphant. Lorsque le Seigneur comprit enfin la ruse du Gascon, il fut pris d'un tel accès de fou rire et s'amusa tellement de l'aventure, que loin de chasser le Gascon du Paradis comme le lui conseillait saint Pierre, il lui donna un pliant d'honneur pour l'éternité sur les premières marches de son trône !

UN NOUVEAU SYNDICAT

(La scène se passe dans l’Au-delà. – Spectres, revenants et fantômes sont assemblés.)

PREMIER REVENANT. – Chers camarades spectres ! nous sommes tous réunis pour fonder le S.U.D.R. ou Syndicat universel des Revenants. L’heure est venue de prendre des décisions énergiques et de lutter pour l’amélioration de notre sort. Nous sommes ici pour établir les bases de nos revendications. Chacun peut exposer ses griefs et ses projets de réformes.

UN SPECTRE. – Je propose d’abord, comme première modification, le changement de costume. Voilà déjà des siècles que nous portons le même uniforme. Au lieu de conserver toujours nos ridicules suaires, pourquoi ne suivrions-nous pas la mode comme tout le monde ?

DEUXIÈME REVENANT. – Notre camarade spectre a raison. Rien ne nous empêche d’adopter un costume plus élégant et surtout plus moderne. Pour moi, je suis bien décidé à ne faire désormais mes apparitions que vêtu d’un impeccable complet genre anglais.

UN FANTÔME. – J’attire également votre attention sur les agissements de certains patrons de fausses maisons hantées. Ces messieurs n’hésitent pas de louer à la nuit de faux revenants afin de satisfaire la curiosité de riches étrangers. Ces

contrefaçons nous portent un préjudice moral considérable, surtout lorsque le faux revenant se livre à des plaisanteries de mauvais gout.

UN JEUNE SPECTRE. – À propos de maisons hantées, je lis dans les journaux qu'en France il est question d'un nouvel impôt sur le revenant.

UN VIEUX FANTÔME. – Vous faites erreur, jeune spectre, vous confondez avec l'impôt sur le revenu.

LE JEUNE SPECTRE. – Revenu ou revenant, c'est à peu près la même chose ; en tout cas, méfions-nous : en France, le gouvernement fait argent de tout. On imposerait les revenants que cela ne m'étonnerait qu'à demi.

PREMIER REVENANT. – Avant de nous séparer, chers camarades spectres, je tiens à vous faire remarquer que le travail nocturne ne vaut rien pour la santé. Pourquoi, dès aujourd'hui, ne pas rompre avec la routine et faire nos apparitions à midi au lieu de minuit ? Imitons les camarades boulangers, et votons, sans plus tarder, la suppression du travail de nuit !

RIDEAU

UN DRAME PÉTROLIFÈRE

PREMIER ACTE

Deux misérables.

(La scène représente le logis du « Triste individu ».)

LE TRISTE INDIVIDU, *à l'ingénieur-intempérant-et-dévoyé.*
– Tu n'ignores point, cher « ingénieur-intempérant-et-dévoyé », que l'on vient de découvrir des nappes de pétrole en Auvergne ? Cette nouvelle a fait jaillir en mon cerveau une merveilleuse idée d'escroquerie. J'ai immédiatement acheté un petit terrain à un Auvergnat, et je vais commencer le travail de sondage pour découvrir du pétrole.

L'INGÉNIEUR-INTEMPÉRANT-ET-DÉVOYÉ. – Tu as acheté un terrain en Auvergne ?

LE TRISTE INDIVIDU. – Non, aux Batignolles. C'est un terrain vague appartenant à un bougnat de Montmartre.

L'INGÉNIEUR-INTEMPÉRANT-ET-DÉVOYÉ, *surpris.* – Tu comptes trouver une source de pétrole aux Batignolles ?

LE TRISTE INDIVIDU. – Oui, grâce à ta précieuse collaboration. Comprends bien : Tu joues le rôle d'ingénieur et tu commences à faire des sondages dans mon terrain. Lorsque ton puits aura atteint une certaine profondeur, une nuit, profitant de l'absence des ouvriers, tu remplis de pétrole le fond du puits, et le lendemain, aux yeux émerveillés du

« *capitaliste-ventru* », que j'aurai invité à assister aux fouilles, la sonde remontera chargée du précieux liquide. Le « *capitaliste-ventru* » m'offrira sur-le-champ une somme considérable pour l'achat de mon terrain pétrolifère, j'accepte, nous encaissons, et le tour est joué !

L'INGÉNIEUR-INTEMPÉRANT-ET-DÉVOYÉ. – Sublime combinaison ! Mais le « *capitaliste-ventru* » n'aura-t-il aucun soupçon ?

LE TRISTE INDIVIDU. – Aucun, puisque j'ai pris l'ingénieuse précaution d'acheter mon terrain des Batignolles à un Auvergnat. Or, le « *capitaliste-ventru* » n'ignore point que c'est dans des terrains d'Auvergnats que l'on vient de découvrir les premières nappes de pétrole. J'ai tout prévu.

L'INGÉNIEUR-INTEMPÉRANT-ET-DÉVOYÉ. – C'est juste. À l'œuvre !

DEUXIÈME ACTE

Plus fort qu'en Auvergne !

(La scène représente le terrain vague des Batignolles.)

LE TRISTE INDIVIDU, *bas à son complice*. – Nous touchons au but ! Le « *capitaliste-ventru* » est là ! Un ingénieur-spécialiste-à-lunettes-d'écaille l'accompagne pour procéder au sondage officiel. Mon cœur bat ! N'as-tu rien oublié ? Le fond du puits est-il plein de pétrole ?

L'INGÉNIEUR-INTEMPÉRANT-ET-DÉVOYÉ, *d'une voix pâteuse*. – Plein de pétrole.

LE TRISTE INDIVIDU. – L'instant est solennel ! Les yeux fixés sur la sonde que l'ingénieur-spécialiste-à-lunettes-d'écaille retire lentement du puits, le « *capitaliste-ventru* » attend le résultat du sondage pour acheter mon terrain pétrolifère. *(À ce moment, la sonde ramène à la surface du sol un bidon de pétrole.)*

LE TRISTE INDIVIDU, *sursautant*. – Enfer et damnation ! Que veut dire cela ?

L'INGÉNIEUR-SPÉCIALISTE-À-LUNETTES-D'ÉCAILLE, *surpris*. – Foi d'ingénieur-spécialiste-à-lunettes-d'écaille, voilà la première fois qu'en sondant un terrain pétrolifère, j'en extrais du pétrole rectifié en bidons plombés de cinq litres ! Je ne crois pas trop m'avancer en déclarant que ce fait est unique dans les annales du sondage pétrolifère ! *(Il replonge la sonde*

dans le puits, et, avec une patience toute scientifique, en retire successivement vingt-cinq bidons de pétrole rectifié.)

LE TRISTE INDIVIDU, *ivre de fureur, à son complice.* – Misérable ivrogne ! Je comprends tout ! Cette nuit tu étais ivre, selon ton habitude ! Au lieu de jeter du pétrole brut dans le puits, tu as lancé des bidons de pétrole rectifié !

L'INGÉNIEUR-INTEMPÉRANT-ET-DÉVOYÉ, *d'une voix pâteuse.* – Je pensais que ça donnerait une plus-value à l'affaire !

LE CAPITALISTE VENTRU, *froidement.* – Votre source de pétrole rectifié en bidons plombés ne m'intéresse pas. On me signale une source plus extraordinaire.

LE TRISTE INDIVIDU, *rageur.* – Quelle source ?

LE CAPITALISTE VENTRU, *froidement.* – Une source de pétrole rectifié en bidons plombés sur voitures de livraison !!!

RIDEAU

LES RAYONS QUI TUENT ! ou L'ODIEUSE MACHINATION

PREMIER ACTE

Pour hériter !

*(La scène représente l'appartement
du « Neveu-Machiavélique ».)*

LE NEVEU-MACHIAVÉLIQUE. – Mon oncle à héritage m'écrit de lui chercher un appartement à Paris.

L'ÉPOUSE-CUPIDE. – Ce vieux grigou ne se décidera donc pas à mourir !

LE NEVEU-MACHIAVÉLIQUE. – Ne te désole pas, chère impatiente ! Je crois avoir trouvé un merveilleux moyen pour hériter rapidement.

L'ÉPOUSE-CUPIDE. – Songerais-tu à abréger, l'existence de ton oncle ?

LE NEVEU-MACHIAVÉLIQUE. – Oui. Mais grâce à mon inspiration machiavélique, nul ne soupçonnera jamais le crime ingénieusement prémédité. As-tu lu dans les journaux les articles sensationnels sur les dangers mortels auxquels sont exposées les personnes habitant dans le voisinage d'un laboratoire où se manipule le radium ?

L'ÉPOUSE-CUPIDE. – Oui. On dit que les rayons mystérieux émanant du radium traversent murs ou plafonds et peuvent causer de terribles ravages à distance sur les infortunés voisins de ces laboratoires. Mais quel rapport avec l'héritage de ton oncle ?

LE NEVEU-MACHIAVÉLIQUE. – Quel rapport ? Tu ne devines pas ? Je vais louer immédiatement pour mon oncle un appartement situé dans le voisinage immédiat d'un laboratoire où l'on expérimente le radium, et dans quelques mois l'oncle à héritage succombera d'un mal mystérieux, provoqué par les implacables rayons X, les rayons qui tuent !!!

DEUXIÈME ACTE

L'horrible dénouement.

(La scène représente une chambre d'hôtel en province.)

LE NEVEU-MACHIAVÉLIQUE. – Voilà six mois, calendrier en main, que mon oncle-à-héritage est installé dans l'appartement que je lui ai loué, et qui se trouve situé sous le laboratoire d'un savant manipulateur de radium.

L'ÉPOUSE-CUPIDE. – Afin de nous éviter les dangers d'aller rendre visite à ton oncle dans son appartement fatal, tu as eu l'ingénieuse idée de prétexter le mauvais état de ma santé et mon besoin de changement d'air pour filer en province dès l'arrivée de ton oncle à Paris.

LE NEVEU-MACHIAVÉLIQUE. – À l'heure qu'il est, les sinistres rayons X ont sans doute achevé leur œuvre de mort, et nous attendons avec impatience la bienheureuse dépêche nous annonçant le décès de l'oncle-à-héritage. Mais on frappe. C'est sûrement la dépêche. Entrez ! *(Un garçon d'hôtel entre, tend une lettre et se retire.)*

L'ÉPOUSE-CUPIDE, *regardant l'enveloppe*. – L'écriture de ton oncle ! Ouvre vite ! Le malheureux doit être à toute extrémité et nous demande sans doute de venir recueillir son dernier soupir et son héritage !

LE NEVEU-MACHIAVÉLIQUE, *lisant la lettre*.

« Mon cher neveu,

« Vous ignoriez sans doute que l'appartement que vous m'avez loué se trouve situé sous le laboratoire d'un savant qui s'est consacré à l'étude du radium. Je souffrais depuis longtemps d'un cancer du sterno-cléïdo-mastoïdien, et ma mort n'était plus qu'une question de jours, lorsque les émanations de radium, les providentiels rayons X, traversant le plafond et mon organisme ont accompli le miracle inespéré ! Mon cancer a radicalement disparu !

« Sans le savoir, cher neveu, vous m'avez allongé la vie d'une bonne vingtaine d'années, m'a affirmé le docteur. Comment vous remercier ? Je mange comme quatre, je bois comme huit et j'engraisse à vue d'œil ! Merci encore, cher neveu, et béni soit le radium, qui m'a rendu la santé.

« Ton oncle reconnaissant et à héritage. »

L'ÉPOUSE-CUPIDE, *à son mari, avec rage.* – Ah ! elles sont fraîches tes idées machiavéliques ! Elles sont fraîches !! Idiot ! crétin ! incapable !!!

RIDEAU

OCCUPATION !

PREMIER ACTE

Les sanctions imprévues.

*(La scène représente l'appartement
du « mauvais-payeur-obstiné ».)*

L'ÉPOUSE-NAVRÉE. – Écœurée de subir des affronts chez tous les fournisseurs, la bonne vient de partir. Quand donc te décideras-tu à payer ce que tu dois !

LE MAUVAIS-PAYEUR-OBSTINÉ. – Jamais ! J'ai toujours été mauvais payeur. Ce n'est pas à mon âge que l'on change ses habitudes ! On sonne, va ouvrir. *(L'épouse-navrée ouvre et se trouve en présence du garçon épicier, du garçon boucher et du garçon bougnat qui lui tendent chacun une facture.)*

L'ÉPOUSE-NAVRÉE. – On passera payer.

LE GARÇON ÉPICIER, *pénétrant dans l'appartement suivi de ses deux compagnons.* – Non. Voilà des mois et des mois que vous répondez la même chose : l'heure des sanctions est arrivée !

LE GARÇON BOUCHER. – Nos patrons respectifs, réunis en conférence, ont décidé d'agir avec vous comme les Alliés agissent vis-à-vis de l'Allemagne pour se faire payer. Nous avons mission de procéder à « l'occupation » de votre appartement.

LE GARÇON BOUGNAT. – Jusqu'à complète liquidation de vos dettes !

LE MAUVAIS-PAYEUR-OBSTINÉ. – Quoi ! Vous prétendez occuper mon appartement ?

LE GARÇON ÉPICIER. – Pour commencer, nous n'occupons que la salle à manger, nous réservant, si vous ne payez pas, d'étendre notre rayon d'occupation aux autres pièces de l'appartement. Nous avons des vivres pour trois mois, une petite cuisine roulante, une batterie de campagne et une tente. Toute résistance est inutile. (*Les trois garçons entrent dans la salle à manger avec leur matériel.*)

LE MAUVAIS-PAYEUR-OBSTINÉ. – Ah ! elle est raide, celle-là ! Je vais chercher la police !

L'ÉPOUSE-NAVRÉE. – Non ! Les journaux en parleront ! Nous serons couverts de ridicule !

LE MAUVAIS-PAYEUR-OBSTINÉ. – Restez si vous voulez ! Je ne paierai pas !

L'ÉPOUSE-NAVRÉE. – Quoi ? Tu les laisses s'installer ici ! Regarde, ils viennent de dresser leur tente dans la salle à manger et commencent leur popote !

LE MAUVAIS-PAYEUR-OBSTINÉ. – Je ne céderai pas ! Je ne paierai pas !

DEUXIÈME ACTE

Huit jours après.

(Même décor.)

L'ÉPOUSE-NAVRÉE. – Quelle existence ! Devant ton refus de payer, l'épicier, le boucher et le bougnat occupent maintenant la salle à manger, le salon et la salle de bains ! Quel supplice ! On n'est plus chez soi ! Le garçon épicier, qui occupe le salon, passe ses journées à chanter des romances en s'accompagnant au piano avec un doigt ! Le garçon boucher s'ondule avec mon fer à friser ! Quant au bougnat, qui occupe la salle de bains, il ne sort plus de la baignoire ! Souffriras-tu plus longtemps que charbonnier soit maître chez toi ?!

LE MAUVAIS-PAYEUR-OBSTINÉ. – Je ne paierai pas !
(Apercevant une affiche manuscrite collée sur la porte de la chambre à coucher.) Tiens ! une affiche ! *(Il lit.)*

AVIS

Le groupe d'occupation des créanciers du quartier, devant la mauvaise volonté évidente du débiteur, a décidé d'occuper ce soir la chambre à coucher. L'entrée du groupe d'occupation dans la chambre conjugale aura lieu à huit heures et demie précises.

Signé :

L'ÉPICIER, LE BOUCHER, LE BOUGNAT.

L'ÉPOUSE-NAVRÉE. – Oh ! c'est le bouquet ! Tu vas payer, j'espère !

LE MAUVAIS-PAYEUR-OBSTINÉ. – Jamais !

TROISIÈME ACTE

Vaincu !

(Quinze jours plus tard. La scène représente l'escalier de l'immeuble.)

LE MAUVAIS-PAYEUR-OBSTINÉ, *montant l'escalier avec sa femme.* – Il est minuit moins le quart, nous venons de dîner chez ta mère et nous regagnons notre appartement.

L'ÉPOUSE-NAVRÉE. – Hélas ! nous allons retrouver dans notre chambre, couchés sous leur tente, les trois individus que tu t'obstines à ne pas payer ! Depuis qu'ils « occupent » notre chambre conjugale, je ne dors plus ! Les ronflements sonores du bougnat m'empêchent de fermer l'œil, et l'épicier me fait sursauter en répétant sans cesse dans ses rêves : « Avec ça, c'est tout ce qu'il vous faudra ? » Ah ! quelle vie !!

LE MAUVAIS-PAYEUR-OBSTINÉ. – Quand ils en auront assez de leur « occupation » ils ficheront le camp ! Moi, je ne céderai pas ! *(Il ouvre la porte de l'appartement.)*

L'ÉPOUSE-NAVRÉE, *entrant dans la chambre à coucher.* – Oh ! il n'y a plus personne !

LE MAUVAIS-PAYEUR-OBSTINÉ, *trionphant.* – Je te le disais bien, qu'ils se lasseraient les premiers ! Ils sont partis ! *(Pâlissant soudain.)* C'est étrange, chaque fois que nous dînons chez ta mère, je ne sais pas si c'est sa tête de veau à la groseille ou sa marmelade de citrouille, mais j'ai le corps dérangé ! *(Il sort précipitamment, mais sur la porte du « buen-*

retiro », *il aperçoit un écriteau où se lit en gros caractères le mot « Occupé ».*) Malédiction ; je suis pris ! (*Hurlant en secouant la porte.*) Ouvrez ! ouvrez ! Je vais payer ! Cessez l'occupation !!

RIDEAU

CONTE DE PÂQUES

La vengeance du sacristain.

Il y avait une fois, dans une petite église de province, un homme qui exerçait la profession de « sacristain-sonneur-bedeau-suisse ». La paroisse était pauvre et ne pouvait se payer en même temps un sacristain, un sonneur, un bedeau et un suisse. Aussi lorsqu'un beau jour le curé aperçut sur la place de la ville un misérable forain en train d'amuser les badauds par des transformations genre « Frégoli », le brave curé n'hésita pas à lui proposer le quadruple emploi de sacristain-sonneur-bedeau-suisse. Le forain accepta avec joie. Ses débuts furent un véritable triomphe. Les fidèles de la petite église firent entendre un murmure d'admiration lorsqu'ils le virent exécuter avec la rapidité de l'éclair ses quatre transformations pendant la messe du dimanche. Le consciencieux artiste se faisait une tête différente pour chacun de ses quatre rôles. Il fallait le voir faire sa première entrée en sacristain, complètement rasé avec une petite calotte noire sur la tête, puis disparaître vivement dans la sacristie et en ressortir dix secondes plus tard transformé en suisse, avec une magnifique paire de moustaches, le bicorne sur le crâne et la hallebarde en main. Puis, brusquement, nouvelle disparition dans la sacristie et nouvelle apparition en bedeau à favoris gris. Enfin, vers la fin de la messe, dernière disparition dans la sacristie, et le voilà qui vous revenait métamorphosé en vieux sonneur classique

à longs cheveux blancs et à dos voûté, pour aller sonner pendant que les fidèles sortaient de l'église en chuchotant : « C'est un grand artiste que notre « sacristain-sonneur-bedeau-suisse. » !

Séduite par son prestigieux talent, la jolie chaisière de l'église consentit bientôt à lui accorder sa main. Ils se marièrent. Mais alors, après le mariage, un phénomène extraordinaire se produisit. Le sacristain jouait avec tant de conviction ses trois autres rôles de sonneur, de bedeau et de suisse, qu'il en arriva à croire à l'existence réelle de ces personnages. Il devint jaloux comme un tigre et défendit à sa femme de regarder le sonneur, le bedeau et le suisse.

— Tu es mariée avec le sacristain, disait-il à sa femme, et je te défends de regarder les mollets du suisse !

Souvent, pendant la messe, les fidèles, ahuris, entendaient de singulières paroles partir de la sacristie.

— Si je te surprends encore une fois à faire de l'œil au bedeau, malheur à toi ! hurlait la voix du sacristain, jaloux.

Ou bien : « Tu n'as pas honte de vouloir débaucher le vieux sonneur ! »

Mais en raison des services exceptionnels rendus par le « sacristain-sonneur-bedeau-suisse », le curé et les fidèles fermaient les yeux et les oreilles sur ses petites scènes de jalousie.

Or, un jour, un aviateur-acrobate s'arrêta dans la petite ville pour faire des démonstrations de « vols en cage ». Enfermé dans une grande cage avec son aéroplane, l'aviateur imitait l'oiseau voletant dans une cage, et mangeait du mûron la tête en bas.

Ce spectacle enthousiasma la ville. La jolie chaisière, exaspérée par les ridicules scènes de jalousie de son mari, tomba amoureuse de l'aviateur et lui fit connaître sa flamme. Celui-ci, séduit par la remarquable beauté de la chaisière, lui proposa de l'enlever à son « sacristain-sonneur-bedeausuisse ». Elle consentit avec joie et un beau jour les deux amants quittèrent la petite ville en aéroplane.

Dès qu'il apprit le malheur qui le frappait, le sacristain poussa un terrible cri de fureur.

Mais soudain sa figure s'illumina d'une joie féroce.

— Oh ! oh ! s'écria-t-il, je les rattraperai ! Je me vengerai ! J'ai une idée !

Là-haut, dans les airs, amoureusement enlacés, les amants fuyaient en aéroplane.

— Mon sacristain ne pourra jamais me rattraper ! murmurait joyeusement la jolie chaisière.

Mais à ce moment une sorte d'étrange et formidable bourdonnement se fit entendre au loin.

— Quel est ce bruit ? fit la jolie chaisière en tressaillant. On dirait...

Et soudain les deux amants poussèrent un grand cri d'épouvante : « Les cloches ! les cloches ! Ce sont les cloches ! »

En effet, là-bas, à l'horizon, formant un immense nuage, des milliers de cloches, dans un carillon d'enfer, arrivaient droit sur l'aéroplane des amants.

— Ce sont les cloches qui partent à Rome ! murmura la chaisière folle de terreur.

— Mais c'est fou ! C'est impossible ! s'écria l'aviateur. Les cloches se sont trompées de chemin, puisque nous planons au-dessus de la Belgique !

— Oh ! je ne me trompe pas ! C'est mon mari ! Regarde, sur la première cloche !

L'aviateur regarda, et ce qu'il aperçut lui fit dresser les cheveux sur la tête.

Tel un colonel conduisant la charge, le sacristain-sonneur-bedeau-suisse, dressé sur des étriers pendant de chaque côté de la cloche, brandissait sa hallebarde dans la direction des fugitifs.

Et derrière lui le formidable régiment des cloches d'airain s'avavançait à toute vitesse.

— Oh ! le misérable ! murmura la jolie chaisière, il a profité du départ des cloches pour nous poursuivre ! Nous sommes perdus ! Les cloches vont nous écraser !

C'était, en effet, ce qu'avait imaginé le machiavélique sacristain. Après l'enlèvement de sa femme, se rappelant que c'était justement le jour du départ des cloches, il s'était élancé vers le clocher, avait sellé la cloche, et cette dernière quittant

brusquement le clocher l'avait transporté là-haut, dans le ciel où des milliers de cloches planaient déjà.

Enfonçant ses éperons dans les flancs de bronze de sa cloche-monture, le sacristain prit le commandement du formidable régiment d'airain et le dirigea dans la direction des fugitifs, vers la Belgique.

— Mais, protestèrent quelques cloches, ce n'est pas le chemin... nous tournons le dos...

— Tout chemin mène à Rome ! s'écria le sacristain. Et, tels des moutons de Panurge, les cloches s'élancèrent à la suite de la cloche du sacristain.

Lorsqu'on retrouva les corps des amants, on crut à un accident d'aéroplane. Personne ne sut jamais que c'étaient les cloches de Pâques qui, guidées par le mari trompé, les avaient précipités sur le sol dans leur terrible charge aérienne.

Tout chemin mène à Rome, c'est vrai ; mais par suite du détour fait par les cloches, celles-ci ne purent regagner leurs clochers respectifs pour le jour de Pâques.

Et cette année-là les cloches de Pâques ne revinrent qu'à la Trinité.

NOËL BLANC ET MISÈRE NOIRE ou L'ENFANT DE L'ADVERSITÉ

PREMIER ACTE

La-veuve-du-broyeur-de-noir.

(Un pauvre logis la veille de Noël.)

LA VEUVE-DU-BROYEUR-DE-NOIR, *travaillant tout en chantant machinalement une romance :*

Déjà le printemps sur la terre,
A remplacé l'hiver banni,
Et les oiseaux dans l'atmosphère,
Célèbrent la saison des nids !
Les bois quittent leur manteau rouille,
Tout chante, tout rit, tout gazouille !

REFRAIN, avec sentiment.

Aux gais gazouillis
Des gais gazouilleurs
Mêle un gazouillis
Ruisseau gazouilleur,
Léger jet jaillit.
Jaillit jet jaseur !
Gais ! gais ! gazouillis !
Gais ! gais ! gazouilleurs !

(On frappe à la porte) : Entrez !

LA DAME-DE-CHARITÉ, *entrant.* – La-veuve-du-broyeur-de-noir, s’il vous plaît ?

LA VEUVE-DU-BROYEUR-DE-NOIR. – C’est moi, madame. *(Elle offre sa chaise à la visiteuse.)* Excusez-moi, mais c’est l’unique siège du pauvre logis avec le fauteuil de mon vieux père paralysé.

LA DAME-DE-CHARITÉ. – Je suis chargée par la Société de bienfaisance « Le Noël des Gueux » de distribuer des jouets pour la cheminée des enfants pauvres. *(Consultant un carnet.)* Vous avez deux enfants, n’est-ce pas ? Une petite fille de cinq mois et un petit garçon de sept ans et demi ?

LA VEUVE-DU-BROYEUR-DE-NOIR. – Oui, ma bonne dame. La petite dort dans la pièce à côté et mon fils est allé acheter du mouton pour son grand-père.

LA DAME-DE-CHARITÉ. – Du mouton pour son grand-père ?

LA VEUVE-DU-BROYEUR-DE-NOIR. – Oh ! à son âge il ne mange quasiment pas plus qu’un oiseau.

(À ce moment une voix étrange, qui semble sortir du fauteuil du grand-père paralysé, se fait entendre.)

LA VOIX ÉTRANGE. – Ah ! ne chialle pas, la mère, ou je cogne !

LA DAME-DE-CHARITÉ, *tressaillant.* – Quelle est cette voix ? Est-ce ce pauvre vieillard qui rêve ?

LA VEUVE-DU-BROYEUR-DE-NOIR. – Non. C’est Jacquot, notre vieux perroquet. Depuis que mon défunt mari me brisa

son perchoir sur les reins, la pauvre bête vit sous le fauteuil du grand-père et répète les phrases prononcées par mon indigne époux lorsque tous les samedis il rentrait ivre-mort à la maison.

VOIX-DU-PERROQUET. – Ma paye ? Non ! Mais chez qui... Plus un mot, femme, ou gare la casse !

LA VEUVE-DU-BROYEUR-DE-NOIR. – Oh ! bien sûr qu'il n'était pas doux lorsqu'il était pris de boisson... Mais ce n'était pas tout à fait sa faute... Son métier de broyeur de noir dans une fabrique de couleurs lui donnait des idées sombres... Alors, pour se remonter, il buvait... il buvait...

LA DAME-DE-CHARITÉ. – Et lorsqu'il avait bu il vous rouait de coups, pauvre malheureuse ?

LA VEUVE-DU-BROYEUR-DE-NOIR. – Dame ! Il n'avait pas le vin tendre, le cher homme. Notre pauvre Jacquot en sait quelque chose ! Un soir qu'il m'avait rossée d'importance, qu'il avait giflé notre enfant et cassé la dernière dent de mon vieux père d'un coup de brodequin, je ne pus m'empêcher de le traiter de brute ! Je reçus une nouvelle raclée, mais pendant qu'il me battait, le perroquet, qui avait retenu le mot, se mit à crier : « Brute ! brute ! brute ! » Mon mari se retourna furieux et arracha toutes ses plumes au malheureux Jacquot.

LA DAME-DE-CHARITÉ. – C'est horrible ! La pauvre bête doit souffrir du froid sans son plumage...

LA VEUVE-DU-BROYEUR-DE-NOIR. – Non, car après la mort de mon mari je lui ai tricoté un petit chandail vert.

LA DAME-DE-CHARITÉ. – Cette mort dut être un fier soulagement pour vous, pauvre femme ?

LA VEUVE-DU-BROYEUR-DE-NOIR. – Hélas ! oui ! Mais je dus me mettre à travailler dur pour gagner ma vie et celle de mes enfants et de mon vieux père. Dans la journée, je fais des ménages et, le soir, je couds des inscriptions sur les couronnes mortuaires.

LA DAME-DE-CHARITÉ, *émue*. – Courageuse créature !

LA VEUVE-DU-BROYEUR-DE-NOIR. – En m’usant les yeux j’arrive à faire mes six douzaines de « Regrets éternels » dans la soirée... Dans les premiers temps, mon vieux père m’aidait à coudre les inscriptions. Mais hélas ! quelques jours avant sa paralysie ses facultés mentales faiblirent brusquement et le pauvre homme faillit me faire perdre mon gagne-pain en commettant une erreur d’inscription.

LA DAME-DE-CHARITÉ. – Une erreur d’inscription ?

LA VEUVE-DU-BROYEUR-DE-NOIR. – Oui. Sur une couronne, au lieu de « Regrets éternels » il avait écrit « Joyeuses Pâques » !!

LA DAME-DE-CHARITÉ. – Je vous quitte, et je vais faire déposer chez la concierge les jouets destinés à votre petit garçon. (*Sortant.*) Pauvre enfant ! Sainte mère !

DEUXIÈME ACTE

Un bon petit cœur.

(Même décor. Le matin de Noël.)

LA VEUVE-DU-BROYEUR-DE-NOIR. – Qu’as-tu, cher enfant ? Au lieu de pousser des cris de joie à la vue de tous ces beaux jouets, tu restes triste et muet, et ton regard erre avec indifférence du « cheval-à-bascule » au « mouton-bêlant » et de la boîte de soldats-de-plomb au tambour et au jeu-de-quilles.

L’ENFANT-DE-L’ADVERSITÉ. – Chère maman, je songe avec amertume que tous ces beaux jouets ne sont que futilités et que notre pauvre logis aurait besoin d’objets moins frivoles et plus utiles ! Quand je pense que nous n’avons pas de mobilier, que ma petite sœur n’a même pas de berceau et que sa chère petite tête repose sur un oreiller rembourré d’épluchures de pommes de terre, il m’est impossible d’être joyeux en voyant tous ces jouets superflus lorsque nous manquons du nécessaire.

LA VEUVE-DU-BROYEUR-DE-NOIR, *l’embrassant*. – Allons ! il ne faut pas que ton bon cœur t’empêche de profiter de ces beaux jouets. Je pars livrer mes couronnes et faire mes ménages. Amuse-toi bien ! À ce soir. *(Elle sort.)*

TROISIÈME ACTE

Ingénieux enfant !

(Même décor, même jour, le soir.)

LA VEUVE-DU-BROYEUR-DE-NOIR, *entrant.* – Me voici. Ciel ! Que vois-je ? Notre pauvre logis est transformé ! Des chaises ! Un buffet ! Un berceau ! Un perchoir !

L'ENFANT-DE-L'ADVERSITÉ, *joyeusement.* – Et bien d'autres choses encore, mère chérie ! Grâce à mes jouets, j'ai réussi à donner un peu de confortable à notre humble foyer.

LA VEUVE-DU-BROYEUR-DE-NOIR. – Grâce à tes jouets ?

L'ENFANT-DE-L'ADVERSITÉ. – Oui. Écoute, bonne mère. J'ai d'abord pris le grand mouton frisé, je l'ai tondu et de sa douce laine j'ai garni le cher petit oreiller de sœur. Du mécanisme qui fait « bée-bée » en appuyant dessus, j'ai réussi à fabriquer, à l'aide d'un tube de trompette et de deux morceaux de bois, un solide soufflet qui t'épargnera la peine d'attiser le feu en gonflant tes chères et pauvres joues. À l'aide du petit établi et des instruments de menuiserie qui se trouvaient parmi les jouets, j'ai scié la tête du « cheval-bascule », j'ai coupé la queue, j'ai creusé et raboté le dos et je suis parvenu à transformer le « cheval-bascule » en un joli petit berceau pour ma sœur. Du bois du cou et de la crinière, j'ai fait une brosse, et de la queue une perruque pour grand-père en collant les crins sur la moitié d'un ballon en caoutchouc propre à emboîter parfaitement le crâne. J'ai utilisé l'autre moitié du ballon en le découpant en rondelles que j'ai collées, les unes

sur les autres, pour obtenir de pratiques talons en caoutchouc qui me permettront de ménager mes petites chaussures. J'ai scié dans l'ivoire du jeu de dominos quinze dents pour remettre à neuf le râtelier de grand-père.

Les quilles ayant pour base une cible à fléchettes m'ont servi à fabriquer le perchoir de Jacquot. Avec le bois du corps et les pattes du mouton, un mirliton, des cubes, une baguette de tambour, le fort et le passe-boules, j'ai réussi, non sans peine, à mettre sur pied deux chaises et un petit buffet.

Tirant parti du métal de mon petit chemin de fer, je t'ai fabriqué une chaufferette, mère chérie. Naturellement, je n'ai pas manqué d'utiliser les roues de la locomotive en les clouant au fauteuil de grand-père. Enfin, en faisant fondre mes soldats de plomb, j'ai réussi, après de pénibles efforts, une douzaine de cuillers et de fourchettes. J'aurais bien voulu encore te faire la surprise d'une commode ou d'une armoire normande, mais il ne me restait plus que le tambour et trois quilles pour exécuter ce travail. C'était insuffisant. J'ai cependant enlevé les deux peaux d'âne du tambour qui feront d'excellentes « couches-culottes » imperméables pour sœurlette, et, du tambour sans peaux cloué sur trois quilles, j'ai réalisé une mignonne chaise-percée pour sœurlette également. Ah ! j'oubliais ! J'ai découpé le « pantin-de-feutre » en chaudes semelles pour tes souliers, chère maman, et j'ai versé le son qui le garnissait dans une boîte pour faire un crachoir à grand-père. Et voilà !

LA VEUVE-DU-BROYEUR-DE-NOIR. – Oh ! industriel et cher enfant ! Mais tu as donc sacrifié tous tes jouets ?

L'ENFANT-DE-L'ADVERSITÉ. – Tous, sauf un que je réserve pour compléter notre bonheur !

LA VEUVE-DU-BROYEUR-DE-NOIR. – Pour compléter notre bonheur ?

L'ENFANT-DE-L'ADVERSITÉ. – J'ai mon idée ! Passe dans ta chambre, mère, et pendant que tu berceras sœurlette pour l'endormir, je vais mettre mon projet à exécution. Va, mère !
(La mère embrasse son fils et passe dans la pièce voisine.)

QUATRIÈME ACTE

Pour son grand-père.

(La scène représente la chambre de la mère, quelques minutes plus tard.)

LA VEUVE-DU-BROYEUR-DE-NOIR, *berçant sa fillette*. – Jamais ma chère petite ne s'est endormie aussi rapidement que dans le « berceau-cheval-bascule » fabriqué par son ingénieux petit frère ! Je suis fière et épouvantée à la fois d'avoir un fils si intelligent, si... Ciel ! que se passe-t-il ! J'entends la voix de grand-père qui hurle : « Au secours ! » Courons. *(Elle s'élanche dans l'autre pièce et aperçoit son vieux père ligoté sur son fauteuil, tandis que l'enfant-de-l'adversité, un tablier blanc de cuisine attaché autour du corps, brandit un couteau à découper.)*

GRAND-PÈRE PARALYSÉ, *hurlant*. – Au secours !

LA VEUVE-DU-BROYEUR-DE-NOIR. – Seigneur ! Mon fils et devenu fou ! Il veut tuer son grand-père !

L'ENFANT-DE-L'ADVERSITÉ. – Mais, non, mère. Au contraire ! J'ai entendu parler, l'autre jour, chez le concierge, de ce savant qui ranime les vieillards... alors, pour compléter notre bonheur, je voulais essayer de rajeunir grand-père.

LA VEUVE-DU-BROYEUR-DE-NOIR. – Rajeunir grand-père ?

L'ENFANT-DE-L'ADVERSITÉ. – Oui. (*Montrant le jouet qu'il tient à la main.*) Avec ce beau singe en peluche !

RIDEAU

LA MORT DU SONNEUR

Drame de l'atavisme.

C'était un vieux sonneur de village. Mais ce n'était pas un vieux sonneur modèle comme celui si souvent chanté par les poètes et dont on parle avec émotion dans les livres d'école : vous savez bien, le vieux sonneur qui vit dans son vieux clocher branlant avec sa vieille cloche ; le vieux sonneur classique qui sonne joyeusement les baptêmes et dont le cœur est rempli de mélancolie lorsqu'il sonne les enterrements ?

Non, celui dont je parle n'était pas un vieux sonneur classique. Il ne vivait pas dans son vieux clocher comme un hibou solitaire, mais passait la majeure partie de son temps à l'auberge voisine. C'était un vieux sonneur philosophe et bon vivant. Il avait ses idées à lui. Ainsi, chaque fois qu'il sonnait un baptême, il murmurait entre ses dents : « Encore un malheureux de plus sur la planète ! » et d'un air lugubre il tirait la corde luisante de la vieille cloche. En revanche, lorsqu'il avait à sonner un enterrement, ah ! mes amis ! le vieux sonneur se suspendait avec allégresse à la corde et bondissant et rebondissant joyeusement il lançait à travers la campagne le glas le plus fantaisiste et le plus réconfortant qui se puisse entendre. « Ah ! chantonnait-il tout en sonnant, en voilà un qui s'en va dans un monde meilleur ! Alors pourquoi sonner tristement son départ ? Non ! Non ! gai ! gai ! laridon ! sonnons ! » Et le vieux sonneur philosophe continuait de sonner son joyeux glas !

Or, un jour le village entier frémit de terreur. La guerre venait d'éclater. Les uhlands, les cruels uhlands approchaient ! Dans quelques heures ils seraient au village ! Que faire, pour avertir les soldats français qui campaient bien loin du petit village. Que faire ? disaient les paysans.

— Je vais sonner le tocsin, s'écria alors le vieux sonneur.

— Oui, répondirent les paysans, mais les Français sont trop loin, ils n'entendront pas le signal d'alarme !

— Ils l'entendront ! cria le vieux sonneur en s'élançant vers le vieux clocher. Alors, mes amis, ah ! ce fut un joli vacarme, je vous en répons ! Le vieux sonneur, suspendu à la corde, sonnait le tocsin avec une telle force que tous les beaux vitraux de l'église se brisèrent à la fois. Le vieux sonneur avait enlevé sa veste, et le torse nu, les muscles des bras bandés dans un suprême effort, il sonnait le plus formidable des tocsins ! Non, jamais, même pendant la nuit de la Saint-Barthélemy, quand toutes les cloches de Paris sonnaient à toute volée, jamais pareil tocsin n'avait résonné à travers l'espace ! Les soldats français entendraient-ils l'appel désespéré ? Et le vieux sonneur, les bras raidis dans un effort surhumain, le vieux sonneur sonnait, sonnait toujours !

Deux heures après, le régiment français arrivait au village. Malgré l'énorme distance, le tocsin avait été entendu. Les uhlands n'entreraient pas au village. Officiers et soldats se précipitèrent vers le vieux clocher pour féliciter l'héroïque sonneur. Mais ils ne trouvèrent plus qu'un cadavre. Le vieux sonneur était étendu sur le sol, tenant encore dans ses mains la corde de la vieille cloche. Tout le monde se découvrit.

— Comment s'appelait ce brave ? demanda un officier.

Un vieux du village s'avança et répondit : « Il s'appelait Roland, Roland le sonneur ; c'était, paraît-il, un descendant du fameux Roland qui mourut à Roncevaux. »

Alors, le major qui examinait le cadavre attentivement se releva et dit : « Tel son ancêtre de Roncevaux, qui se rompit les veines du cou en sonnant du cor pour demander du secours, Roland le sonneur s'est rompu les muscles et les veines des bras en sonnant son terrible tocsin ! »

PLUS FORT QU'HARPAGON
ou
UNE IDÉE D'AVARE

PREMIER TABLEAU

L'Harpagon du village.

(La scène représente un petit village.)

PREMIER-PAYSAN-JOVIAL. – En bande joyeuse, nous partons faucher l'herbe de nos prés.

DEUXIÈME-PAYSAN-JOVIAL. – Seul, Mathieu-l'Avaricieux, méfiant et solitaire, ne se joint pas à nous.

PREMIÈRE-PAYSANNE-RENSEIGNÉE. – Il paraît que Mathieu-l'Avaricieux devient plus rapace que jamais.

SEPTIÈME-PAYSAN-JOVIAL. – Chut ! Le voici ! Il sort de son étable en traînant ses bœufs et son char au bout d'une corde.

PREMIER-PAYSAN-JOVIAL. – Encore une idée à lui d'avoir placé de vieilles roulettes de fauteuil aux pieds des bœufs pour qu'ils n'usent pas leurs sabots en marchant.

DEUXIÈME-PAYSAN-JOVIAL. – De cette façon, il n'est jamais obligé de payer pour les faire ferrer.

TROISIÈME-PAYSAN-JOVIAL. – Son avarice l’oblige à traîner ses bœufs et son char comme un jouet d’enfant.

QUATRIÈME-PAYSAN-JOVIAL. – Il fait de grands efforts pour remorquer son attelage.

CINQUIÈME-PAYSAN-JOVIAL. – La malheureuse femme suit par derrière. Dire que ce misérable avare l’oblige à marcher sur les mains pour qu’elle n’use pas ses chaussures.

SIXIÈME-PAYSAN-JOVIAL. – Pauvre et courageuse créature ! Malgré sa position incommode, elle s’efforce de pousser le char avec ses pieds.

SEPTIÈME-PAYSAN-JOVIAL. – Cela n’empêche pas Mathieu-l’Avaricieux de chanter joyeusement. Cet homme n’a pas de cœur, écoutez-le !

MATHIEU-L’AVARICIEUX, *chantant*.

« J’ai deux grands bœufs dans mon étable,
« Deux grands bœufs blancs montés sur roues. »

DEUXIÈME TABLEAU

Inspiration d'avare.

(La scène représente le char de Mathieu-l'Avaricieux.)

PREMIER-PAYSAN-FARCEUR. – Voici l'heure du repos aux champs. À l'ombre des arbres ou des meules, les faucheurs se sont étendus pour reposer leurs membres las.

DEUXIÈME-PAYSAN-FARCEUR. – Mathieu-l'Avaricieux lui-même s'est accordé un instant de repos. Il dort profondément à l'ombre de sa femme.

PREMIER-PAYSAN-FARCEUR. – Profitons de son sommeil pour lui faire une bonne farce. Dérobons sa faux qu'il a déposée près de lui. À son réveil, nous nous amuserons de ses vaines recherches.

DEUXIÈME-PAYSAN-FARCEUR. – Et de son désespoir à la pensée d'acheter une nouvelle faux. *(Les deux paysans-farceurs se glissent près de Mathieu-l'Avaricieux et lui dérobent sa faux.)*

PREMIER-PAYSAN-FARCEUR. – Et maintenant, allons prévenir nos compagnons. *(Ils cachent la faux et vont prévenir les autres paysans.)*

CHŒUR-DES-PAYSANS PRÉVENUS. – Attendons, dissimulés derrière ces bosquets, le réveil de Mathieu-l'Avaricieux.

PREMIER-PAYSAN-FARCEUR. – Regardez ! Il ouvre les yeux, s'étire, se lève et constate la disparition de sa faux.

DEUXIÈME-PAYSAN-FARCEUR. – Nous allons rire.

MATHIEU-L'AVARICIEUX, *hurlant* – Ma faux a disparu !
On m'a volé ma faux ! Au voleur !

LA FEMME DE MATHIEU-L'AVARICIEUX. – Calme-toi, Mathieu. Tu achèteras une nouvelle faux !

MATHIEU-L'AVARICIEUX. – Non ! Plutôt la mort ! (*À part.*)
Oh ! quelle idée ! (*Il crie.*) Oui ! plutôt la mort ! Viens, Mort !
Viens ! Mort ! Viens ! Ô Mort viens me chercher ! Viens !

LA MORT, *accourant*. – Me voilà !

MATHIEU-L'AVARICIEUX. – Ah ! te voilà. C'est tout ce que
je désirais. (Il s'élançe sur la mort et lui arrache sa faux. La
Mort s'échappe, confuse.) Et maintenant, au travail. (Il fauche
son champ.)

RIDEAU

LES DRAMES DE LA BOULANGE

ou

PÉTRIN ET IVROGNERIE

PREMIER ACTE

La boulangère n'a pas d'écus.

(La scène représente une boulangerie.)

LA BOULANGÈRE CONSTERNÉE, *à sa fille.* – Couché dans le pétrin, la pâte à pain rabattue sur lui comme une couverture, chaque nuit ton misérable père cuve son vin au lieu de mettre au four les miches quotidiennes ! Le malheureux n'aurait même pas le courage de faire cuire un pain à cacheter ! Autrefois, lorsqu'il ne buvait pas, tout le quartier murmurait avec envie : « La boulangère a des écus ! » Aujourd'hui, la clientèle déserte notre boulangerie sans pain, je n'ai plus d'écus et la ruine nous guette ! Ah ! si je ne t'avais pas, chère enfant, consolation de ma détresse ! toi que l'on a surnommée « l'Ange du Pétrin » pour ta douceur et ta bonté, je n'aurais plus qu'à me défoncer le crâne à coups de pain rassis !

L'ANGE DU PÉTRIN. – Courage, mère !

LA BOULANGÈRE CONSTERNÉE. – L'autre nuit, j'ai eu une fausse joie. Entendant remuer dans le fournil, je crus que ton père, pris de remords, se remettait au travail. Quelle désillusion ! Plus ivre que d'habitude, le malheureux avait pris le

soupirail qui donne sur la rue pour l'ouverture de son four et, armé de sa longue pelle, il projetait les pains à cuire sur le trottoir ! La pelle, en surgissant brusquement du soupirail, semait la panique parmi les passants attardés, et une vieille dame fut arrachée du sol et lancée dans la chaussée comme une simple galette ! Ah ! l'affreuse nuit !

L'ANGE DU PÉTRIN. – Pauvre mère ! (*Soudain.*) Oh ! regarde devant notre boutique ce petit moineau affamé ! Le pauvre oiselet, trompé par les apparences, picote la gerbe de blé peinte sur la devanture ! Il s'est aperçu de son erreur et se pose tristement sur le sol ! Oh ! comme il doit avoir froid ! Il frappe alternativement de ses deux petites pattes contre un bec de gaz pour battre la semelle ! Je veux le sauver et l'adopter ! Vois, mère, il n'a plus la force de voler ! (*Elle ouvre la porte de la boutique et prend le petit moineau.*)

LA BOULANGÈRE CONSTERNÉE, *émue*. – Qu'elle est bonne ! Cher Ange du Pétrin !

L'ANGE DU PÉTRIN, *rentrant, en réchauffant le moineau*. – Mère, je le sens, cet oiseau nous portera bonheur !

DEUXIÈME ACTE

Un bienfait n'est jamais perdu.

(Même décor, quelques jours plus tard.)

L'ANGE DU PÉTRIN. – Mère, ne sois plus consternée ! Depuis deux jours papa ne boit plus et s'est remis courageusement à l'ouvrage ! Mon petit moineau nous a porté bonheur !

LA BOULANGÈRE-QUI-N'EST-PLUS-CONSTERNÉE. – C'est vrai ! Pour que ton petit moineau ait plus chaud, tu as accroché sa cage dans le « fournil », et c'est depuis lors que ton père est revenu à de meilleurs sentiments ! Tiens, l'entends-tu chanter gaiement en pétrissant la pâte ?

VOIX DU BOULANGER, *dans le fournil.*

Gai compagnon de la boulange,
Pour que demain le peuple mange,
Le corps penché sur mon pétrin,
Je chante ce joyeux refrain :

REFRAIN

Je mets plein d'entrain
La pâte à la main !
Je mets sans épate,
La main à la pâte !
La pâte à la main !
La main à la pâ-â-â-te !!

L'ANGE DU PÉTRIN. – Viens, mère, descendons ; au fournil embrasser papa ! (*Elles descendent au fournil.*)

LE BOULANGER. – Ah ! chère enfant ! Chère Ange du Pétrin ! C'est grâce à ton petit moineau que je suis guéri de la paresse et de l'ivrognerie !

L'ANGE DU PÉTRIN. – Grâce à mon petit moineau ?

L'ANGE DU PÉTRIN. – Oui. C'est lui qui, par son chant stimulateur, m'a excité au travail. Tenez ! Écoutez-le !

LE MOINEAU STIMULATEUR, *dans sa cage*. – Cui-cui-cui-cui-cui-cui-cui...

LE BOULANGER. – Cuis ! Cuis ! Cuis ! Cuis ton pain ! semblait-il me répéter sans cesse. Cuis ! Cuis ! Cuis ! pour que le monde puisse manger. Cuis ! Cuis ! Cuis ! pour que l'aisance et le bonheur renaissent dans ton foyer désolé. Cuis, boulanger ! Cuis ! Cuis ! Cuis !!! Oui, c'est grâce à ce petit conseiller à plumes que je me suis remis courageusement au pétrin ! C'est lui qui nous a sauvés de la misère, comme tu le sauvas jadis de la mort !

L'ANGE DU PÉTRIN. – Un bienfait n'est jamais perdu !

RIDEAU

JOYEUSE VILLÉGIATURE ou LES VACANCES DU CROQUE-MORT

PREMIER ACTE

Un départ.

(La scène représente le logement du Croque-mort-heureux-de-vivre.)

LE CROQUE-MORT-HEUREUX-DE-VIVRE, *achevant de remplir une malle.* – Enfin, grâce à une providentielle épidémie de grippe-portugaise, qui me valut un supplément de pourboires, je vais réaliser le rêve de ma vie : passer quelques jours de vacances au bord de la mer avec mon épouse et mes cinq enfants ! Nous partons ce matin à « Trempette-sur-Mer », une gentille petite plage du pays basque. Ah ! je suis heureux de vivre ! *(À sa femme.)* Je vais fermer la malle, as-tu encore quelque chose à fourrer dedans ?

L'ÉPOUSE DU CROQUE-MORT. – Non. Ah ! oui, j'allais oublier ! Ton vieux costume de travail, tu pourras finir de l'user sur la plage.

LE CROQUE-MORT-HEUREUX-DE-VIVRE. – Mais le pantalon est trop sale.

L'ÉPOUSE DU CROQUE-MORT. – Oui, mais l'habit-à-queue est encore très présentable. J'ai enlevé la plaque, et avec le pantalon de flanelle blanche que je t'ai acheté, ça fera l'affaire.

Et ton chapeau en cuir bouilli, tu ne l'as pas oublié, j'espère ?

LE CROQUE-MORT-HEUREUX-DE-VIVRE. – Avec le soleil du Midi, je crois qu'il vaudra mieux acheter un chapeau de paille...

L'ÉPOUSE DU CROQUE-MORT. – Acheter ! acheter ! les vacances vont me coûter assez cher comme ça ! Avec un couvre-nuque, ton chapeau en cuir-bouilli fera le même usage qu'un canotier.

LE CROQUE-MORT-HEUREUX-DE-VIVRE. – Bon ! bon ! du moment que c'est pour l'économie ça va ! Ah ! je savais bien que j'oubliais quelque chose ! Fais-moi passer mon accordéon ! *(Sa femme lui fait passer le chapeau et l'accordéon.)* Là ! y-a plus de place ! *(Il ferme la malle.)* Ce qu'elle est lourde. Elle pèse un homme mort !

L'ÉPOUSE DU CROQUE-MORT. – Que de bagages ! Avec ces deux malles, le panier, la valise, le carton à chapeau et le berceau on ne pourra jamais tenir dans un taxi !

LE CROQUE-MORT-HEUREUX-DE-VIVRE. – Ne t'en fais pas pour les bagages ! Notre cousin Victor, le cocher de corbillard, va nous donner un coup de main. Il m'a promis de venir ce matin prendre les bagages avec sa voiture.

L'ÉPOUSE DU CROQUE-MORT. – Avec son corbillard ?

LE CROQUE-MORT-HEUREUX-DE-VIVRE. – Oui. Avant son travail, ça ne le gêne pas beaucoup de transporter les malles jusqu'à la gare dans son corbillard.

L'ÉPOUSE DU CROQUE-MORT. – Victor pourra prendre aussi Popaul et Julien sur le siège à côté de lui.

POPAUL ET JULIEN, *sautant de joie*. – Chic ! quel bonheur ! On va se balader en corbillard avec le cousin Victor !

LA PETITE SOPHIE. – Et il ne faut pas oublier, non plus, la cage de Rigobert !

L'ÉPOUSE DU CROQUE-MORT. – Ah ! ça va être gai de voyager avec ce maudit merle ! (*À son mari.*) Depuis que tu as eu la stupide inspiration de lui apprendre à siffler la marche funèbre de Chopin, il n'arrête pas du matin au soir ! J'ai voulu le laisser en garde à la concierge, mais il n'y a rien à faire : « Si encore il sifflait « la Marseillaise » ou « la Violettera », je ne dis pas, qu'elle m'a répondu.

POPAUL ET JULIEN, *à la fenêtre*. – Voilà le cousin Victor avec le corbillard !

LE CROQUE-MORT-HEUREUX-DE-VIVRE. – Alors pressons-nous ! Toi, la mère, commence à descendre les paquets et la cage avec les enfants. Pendant ce temps, Victor va monter me donner un coup de main pour les malles. (*La mère et les enfants descendent avec les paquets.*)

VICTOR-LE-COCHER-DE-CORBILLARD, *entrant*. – Dépêchons-nous, mon vieux ! j'ai un convoi à onze heures. Juste le temps de vous conduire à la gare au grand trot ! Ah ! tu en as de la veine de partir en vacances ! Faudra m'envoyer des cartes postales ! (*Avec esprit.*) Des en noir, et des en couleurs !

LE CROQUE-MORT-HEUREUX-DE-VIVRE. – Entendu ! Mais plutôt des « en noir », dans notre profession c'est plus convenable. (*Ils prennent la malle.*) Ah ! que je n'oublie pas le fauteuil

pliant pour la plage ! (*Ils descendent la malle et le fauteuil, les pieds devant, naturellement.*)

UNE VOISINE, *entrant dans la loge de la concierge.* – Il y a un enterrement dans la maison, même Théodore ?

LA CONCIERGE. – Non, ce sont les locataires du cintième qui partent en vacances !

DEUXIÈME ACTE

Les plaisirs de la mer.

*(La scène représente le logement de Victor,
le cocher-de-corbillard.)*

LA FEMME DU COCHER-DE-CORBILLARD. – Voici dix jours déjà que ton cousin le croque-mort est parti avec sa famille au bord de la mer. Il ne se foule pas pour écrire aux parents !

VICTOR-LE-COCHER-DE-CORBILLARD. – Dame ! il profite de ses vacances ! Il a raison ! Il doit passer toutes ses journées au bord de l’Océan ou à la pêche, et il n’a pas le temps d’écrire. D’ailleurs, il faut être juste, il nous a déjà envoyé une carte postale illustrée, représentant la grille du cimetière.

LA CONCIERGE, *frappant*. – C’est le courrier. *(Elle donne au cocher une lettre et une carte postale.)*

VICTOR-LE-COCHER-DE-CORBILLARD. – Quand on parle du loup... Cette fois il s’est mis en frais ! Une carte postale et une lettre.

LA FEMME DU COCHER-DE-CORBILLARD, *regardant la carte postale*. – Le cimetière, vu à vol d’oiseau. *(Retournant la carte et lisant.)* On rigole bien ! Vivent les vacances ! *(À son mari.)* Ils ont tous signé. Ah ! ils n’ont pas l’air de s’en faire, les veinards !

VICTOR-LE-COCHER-DE-CORBILLARD, *ouvrant la lettre*. – Il doit donner des détails sur leurs parties de plaisir. Voyons : *(Il lit à haute voix.)*

« Mon cher cousin,

« Excuse mon retard, mais depuis que nous sommes arrivés, je m’amuse tellement que je n’ai pas eu une minute pour mettre la main à la plume. D’abord il faut que je te dise que la mer c’est tout ce qu’il y a d’épatant, mais au fond, tu sais, quand on l’a regardée toute une journée, après c’est toujours pareil. C’est bon pour les gosses qui s’amusent à patauger ou qui jouent avec le sable. Moi, je te l’avoue franchement, je ne reste presque jamais sur la plage, à cause du soleil et de ce sacré chapeau en cuir bouilli que ma femme a voulu que j’emporte, et qui, malgré le couvre-nuque, me donne une chaleur de tous les diables !

Entre nous, l’endroit qui me plaît le plus dans ce patelin, c’est le cimetière. D’abord il y a plus d’ombre que sur la plage à cause des arbres, et puis c’est un vrai petit bijou de cimetière.

C’est pas comme ceux de Paris où on ne voit que des caveaux de famille, sans verdure, entourés d’un grand mur comme une caserne. Ici, tu peux t’en rendre compte par la carte postale, il y a des arbres partout, et les fleurs poussent là-dedans comme dans un véritable jardin. Le mur de clôture disparaît sous une véritable tapisserie de lierre et de fleurs grimpantes.

Et si tu entendais ce concert !

Tous les oiseaux des bois y chantent du matin au soir. Avec ça, à deux pas du village, ce qui fait que c’est le rêve pour les porteurs d’ici qui n’ont pas à se trimballer comme nous à Paris, pendant des kilomètres avant d’arriver. Et puis,

la route est tout ce qu'il y a d'agréable et d'ombragée. Le paradis, quoi !

Ici le boulot n'est pas fatigant, et enterrer doit être un plaisir. J'ai fait la connaissance du fossoyeur, un type épatant, un vrai rigolo qui a toujours le mot pour rire et la chanson à la bouche. D'ailleurs ça n'a rien d'étonnant vu que c'est un ancien comique de café-concert qui s'est fait fossoyeur parce qu'il ne trouvait plus d'engagements.

Nous sommes devenus une paire d'amis et je passe toutes mes après-midi avec lui. J'apporte mon pliant de plage, et, assis à l'ombre d'un cyprès, tout en fumant ma pipe, je lui tiens compagnie pendant qu'il travaille. On bavarde, on cause politique, on casse la croûte, on boit un coup, et le temps passe agréablement. Surtout qu'à cause de son ancien métier il connaît un tas d'histoires de femmes, tout ce qu'il y a de plus salées. Ah ! on ne s'embête pas, je te jure, avec ce sacré rigolo de fossoyeur !

Et puis il a une fille qui tient le piano au dancing de la plage. Par elle nous avons quelquefois des entrées pour le Casino. Mon épouse en profite avec Joséphine notre aînée. Moi j'y ai été une fois, mais toutes ces danses modernes me rendent triste et je n'y suis plus retourné. Ah ! si encore on dansait comme dans le temps le quadrille et le chahut, je ne dis pas, car je ne craignais personne, tu t'en souviens, Victor, pour exécuter les ailes de pigeon et esquisser un « cavalier-seul » ! Mais avec leurs tangos et leurs fox-trotts !... Enfin, ça plaît à mon épouse, et ça la console un peu de ne pas me voir plus souvent avec elle sur la plage. Car je dois te dire qu'elle est furieuse de me savoir toute la journée au cimetière avec ma nouvelle relation.

— Si t'es venu à la mer pour passer ton temps dans cet endroit, c'était vraiment pas la peine ! qu'elle me dit tous les jours.

À quoi je lui réplique comme de juste :

— Chacun prend son plaisir où il le trouve !

À part ça, on est quand même très heureux, et on s'aime bien, la bourgeoise et moi.

Que je te dise encore : le fossoyeur a trouvé que mon merle Rigobert sifflait un air trop triste, et il lui a appris à siffler : « Monte là-dessus tu verras Montmartre ! » Tu seras épaté de l'entendre à notre retour.

À propos de retour, nous revenons à Paris de mercredi en huit, et ça me rendrait bien service si tu pouvais venir encore à la gare avec ton corbillard, rapport aux bagages.

Je te quitte parce que, figure-toi, je vais donner tout à l'heure un coup de main aux croque-morts du patelin. Il y en a un qui s'est foulé le pied hier en jouant au football et on m'a demandé de le remplacer. J'ai pas refusé, vu que c'est toujours ça de gagné, et qu'avec l'argent du convoi je vais pouvoir offrir à ma bourgeoise qui en brûle d'envie une place pour le bal masqué du Casino. Et puis, comme je te l'ai déjà dit, c'est un plaisir de travailler ici, surtout avec des collègues qui me font un tas de politesses et qui me respectent parce que je suis un croque-mort de Paris.

À bientôt, mon cher Victor, nos amitiés à ta femme, et n'oublie pas de venir à la gare avec la voiture.

Ton cousin dévoué.

P.-S. – Je pense que tu feras aussi bien de ne pas mettre les panaches au corbillard. On passera plus inaperçus et ils ne risqueront pas d’être déplumés en mettant les malles. »

TROISIÈME ACTE

Fatal oubli.

(La scène représente une rue de Paris.)

VICTOR-LE-COCHER-DE-CORBILLARD, *sur son siège*. – Je viens de transporter les bagages de mon cousin le croquemort retour de villégiature, à son domicile. Et maintenant, je me dirige en toute hâte vers la maison mortuaire où je dois charger un client de première classe. Le train de mon cousin avait du retard, et j'ai juste le temps. *(Il lance ses chevaux au galop, mais un agent lève son bâton. Victor arrête net sa voiture.)*

L'AGENT. – Dites donc, le corbillard, voulez-vous que je vous colle une contravention pour excès de vitesse ?

VICTOR-LE-COCHER-DE-CORBILLARD, *à part, rageur*. – Ah ! quand on m'y reprendra à aller chercher à la gare avec mon corbillard des parents qui reviennent des bains de mer ! Ah ! malheur ! *(L'agent baisse enfin son bâton. Le corbillard repart au trot et arrive enfin devant la maison mortuaire.)*

L'ORDONNATEUR, *d'une voix sévère*. – Que signifie ce retard ? Voilà dix minutes que l'on vous attend ! Ces messieurs de la famille s'impatientent ! *(Le cortège se forme et le convoi va se mettre en route, lorsque, soudain, « Ces-messieurs-de-la-famille » poussent ensemble un cri de stupeur et d'indignation en désignant du doigt quelque chose sur le corbillard.)*

L'ORDONNATEUR. – Ciel ! Que se passe-t-il, messieurs-de-la-famille ?

CES-MESSIEURS-DE-LA-FAMILLE. – C'est une infamie ! C'est une honte ! Là... là... regardez, accroché entre deux couronnes... (*L'ordonnateur se précipite et aperçoit un tambour de basque sur lequel est peint en grosses lettres rouges : SOUVENIR DE TREMPETTE-SUR-MER.*)

VICTOR-LE-COCHER-DE-CORBILLARD, *verdissant sur son siège.* – Nom de Dieu ! Ils ont oublié... (*À ce moment, sur le toit du corbillard, on entend le merle oublié, lui aussi, qui siffle de tous ses poumons à travers les barreaux de sa cage : « Monte là-dessus et tu verras Montmartre ! »*) Nom de Dieu ! de nom de Dieu ! de nom de Dieu ! (*Complètement affolé, hurlant, debout sur son siège.*) Ta gueule, Rigobert ! Ta gueule, Rigobert ! Ta gueule !!! (*Vacarme, scandale.*)

RIDEAU

**LE
REMPAILLEUR DE SAINT-SULPICE
ou
PROBITÉ ET MIRACLE**

PREMIER ACTE

Une commande sérieuse.

(La scène représente un modeste logement.)

LA FEMME-DU-REMPAILLEUR. – Depuis plus de quinze ans, mon mari rempaille les chaises dans le quartier Saint-Sulpice. Voici l'heure du déjeuner, il ne va pas tarder à rentrer. Ah ! il arrive ! J'entends son refrain professionnel résonner joyeusement parmi les mille bruits de la grand'ville.

LA VOIX DU REMPAILLEUR-DE-SAINT-SULPICE, *chantant dans la rue.*

À rempailer les chais's de bois !
V'là l'rempailleur, la paille aux doigts !
En osier ou bien en rotin,
V'là l'rempailleur la paille aux mains !
Travail soigné pour deux écus,
V'là l'rempailleur la paille aux... doigts !...

LA FEMME-DU-REMPAILLEUR. – Cher et vaillant époux !
Je ne peux me défendre d'une douce émotion lorsque

j'entends cet hymne du travail qui m'annonce son retour !
Mais le voici.

LE REMPAILLEUR-DE-SAINT-SULPICE, *entrant, portant sur sa tête une douzaine de chaises enchevêtrées.* – Femme, bonne nouvelle ! La chaisière-édentée-de-Saint-Sulpice m'a chargé du rempaillage des chaises de son église. En voici déjà douze (*Il pose les chaises.*) et j'en ai encore une cinquantaine en bas dans ma charrette à bras. Mais ce n'est pas tout, je dois aller en chercher deux ou trois cents cet après-midi... Et ce n'est qu'un premier lot ! Ah ! dame ! c'est du travail ! Mais c'est la plus grande affaire de rempaillage de ma carrière !

LA FEMME-DU-REMPAILLEUR. – Ciel ! mais jamais toutes ces chaises ne contiendront dans notre étroit logement !

LE REMPAILLEUR-DE-SAINT-SULPICE. – Il faudra bien ! On s'arrangera, on se serrera un peu, voilà tout ! Je vais les entasser les unes sur les autres, mais il faut qu'elles contiennent ! Je ne pouvais pas refuser une pareille commande ! Pense que c'est notre Saint-Père le Pape en personne qui m'a recommandé à la chaisière-édentée-de-Saint-Sulpice !

LA FEMME-DU-REMPAILLEUR. – Notre Saint-Père le Pape ? Deviens-tu fou, mon pauvre homme ?

LE REMPAILLEUR-DE-SAINT-SULPICE. – Non. Je vais t'expliquer. Je ne t'avais rien dit jusqu'à présent, pour te ménager une surprise, mais tu vas comprendre. Il y a deux mois environ une vieille dame du quartier me donna à rempailler la chaise percée de son frère, un ancien colonel des zouaves pontificaux retombé en enfance. Tu sais que le rêve de ma vie était de décrocher la commande du rempaillage des chaises d'une église ?

LA FEMME-DU-REMPAILLEUR. – Ça, c’est vrai ! C’était ton beau rêve ! Tous les dimanches, tu me conduis à la messe, dans le seul but de constater le mauvais état des sièges. Même que bien souvent le suisse est obligé de t’imposer silence, lorsque, entraîné par ton amour du métier, tu me cries d’une voix trop forte : « Regarde-moi ce rempaillage, si c’est pas malheureux de voir ça ! C’est de la mauvaise ouvrage ! C’est pas étonnant si ça ne tient pas ! Quel est l’enfant de salaud de rempailleur qui a saboté ce cochon de prie-Dieu ! »

LE REMPAILLEUR-DE-SAINT-SULPICE. – Mais laisse-moi t’expliquer : La sœur du colonel des zouaves pontificaux retombé en enfance, à qui, dans la conversation, j’avais confié le rêve de ma vie, me dit qu’elle pouvait me protéger auprès de la chaisière-de-Saint-Sulpice. Elle ne la connaissait pas personnellement, mais elle écrivit au Vatican pour me recommander à un cardinal, ami de son frère le colonel pontifical, lequel cardinal était intimement lié avec un nonce dont la sœur avait épousé le cousin germain du Moutardier-du-Pape. Recommandé successivement par ces diverses personnes au Moutardier-du-Pape, ce dernier voulut bien parler en ma faveur à Notre-Saint-Père, qui à son tour eut la bienveillance de me pistonner auprès de l’archevêque de Paris, qui signala ma candidature au curé de Saint-Sulpice qui, en dernier ressort, me recommanda à la chaisière-édentée.

LA FEMME-DU-REMPAILLEUR, *éblouie*. – C’est-il Dieu possible !

LE REMPAILLEUR-DE-SAINT-SULPICE. – Aussi juge de ma joie lorsque ce matin, passant devant le parvis de Saint-Sulpice, la chaisière m’appela et me dit : « Vous m’êtes très chaudement recommandé par Notre-Saint-Père-le-Pape, je vais vous confier le rempaillage de mes chaises. » Je pris

immédiatement une première charrette de « prie-Dieu » et me voici.

LA FEMME-DU-REMPAILLEUR. – Ah ! notre bonheur serait sans égal en ce jour béni, si nous n'avions pas notre mauvais sujet de fils, qui tourne de plus en plus mal et nous donne mille soucis !

LE REMPAILLEUR-DE-SAINT-SULPICE. – Oui, le misérable ne veut rien faire : au lieu de travailler honnêtement la paille comme moi, il préfère absorber dans les bars mal famés des boissons alcoolisées ! En fait de paille, il ne connaît que les pailles maudites qui lui servent à aspirer ces breuvages pernicieux, et je le crains fort, pauvre femme, notre fils indigne finira sur la paille humide des cachots pour avoir dédaigné la paille sèche du rempailleur !

LA FEMME-DU-REMPAILLEUR. – Hélas !

LE REMPAILLEUR-DE-SAINT-SULPICE. – Mais je descends chercher mes chaises. Pendant ce temps, femme, mets le couvert !

LA FEMME-DU-REMPAILLEUR. – Oui, dépêche-toi ! À propos, veux-tu tes pommes sautées ou frites ?

LE REMPAILLEUR-DE-SAINT-SULPICE. – Non, des pommes-pailles ! (*Il descend.*)

DEUXIÈME ACTE

Le mauvais fils.

(Même décor le surlendemain.)

LE REMPAILLEUR-DE-SAINT-SULPICE. – Du plancher au plafond, notre petit logement est rempli de chaises enchevêtrées. Je n'ai même pas la place nécessaire pour rempailler et je suis obligé de faire mon travail sur le palier.

LA FEMME-DU-REMPAILLEUR, *arrivant en rampant sous l'enchevêtrement des chaises.* – Viens-tu dîner ?

LE REMPAILLEUR-DE-SAINT-SULPICE. – Brave et courageuse compagne ! Comme tu dois être fatiguée !

LA FEMME-DU-REMPAILLEUR. – Dame, oui ! Depuis que toutes ces chaises sont entassées dans notre logis, on n'a pas le plus petit endroit pour s'asseoir ! J'ai été obligée de me frayer une sorte de tunnel à travers ces innombrables sièges pour pouvoir ramper d'une pièce à l'autre et vaquer aux travaux du ménage. J'arrive péniblement à faire notre cuisine en passant mes bras entre les barreaux enchevêtrés qui me séparent de mon fourneau à gaz !

LE REMPAILLEUR-DE-SAINT-SULPICE. – Le fait est que c'est une véritable forêt vierge de chaises. Mais que faire ? C'est un dépôt sacré que m'a confié la chaisière-édentée de Saint-Sulpice ! Patience ! chère et vaillante compagne, nous serons bientôt récompensés de nos peines ! Mais on monte l'escalier ! Je reconnais le pas de notre « fils-à-poil-dans-la-

main » ! Il vient sans doute essayer de nous soutirer quelque argent...

LE FILS-À-POIL-DANS-LA-MAIN, *arrivant sur le palier.* – Bonjour, les vieux ! (*Apercevant les chaises.*) Mince ! le travail ne manque pas, à ce que je vois, et le paternel va pouvoir prêter un peu de « pèse » à son fiston ! (*Il prend une chaise et va pour s'asseoir sur le palier.*)

LE REMPAILLEUR-DE-SAINT-SULPICE, *lui retirant la chaise des mains.* – Misérable ! Si tu ne respectes pas tes parents, respecte au moins ces « prie-Dieu » !

LE FILS-À-POIL-DANS-LA-MAIN. – Là ! ne vous fâchez pas, l'ancêtre ! (*Gouailleur.*) Non ! sans blague ? Vous allez vous appuyer ce boulot à vous tout seul ?

LE REMPAILLEUR-DE-SAINT-SULPICE, *avec dignité.* – Le travail ne m'a jamais fait peur ! Bien que rempailleur, je n'ai jamais canné devant la besogne !

LA FEMME-DU-REMPAILLEUR. – Si seulement tu voulais revenir à de meilleurs sentiments et aider ton pauvre père...

LE FILS-À-POIL-DANS-LA-MAIN. – Très peu pour moi ! Mais assez jaspiné ! Voyez caisse !

LE REMPAILLEUR-DE-SAINT-SULPICE. – Fils dénaturé ! Hors d'ici ! Ne m'oblige pas à commettre un sacrilège en te rompant les fesses à coups de « prie-Dieu » ! Va-t-en !

LE FILS-À-POIL-DANS-LA-MAIN. – C'est bon... c'est bon... on se reverra !... Tiens ! voilà ce que j'en fais, moi, de tes chaises-à-cagots ! (*Il lance traîtreusement un coup de pied dans l'enchevêtrement des chaises et s'échappe en ricanant.*)

LE REMPAILLEUR-DE-SAINT-SULPICE. – Le misérable ! Sous son lâche coup de pied, les chaises se sont effondrées, obstruant le tunnel qui nous permettait de circuler dans notre logis.

LA FEMME-DU-REMPAILLEUR. – Ciel ! et nos œufs sur le plat qui sont sur le feu !

LE REMPAILLEUR-DE-SAINT-SULPICE. – Courage ! chère compagne ! Unissons nos efforts, et dans quelques heures nous pourrons peut-être arriver jusqu'à la cuisine ! Au travail !

TROISIÈME ACTE

Calvaire de rempailleur.

(Même décor, un mois plus tard.)

LE REMPAILLEUR-DE-SAINT-SULPICE. – Ô désespoir sans nom ! Dire qu’hier encore notre modeste logis retentissait de nos joyeux refrains ! Je venais d’achever le rempaillage du premier lot des chaises de Saint-Sulpice, et j’avais déjà chargé tous les sièges remis à neuf sur ma charrette à bras, lorsque mon « fils-à-poil-dans-la-main », profitant d’une minute d’absence, me déroba ma charrette et le fruit de mon travail !

LA FEMME-DU-REMPAILLEUR, *entre deux sanglots.* – Le soir même, par une lettre cynique, le misérable nous avertis-sait qu’il avait engagé les chaises de Saint-Sulpice au Mont-de-Piété pour pouvoir mener une vie de bâtons-de-chaise !

LE REMPAILLEUR-DE-SAINT-SULPICE. – La chaisière de Saint-Sulpice à qui je dus tout avouer, la honte au cœur et le rouge au front, voulut bien m’accorder un délai, et je me suis engagé sur mon honneur de rempailleur à consacrer mon existence au rachat de son matériel volé !

LA FEMME-DU-REMPAILLEUR. – Ah ! je sens que je ne survivrai pas à une pareille catastrophe ! Mon pauvre homme ! Juste au moment où tu croyais pouvoir te retirer des affaires, il faut que tu recommences à travailler plus que jamais pour dégager une à une du Mont-de-Piété les chaises dérobées par notre fils indigne !

LE REMPAILLEUR-DE-SAINT-SULPICE. – Oh ! si cette dette d'honneur ne m'obligeait à vivre, je m'en irais volontiers dormir loin des chagrins de la terre, au Père-Lachaise, cimetière préféré des rempailleurs ! Mais le devoir me crie : « Fais ce que dois ! La paille aux doigts ! » Oui, je travaillerai s'il le faut jusqu'à mon dernier souffle, mais je rapporterai à la « chaisière-édentée » les chaises de Saint-Sulpice !

QUATRIÈME ACTE

Le miracle !

*(La scène représente l'intérieur de l'église
Saint-Sulpice, vingt ans après.)*

LE REMPAILLEUR-DE-SAINT-SULPICE, *s'agenouillant sur un prie-Dieu.* – Pendant vingt ans, j'ai rempaillé sans relâche, rempaillé matin et soir, rempaillé jour et nuit, pour arriver à dégager les chaises du Mont-de-Piété. Économisant sou par sou, j'ai réussi enfin à rendre à la chaisière-édentée les chaises qu'elle m'avait confiées. Ma pauvre femme est morte de privations et de chagrin voilà six ans viennent les prunes ! Mes vieux doigts à moitié paralysés ne peuvent plus rempailler qu'avec difficulté, et l'infortuné rempailleur ne trouve plus de travail !

Depuis hier, je n'ai rien mangé qu'un pain à cacheter trouvé dans le ruisseau ! Épuisé, désespéré, transi de froid, pour me mettre à l'abri de la neige qui tombe à gros flocons, je suis venu me réfugier dans cette église déserte, dont les chaises évoquent en mon cœur de si chers et si douloureux souvenirs ! Ô mon Dieu ! ayez pitié du pauvre rempailleur ! N'obligez pas un modeste artisan à tendre la main, à demander l'aumône ! Je ne vous demande qu'une chose, Seigneur Tout-Puissant, faites qu'une personne charitable me donne du travail, me confie un siège à rempailler pour que je ne tombe pas mort de froid et de faim sur le pavé de la grand'ville.

Ô mon Dieu ! exaucez la prière de l'humble rempailleur qui rempailla jadis les chaises de votre Sainte Maison ! (*Il prie avec ferveur. Soudain, sortant d'un tableau placé au-dessus du rempailleur, un bras mystérieux lui tend une chaise et une pièce d'or.*)

UNE VOIX MYSTÉRIEUSE SORTANT DU TABLEAU. – Prends cette pièce d'or et rempaille cette chaise, mon pauvre homme !

LE REMPAILLEUR-DE-SAINT-SULPICE, *prenant la chaise.* – Oh ! qui êtes-vous, pour avoir pitié du pauvre rempailleur ? Qui êtes-vous ?

LA VOIX MYSTÉRIEUSE DU TABLEAU. – Regarde : je suis « la Vierge à la chaise » !

RIDEAU

TA PEAU !

OPÉRA-CAMIQUE

PERSONNAGES :

LUCRÈCE BORGIA.
LA PURE ET DIVINE LORENZA.
LE CHASTE GENTILHOMME.
ANGÉLICO L'ÉCORCHEUR.
UN HOMME D'ARMES.

SCÈNE I

(La scène représente une chambre du palais Borgia.)

ANGÉLICO L'ÉCORCHEUR, *seul*. – Dans cette chambre isolée du Palais Borgia, j'attends la sinistre Lucrèce. C'est ici, dans cette pièce que l'on nomme avec terreur « la Chambre des Projets ténébreux », que Lucrèce Borgia a l'habitude de me confier ses sinistres projets. Ah ! la terrible et lugubre besogne que la mienne ! Âme damnée de Lucrèce Borgia, dans mon laboratoire des souterrains, j'écorche vifs les amants qui ont cessé de lui plaire ! Comme de simples lapins, je les dépouille adroitement de leurs peaux ! Tragique caprice de femme ! Lucrèce ne veut pas que les peaux qu'elle honora de ses baisers puissent être embrassées par d'autres lèvres que les siennes ! De temps en temps, elle descend dans les souterrains, et, mélancoliquement, vient contempler les peaux de

ses anciens amants admirablement conservées par mes merveilleux onguents. Mon horrible métier m'a valu le surnom d'« Angélico l'Écorcheur » ! Quant aux malheureux écorchés, ils gémissent lugubrement dans les cachots des souterrains en réclamant leurs peaux d'une voix plaintive ! (*Il chante.*)

PREMIER COUPLET

Dans les souterrains du Palais-Borgia
On entend la nuit, troublant le silence,
Tous les « Écorchés », enfermés là-bas
Réclamer leurs peaux avec insistance !
Écoutez l'horrible refrain,
Qu'on entend dans les souterrains :

REFRAIN

Angélico !
Rendez-moi ma peau !
Telle est la chanson funèbre,

Angélico !
Rendez-moi ma peau !
Qu'ils chantent dans les ténèbres !

DEUXIÈME COUPLET

Pour n'entendre rien, je mets du coton,
Dès que vient la nuit dans mes deux oreilles !
Et puis je m'endors, tel un ange blond,
Jusques au matin, où je me réveille,
Mais dans mes rêves chaque nuit
Leur triste refrain me poursuit :

REFRAIN

Angélico !
Rendez-moi ma peau !

Telle est la chanson funèbre,

Angélico !

Rendez-moi ma peau !

Qu'ils chantent dans les ténèbres !

Mais j'entends des pas. C'est Lucrece ! Quel sinistre projet médite-t-elle encore ?

SCÈNE II

ANGÉLICO, LUCRÈCE BORGIA

LUCRÈCE BORGIA, *entrant*. – Ah ! te voilà, mon brave et fidèle Angelico !

ANGÉLICO. – J'arrive à l'instant des souterrains, et, dans cette « Chambre des Projets Ténébreux », j'attends vos ordres.

LUCRÈCE. – Ah ! cher Angélico ! chère âme damnée ! aujourd'hui plus que jamais j'ai besoin de ta sinistre collaboration ! Mon cœur est assoiffé de vengeance ! Apprends, Angélico, que le « Chaste Gentilhomme » pour qui je brûle d'amour, repousse implacablement toutes mes avances !

ANGÉLICO. – Quoi ! le « Chaste Gentilhomme » refuse votre amour ?

LUCRÈCE. – Oui. Rien n'y fait. Ni supplications, ni menaces ! Le « Chaste Gentilhomme » adore une de mes « demoiselles d'honneur ». Il veut rester fidèle à sa fiancée « la pure et divine Lorenza » ! Oh ! rage ! triple rage ! Je veux me venger effroyablement de ma rivale ! Tu sais que la haine des Borgia est implacable et ne pardonne jamais !

ANGÉLICO. – Je sais.

LUCRÈCE. – Tu connais la terrible légende du « Poison des Borgia » ?

ANGÉLICO. – Vaguement.

LUCRÈCE. – Écoute alors, chère âme damnée, et tu verras jusqu'où peut aller la haine des « Borgia ». Écoute, Angélico.
(*Chant.*)

LE POISON DES BORGIA

I

Un de mes aïeux voulant se défaire
De son ennemi, il l'emprisonna,
Puis il lui fit avaler sans manière
Quelques gouttes de « poison des Borgia » !
Ce poison très lent, vengeance suprême !
Ne vous faisait pas mourir brusquement.
Il mettait des mois et des années même
Avant de tuer ! Quel raffinement !

II

L'Homme empoisonné étant anémique,
Mon aïeul eut peur de le voir mourir
Avant que l'effet du poison tragique
Chez son prisonnier se fasse sentir !
Alors mon aïeul lui fit fair' bombance,
Les mets les plus fins il lui fit servir
Afin de prolonger son existence
Et donner le temps au poison d'agir !

III

Au bout de six mois, grâce à ce régime,
L'homme empoisonné devint bedonnant !
Mon aïeul couvait de l'œil sa victime,
Attendant l'effet de son poison lent !
Pour le prisonnier, belle était la vie !
Des vins généreux ! Des plats de gourmet !

Il attendait avec philosophie
Que le poison lent fasse son effet !

IV

Puis un an passa, vingt ans et puis trente !
Mon aïeul mourut. Mais son fils alors,
À son tour guetta la mort imminente
De « l'empoisonné » qui vivait encore !
Celui-ci devint enfin centenaire ;
Lorsqu'un jour soudain, pris de tremblement,
Hurlant de douleur, il roula par terre,
Enfin terrassé par le poison lent !!

V

Sentant le poison brûler ses viscères,
Le vieillard mourant, alors s'écria :
— « J'meurs empoisonné ! Aïe ! aïe ! aïe ! ma mère,
Par le terrible poison des Borgia ! »
Mais le fils Borgia, d'une voix sévère,
Lui dit : « Vieil ingrat, sans le poison lent,
Et sans les bons soins qu' vous donna mon père,
Vous seriez crevé depuis bien longtemps ! »

ANGÉLICO. – Oh ! l'effroyable vengeance ! Posséderiez-vous encore un flacon de ce terrible poison lent ? Auriez-vous l'intention d'empoisonner, « à la manière » de votre ancêtre, « la pure et divine Lorenza » ?

LUCRÈCE. – Non ! Cette effroyable vengeance serait encore trop douce, et ne satisferait pas mon implacable haine ! Non, cher Angélico, mais j'ai trouvé mieux !

ANGÉLICO. – Mieux ?

LUCRÈCE. – Oui. Je sais que « la pure et divine Lorenza » et « le Chaste Gentilhomme » se donnent rendez-vous chaque jour dans cette chambre isolée.

ANGÉLICO. – Quoi ! Ils osent ! Ici même ? Dans « la Chambre des Projets ténébreux » ?

LUCRÈCE. – Oui. Ils savent que personne ne pénètre jamais ici, et qu'ils ne seront pas dérangés. Ils viennent échanger dans cette chambre isolée de doux propos d'amour !

ANGÉLICO. – Par l'enfer ! Quelle audace !

LUCRÈCE. – L'heure de leur rendez-vous quotidien approche. Dans quelques minutes ils seront ici. Nous allons sortir de cette chambre avant leur arrivée. Mais lorsque les deux fiancés seront bien en train d'échanger leurs serments d'amour, j'apparaîtrai alors et...

ANGÉLICO. – Et vous poignarderez votre rivale ?

LUCRÈCE, *avec un étrange sourire*. – Non. J'ordonnerai simplement à la « pure et divine Lorenza » de regagner ses appartements.

ANGÉLICO. – Quoi ! Est-ce là votre terrible vengeance ?

LUCRÈCE. – Patience ! Angélico ! Je n'ai pas fini. À peine Lorenza sera-t-elle sortie de cette « Chambre des Projets ténébreux » que mes hommes d'armes postés dans la salle voisine se jetteront sur elle et la transporteront dans ton laboratoire des souterrains.

ANGÉLICO. – Dans mon laboratoire ?

LUCRÈCE. – Oui. Et lorsque « la pure et divine Lorenza » sera en ton pouvoir, voici ce que je t’ordonne de faire. Écoute ! (*Elle lui parle à l’oreille.*)

ANGÉLICO, *tressaillant*. – Mais c’est effroyable ! Malgré mon endurcissement à toute épreuve je ne me sens pas capable de...

LUCRÈCE. – Je le veux !

ANGÉLICO. – Mais...

LUCRÈCE. – Obéis !!!

ANGÉLICO, *dompté*. – J’obéirai.

LUCRÈCE, *après avoir regardé par une fenêtre*. – Sortons ! Les voici ! (*Lucrece et Angélico sortent rapidement.*)

SCÈNE III

LE CHASTE GENTILHOMME
LA PURE ET DIVINE LORENZA

LE CHASTE GENTILHOMME, *entr'ouvrant la porte, passant sa tête et inspectant la chambre d'un regard rapide.* – La Chambre est déserte. Viens, ma pure et divine Lorenza ! (*Ils entrent en se tenant pudiquement par la main.*)

LA PURE ET DIVINE LORENZA, *tristement.* – Hélas ! cher et adoré « Chaste Gentilhomme », nos beaux projets d'amour se réaliseront-ils jamais ?

LE CHASTE GENTILHOMME. – Que veux-tu dire, ô ma pure et divine Lorenza ?

LA PURE ET DIVINE LORENZA. – Mon cœur est rempli de sombres pressentiments ! J'ai peur que la sinistre Lucrece, irritée de voir son amour repoussé, se venge par le poison de ton superbe dédain, ô mon chaste gentilhomme !

LE CHASTE GENTILHOMME. – Ne crains rien, ô ma pure et divine Lorenza ! Lucrece, c'est vrai, a bien essayé de me faire empoisonner deux fois cette semaine. Mais grâce à mon esprit ingénieux, j'ai réussi à déjouer ses criminelles tentatives !

LA PURE ET DIVINE LORENZA. – Ciel ! C'est-il Dieu possible !

LE CHASTE GENTILHOMME. – Oui. Lucrece m'envoya d'abord un bouquet empoisonné.

LA PURE ET DIVINE LORENZA. – L'infâme !...

LE CHASTE GENTILHOMME. – Elle me fit offrir ce bouquet empoisonné devant toute sa cour de gentilshommes et de grandes dames. Un laquais s'avança à travers la foule des courtisans portant le bouquet d'une main, et de l'autre se bouchant hermétiquement les narines.

LA PURE ET DIVINE LORENZA. – Oh ! c'est affreux !

LE CHASTE GENTILHOMME. – Pouvais-je refuser ? Non ! J'aurais eu l'air d'avoir peur ! Je pris donc le fatal bouquet et j'en respirai bravement le parfum !

LA PURE ET DIVINE LORENZA. – Ciel ! Tu respiras ces fleurs empoisonnées ? Mais alors...

LE CHASTE GENTILHOMME. – Ne crains rien, ô ma pure, j'avais tout prévu.

LA PURE ET DIVINE LORENZA. – Que veux-tu dire ?

LE CHASTE GENTILHOMME. – Connaissant le projet de Lucrece, depuis quelques jours je ne sortais jamais sans mettre sous mon chapeau quatre livres de glace pilée.

LA PURE ET DIVINE LORENZA. – Quatre livres de glace pilée ? Mais... je ne comprends pas...

LE CHASTE GENTILHOMME. – Tu vas comprendre. La fraîcheur de cette glace pilée posée sur mon crâne me donna un formidable rhume de cerveau. Tu n'ignores pas, ô ma Lorenza, que le rhume de cerveau supprime le sens de l'odorat. Je pouvais donc sans crainte respirer le bouquet empoisonné. Son parfum mortel restait impuissant devant mon formidable rhume de cerveau. Je ne sentais rien !

LA PURE ET DIVINE LORENZA. – Oh ! l'ingénieuse idée ! C'était simple, mais encore fallait-il y penser.

LE CHASTE GENTILHOMME. – Oui. Mais cette première tentative d'empoisonnement ayant parfaitement échoué, Lucrece Borgia usa alors d'un second stratagème pour mener à bien sa vengeance.

LA PURE ET DIVINE LORENZA. – Ciel !

LE CHASTE GENTILHOMME. – La misérable eut l'idée diabolique de m'envoyer un faux billet signé de ton doux nom et dans lequel tu me donnais rendez-vous à la nuit tombante dans les jardins du Palais Borgia.

LA PURE ET DIVINE LORENZA. – Oh ! l'infâme !

LE CHASTE GENTILHOMME. – N'ayant aucun soupçon, je me rendis dans l'allée solitaire où le faux billet me donnait rendez-vous. Une jeune femme au visage soigneusement voilé s'avança vers moi. « Est-ce toi, ô ma pure et divine Lorenza ? » m'écriai-je avec amour ! La fausse Lorenza ne me répondit pas, mais, écartant à peine les voiles qui lui cachaient le visage, amoureusement, elle m'offrit ses lèvres.

LA PURE ET DIVINE LORENZA. – Oh !

LE CHASTE GENTILHOMME. – Soudain, à l'instant précis où je me penchais vers la fausse Lorenza, un chat, un énorme matou bondit de l'arbre sous lequel nous nous trouvions et s'élançant sur les lèvres de la femme voilée il les lui arracha d'un coup de dent et les dévora avec avidité.

LA PURE ET DIVINE LORENZA. – C'est horrible !

LE CHASTE GENTILHOMME. – Alors, un véritable coup de théâtre se produisit. La femme voilée, surprise par l'attaque

du chat, laissa tomber ses voiles. Je vis que ce n'était pas toi, ma Lorenza ! « Pitié ! » s'écria alors la misérable en se jetant à mes pieds. « Pitié ! » je ne suis qu'un instrument entre les mains de Lucrece Borgia. Sur son ordre, Angélico l'Écorcheur m'a collé sur mes lèvres véritables de fausses lèvres en mou de veau ! »

LA PURE ET DIVINE LORENZA. – En mou de veau ! Ah ! je comprends maintenant pourquoi le chat s'était élancé sur ses lèvres !

LE CHASTE GENTILHOMME. – Oui, mais ce n'est pas tout, ces lèvres en mou de veau, oh ! c'est terrible ! ces lèvres en mou de veau...

LA PURE ET DIVINE LORENZA. – Parle : ces lèvres en mou de veau ?...

LE CHASTE GENTILHOMME. – Étaient empoisonnées !

LA PURE ET DIVINE LORENZA. – Oh ! l'inferral strata-gème.

LE CHASTE GENTILHOMME. – Misérable ! m'écriai-je alors. Voilà pourquoi vous me tendiez vos lèvres sans rien dire. Vos lèvres en mou de veau s'offraient à moi dans un baiser de mort !

LA PURE ET DIVINE LORENZA. – Ah ! l'odieuse machination ! Sans ce chat providentiel, tu étais mort, ô mon chaste gentilhomme. Mais lui, ce pauvre minet, mourut-il lorsqu'il eut avalé les lèvres en mou de veau empoisonné ?

LE CHASTE GENTILHOMME, *avec tristesse*. – Oui. Le petit chat est mort.

DUO

LA PURE ET DIVINE LORENZA

Oh ! quelle affreuse aventure !
Ah ! je frissonne en songeant
Que sur ces lèvres impures
La mort te guettait, cher amant !

LE CHASTE GENTILHOMME

Oui, quel odieux stratagème,
Ces lèvres en mou de veau
M'offraient le baiser suprême
Qui m'aurait conduit au tombeau !

LA PURE ET DIVINE LORENZA. – Ah ! quelle affreuse existence que la nôtre, cher fiancé ! Quittons ce Palais-Borgia ! Fuyons !

LE CHASTE GENTILHOMME. – Oui, ma Lorenza. Nous partirons bientôt vers le château de mes pères. D'ici peu j'aurai préparé le plan qui nous permettra de quitter pour toujours le Palais-Borgia. En attendant, il nous faut lutter de ruse avec Lucrece. Depuis que j'ai échappé à ses deux tentatives d'empoisonnement, l'infâme créature me poursuit plus que jamais de ses assiduités. Mais je vais essayer d'un suprême moyen pour me délivrer de son amour tenace.

LA PURE ET DIVINE LORENZA. – Quel suprême moyen ?

LE CHASTE GENTILHOMME. – Je t'expliquerai plus tard. Mais en attendant, ma Lorenza, ne parlons plus de l'odieuse Lucrece, parlons plutôt de notre amour. (*Lucrece Borgia est entrée doucement et les bras croisés, regarde les amoureux avec haine.*)

SCÈNE IV

LES MÊMES, LUCRÈCE BORGIA

LUCRÈCE BORGIA, *d'une voix sifflante aux deux amoureux qui se retournent brusquement.* – Je suis désolée de troubler un si charmant duo. (*À Lorenza.*) Lorenza, veuillez vous retirer dans votre appartement.

LA PURE ET DIVINE LORENZA. – Mais... madame...

LUCRÈCE BORGIA, *d'une voix tranchante.* – Allez ! (*D'une voix amoureuse au Chaste Gentilhomme qui veut se retirer.*) Vous, restez !

SCÈNE V

LE CHASTE GENTILHOMME, LUCRÈCE BORGIA

LE CHASTE GENTILHOMME, *froidement correct*. – Que désirez-vous de moi, madame ? (*Lucrece Borgia ne répond pas, mais fixe longuement le Chaste Gentilhomme avec des yeux brillants de passion. – Le Chaste Gentilhomme baisse pudiquement les yeux.*)

LE CHASTE GENTILHOMME. – Ah ! je vous en supplie, ne me regardez pas ainsi, madame. Il est de telles œillades qu'un Chaste Gentilhomme ne peut supporter sans rougir !

LUCRÈCE BORGIA, *à part*. – Oh ! rage ! (*Au Chaste Gentilhomme, d'une voix caressante.*) S'il est défendu d'admirer votre gracieux visage, me priveriez-vous aussi, cruel, d'entendre votre voix mélodieuse ? Ne me ferez-vous point l'honneur, ô Poète, de me faire entendre une de vos plus troublantes romances ?

LE CHASTE GENTILHOMME, *à part*. – Voilà le moment d'essayer mon suprême moyen. (*Haut.*) Eh bien, soit, madame ; je vais vous chanter une chanson.

LUCRÈCE BORGIA. – Oh ! joie ! (*À part.*) Céderait-il enfin à mon amour ?

LE CHASTE GENTILHOMME, *annonçant* :

LE SERIN BASSE-CHANTANTE ou L'OISELEUR MALHON- NÊTE

PREMIER COUPLET

Jadis un oiseleur malin,
Vraiment la chose est effarante,
Possédait un gentil serin,
Ayant une voix de bass' chantante !
Chaque jour devant les badauds
Ainsi chantait ce frêle oiseau :

REFRAIN, *d'une terrible voix de basse*

Moi j'emmielle la terre entière !
Trou du nez, champignon, tabatière
Si ça n'te plaît pas, mon « salaud »,
Monte là-dessus tu verras mon zoizeau !!

DEUXIÈME COUPLET

Un jour un riche châtelain,
Entendant l'oiseau phénomène,
Entonner son joyeux refrain
L'acheta pour sa châtelaine.
Pendant qu'il payait l'oiseleur,
Le serin chantait plein d'ardeur :

Refrain.

TROISIÈME COUPLET

Quand, le châtelain, fut chez-lui,
Plus ne chanta l'oiseau baroque !
Alors le châtelain comprit ;
Que l'ois'leur était ventriloque !
Depuis lors, jamais un serin
N'a rechanté ce gai refrain :

Refrain.

LUCRÈCE BORGIA. – Oh ! je t'aime ! Jamais, jamais je ne t'ai trouvé si beau ! Ta voix mélodieuse m'a remuée toute !

LE CHASTE GENTILHOMME, *ahuri, à part.* – Et moi qui comptais sur cette chanson pour tuer son amour par le ridicule ! La passion l'a rendue sourde !

DUO

LUCRÈCE BORGIA, *avec passion.*

Je t'aime !...

LE CHASTE GENTILHOMME

Je ne vous aime pas !

Car j'aime

Ma douce Lorenza !

LUCRÈCE BORGIA

Tes lèvres !...

LE CHASTE GENTILHOMME

Vous ne les aurez pas !

Mes lèvres

Sont pour ma Lorenza !

LUCRÈCE BORGIA

Je vibre !...

LE CHASTE GENTILHOMME

Moi je ne vibre pas !

Je vibre

Rien que pour ma Lorenza !

LUCRÈCE BORGIA, *prenant une pose sculpturale.*

Regarde !...

LE CHASTE GENTILHOMME

Je ne regarde pas !
Je garde
Tout pour ma Lorenza !

LUCRÈCE BORGIA, *avec feu.*

Ma flamme !...

LE CHASTE GENTILHOMME

Ne m'enflammera pas !
Madame,
Voyons, n'insistez pas !

LUCRÈCE BORGIA, *à part, grinçant des dents.* – Per bacco !!
Ah ! c'en est trop ! À cette heure ma vengeance doit être prête ! Nous allons rire ! (*Haut.*) Eh bien, soit ! Je renonce à la lutte ! Je me résigne à n'être pas aimée ! Je suis touchée de ton amour fidèle pour ta pure et divine Lorenza ! Je veux faire deux heureux.

LE CHASTE GENTILHOMME, *avec joie.* – Oh ! je n'ose comprendre... quoi vous consentiriez...

LUCRÈCE BORGIA. – Oui. Je vais faire quérir sur le champ ta fiancée. Tu pourras lui annoncer devant moi que Lucrece Borgia veut bien consentir à votre union.

LE CHASTE GENTILHOMME, *ivre de bonheur.* – Oh ! joie sans mélange ? Quoi, serait-ce possible ? Ah ! madame si vous

faites cela je vous pardonne volontiers le bouquet empoisonné et les lèvres en mou de veau !

LUCRÈCE BORGIA. – Lucrece Borgia n'a qu'une parole. Je veux votre bonheur ! Holà ! un homme d'armes ! (*Entre un homme d'armes.*) Faites entrer la pure et divine Lorenza. (*Sortie de l'homme d'armes.*)

LE CHASTE GENTILHOMME. – Oh ! bonheur extrême ! Notre doux rêve d'amour va donc enfin se réaliser ! Grâce à votre bonté, Madame, je vais pouvoir épouser ma pure et divine Lorenza ! (*Angélico et l'homme d'armes entrent avec Lorenza. Celle-ci porte toujours le même costume, son corps est toujours souple et gracieux, mais son ravissant visage a fait place à une grotesque figure de vieillard à barbe grise, à crâne chauve surmonté d'une verrue, et à nez écarlate d'ivrogne.*)

SCÈNE VI

LE CHASTE GENTILHOMME, LUCRÈCE, LORENZA, ANGÉLICO.

LUCRÈCE BORGIA, *désignant l'étrange créature à tête de vieillard et à corps de femme*. – Tiens, Chaste Gentilhomme, embrasse ta fiancée !

LE CHASTE GENTILHOMME. – Que signifie cette plaisanterie, Madame ?

LUCRÈCE BORGIA, *d'une voix féroce*. – Ce n'est pas une plaisanterie ! Tu as devant toi ta fiancée, la pure et divine Lorenza ! Ah ! innocent et naïf gentilhomme ! Tu croyais donc que Lucrèce Borgia pouvait pardonner ? Pour me venger de ton dédain j'ai fait enlever ta fiancée et je l'ai confiée aux bons soins de mon fidèle Angélico !

LE CHASTE GENTILHOMME. – Oh ! Je n'ose comprendre ! Angélico l'Écorcheur ?

LUCRÈCE BORGIA. – Oui, Angélico l'Écorcheur, sur mon ordre, il a dépouillé de sa peau satinée la pure et divine Lorenza.

LE CHASTE GENTILHOMME, *avec horreur*. – Ah !

LUCRÈCE BORGIA, *continuant*. – Puis il a remplacé la peau de ta fiancée par celle d'un vieil ivrogne que j'ai fait également écorcher vif pour la circonstance ! Mes compliments, cher *Angélico*, le travail est parfait et la besogne fut rapidement terminée !

ANGÉLICO L'ÉCORCHEUR, *avec modestie*. – Célérité ! Dissection ! telle est ma devise !

LE CHASTE GENTILHOMME. – Horreur ! Ce n'est pas possible ! Ce n'est pas ma pure et divine Lorenza !

LA PURE ET DIVINE LORENZA, *d'une voix triste*. – Hélas ! oui, c'est moi, cher fiancé !

LE CHASTE GENTILHOMME. – Toi ! C'est toi, ma Lorenza ! Oh ! mais ne crains rien ! Malgré l'horrible vengeance de la Borgia, je t'aime toujours, je t'aime quand même ! Qu'importe le physique ! C'est ton âme que j'aime !

DUO

LORENZA

Quoi, tu peux m'aimer encore ?

LE CHASTE GENTILHOMME

C'est ton âme que j'adore !

LORENZA

Quoi, malgré ma barbe grise ?

LE CHASTE GENTILHOMME

C'est ton âme qui me grise !

LORENZA

Quoi, malgré ce nez rougeâtre ?

LE CHASTE GENTILHOMME

C'est ton cœur que j'idolâtre !

LORENZA

Regarde ce crâne chauve !

LE CHASTE GENTILHOMME

Mais ton âme n'est pas chauve !

LORENZA

Vois cette peau, vois ces rides !

LE CHASTE GENTILHOMME

Ton âme n'a pas de rides !

LORENZA

Regarde cette verrue !

LE CHASTE GENTILHOMME

L'âme n'a pas de verrue !

LORENZA

Ah ! ton amour me console !

LE CHASTE GENTILHOMME

C'est ton âme qui m'affole.

ANGÉLICO

Le véritable amour,
Est aveugle toujours !

LE CHASTE GENTILHOMME

Pourvu que ton âme soit belle
Je me soucie peu de ta peau !
Oui, je te le dis, serait-elle,
De la peau de vieux chemineau
Ou de la peau de cannibale,
Ou bien de la peau de toutou,
Et même de la peau de balle,
Cela ne me fait rien du tout !
Qu'importe ta laideur extrême
Puisque c'est ton âme que j'aime !

LUCRÈCE BORGIA, *à part.* – Oh ! la rage m'étouffe !

LE CHASTE GENTILHOMME. – Ah ! Lucrèce Borgia, tu ne triomphes pas ! Notre amour est plus fort que ta haine !

LUCRÈCE BORGIA, *avec rage.* – Partez ! Partez ! Je ne peux supporter plus longtemps le spectacle de votre amour à toute épreuve ! Vous avez une heure pour quitter le Palais-Borgia ! Viens, Angélico, laissons ces aimables tourtereaux à leur doux tête-à-tête ! Viens ! (*Elle sort suivie d'Angélico et de l'homme d'armes.*)

SCÈNE VII

LORENZA, LE CHASTE GENTILHOMME, *puis* ANGÉLICO.

LE CHASTE GENTILHOMME. – Oui, quittons ce Palais maudit ! Viens, ma Lorenza ! Loin des regards indiscrets nous pourrons vivre encore de bien douces minutes ! Mais pour éviter le scandale devant le monde, je t'appellerai grand-père ! (*Lorenza éclate de rire.*) Ciel ! ma Lorenza, ta raison s'est-elle égarée ? Quoi, tu peux rire après cette terrifiante aventure ! (*Angélico paraît dans le fond.*)

LA PURE ET DIVINE LORENZA, *ne pouvant s'arrêter de rire.*
– Tiens... Angélico t'expliquera... tu vas comprendre... ah ! ah ! ah ! c'est trop drôle !! Je reviens ! (*Elle sort rapidement.*)

LE CHASTE GENTILHOMME, *se précipitant vers Angélico et le prenant à la gorge.* – Angélico ! Ah ! misérable écorcheur ! Tu vas mourir !

ANGÉLICO, *se dégageant.* – Une seconde, de grâce ! Vous n'aurez pas le courage de tuer le sauveur de Lorenza ?

LE CHASTE GENTILHOMME. – Le sauveur de Lorenza ? Te moques-tu de moi, vieux tortionnaire ! Toi le sauveur de Lorenza ? Toi qui eus l'affreux courage de l'écorcher vive et de remplacer sa peau satinée par celle d'un vieil ivrogne !

ANGÉLICO. – Eh bien, justement ! ce courage, je ne l'ai pas eu !

LE CHASTE GENTILHOMME. – Que veux-tu dire ? Parle ?

ANGÉLICO. – Je veux dire que malgré l'ordre formel de Lucrece Borgia, je n'ai pas eu l'affreux courage d'écorcher une aussi ravissante créature que votre Lorenza.

LE CHASTE GENTILHOMME. – Mais... cependant... cette transformation ? Ce visage grotesque de vieillard à barbe grise ?

ANGÉLICO. – Simple ruse pour tromper Lucrece et lui faire croire que j'avais exécuté ses ordres ! À l'aide d'une perruque chauve, d'une fausse barbe et d'un nez postiche, j'ai facilement réussi à transformer la pure et divine Lorenza. Mais soyez sans crainte, elle est toujours aussi belle. D'ailleurs, la voici. Regardez !

LA PURE ET DIVINE LORENZA, *revenant avec sa tête naturelle*. – Oui, me voici complètement dégrimée ! Sois heureux, cher fiancé, voilà ta véritable Lorenza !

LE CHASTE GENTILHOMME, *l'embrassant*. – Oh ! ma Lorenza ! Ah ! brave Angélico, je n'oublierai jamais...

ANGÉLICO. – J'en avais assez de ce lugubre métier ! Et si vous le voulez bien, je pars avec vous !

LE CHASTE GENTILHOMME. – Entendu ! Partons vers le château de mes pères ! Angélico, je te nommerai intendant de mes domaines ! Tu pourras chasser les lièvres et les écorcher. Cela te rappellera ton ancienne profession !

LA PURE ET DIVINE LORENZA. – Oui, partons. Mais c'est égal, cher fiancé, j'aurais cru que ta joie serait plus grande lorsque je suis revenue sans ma barbe et sans mon crâne de vieillard !

LE CHASTE GENTILHOMME. – Que veux-tu, je m'étais déjà habitué !

LORENZA ET LE CHASTE GENTILHOMME, *chantant.*

Et maintenant les heureux jours
Vont succéder aux jours de peine,
C'est le triomphe de l'amour
Car il fut plus fort que la haine !
Après la pluie vient le beau temps !
Et l'on oublie les jours moroses
Dès que renaît le gai printemps
En voyant refleurir les roses !

ANGÉLICO

Allons, mes amis, le temps presse,
Il faut les mettre en vitesse !
Partons, chers amants, croyez-moi,
Il faut les mettre en moins de trois !

(Ils les mettent en moins de trois.)

À propos de cette édition électronique

Texte libre de droits.

Corrections, édition, conversion informatique et publication par le groupe :

Ebooks libres et gratuits

<https://groups.google.com/g/ebooksgratuits>

Adresse du site web du groupe :

<https://www.ebooksgratuits.com/>

—

Mai 2025

—

— **Élaboration de ce livre électronique :**

Les membres de *Ebooks libres et gratuits* qui ont participé à l'élaboration de ce livre, sont : FrançoiseS, YvetteT, Coolmicro.

— **Dispositions :**

Les livres que nous mettons à votre disposition, sont des textes libres de droits, que vous pouvez utiliser librement, à une fin non commerciale et non professionnelle. Tout lien vers notre site est bienvenu...

— **Qualité :**

Les textes sont livrés tels quels sans garantie de leur intégrité parfaite par rapport à l'original. Nous rappelons que c'est un travail d'amateurs non rétribués et que nous essayons de promouvoir la culture littéraire avec de maigres moyens.

Votre aide est la bienvenue !

**VOUS POUVEZ NOUS AIDER À FAIRE CONNAÎTRE CES
CLASSIQUES LITTÉRAIRES.**